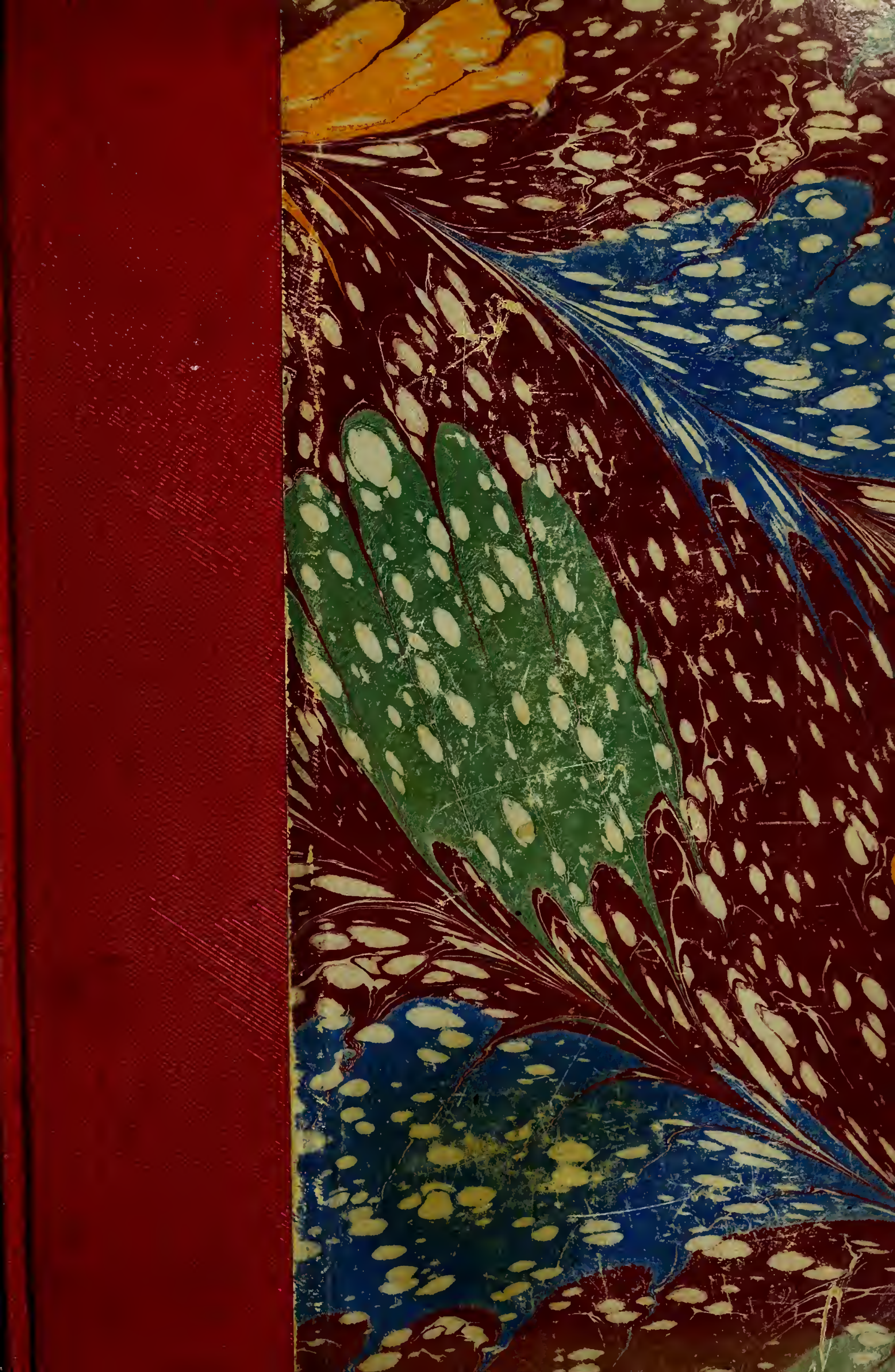


Frontispiece

TROISIÈME ÉDITION

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

JEAN GIGOUX

CAUSERIES SUR LES ARTISTES DE MON TEMPS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1885

CAUSERIES

SUR LES ARTISTES DE MON TEMPS

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20632-4.



Photo. aquatinte Boussod, Valadon & Co.

JEAN GIGOUX

CAUSERIES

SUR LES ARTISTES

DE MON TEMPS

PAR

JEAN GIGOUX



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

PRÉFACE.

M. Jean Gigoux est certainement une des personnalités qui ont été le plus mêlées au mouvement intellectuel, artistique et même mondain de ce siècle.

Ce n'est pas seulement le peintre de qui l'excellent critique Thoré disait : « Même quand il manque de goût ou de charme, on sent toujours en lui un maître; » — oui, un maître qui restera dans le livre d'or des grands peintres français par son *Léonard-de Vinci*, ses *Cléo-*

pâtre, ses beaux portraits de Fourier ou du général Donzelot, par exemple, et tant d'autres ouvrages éparpillés dans les galeries ou les musées, sans parler de ses admirables dessins, ni de ses célèbres illustrations de *Gil Blas*; — c'est encore le collectionneur et le connaisseur le plus savant de ce temps-ci, comme le prouve la collection unique au monde qu'il a su rassembler des maîtres de toutes les écoles et qui emplit son charmant hôtel de la rue de Chateaubriand, littéralement de la cave au grenier.

C'est aussi un des esprits les plus fins et des plus éclectiques qu'on puisse voir. On peut dire que depuis cinquante ans, depuis l'époque flamboyante du romantisme jusqu'à présent, son atelier a été le rendez-vous de toutes les notoriétés de la peinture, des lettres, des sciences, de l'armée, de la politique, etc.

Naturellement, ayant vu tant de choses et tant de gens avec ses yeux de peintre, M. Gigoux a de bien curieux souvenirs. Quand il les conte avec sa bonhomie franc-comtoise aux amis intimes qui vont déjeuner chez lui, le dimanche, c'est un régal. Aussi, maintes fois l'ont-ils engagé à écrire ces souvenirs toujours pleins d'anecdotes inédites ou d'aperçus piquants. Les moindres détails qui

touchent aux gens célèbres ne sont-ils pas toujours intéressants ?

Eh bien, ce sont quelques-unes de ces causeries que nous publions ici ; — des causeries de dessert dans toute leur saveur, persuadé qu'elles ne plairont pas moins au public qu'à ses amis.

L'ÉDITEUR.



ILLUSTRATION POUR « GIL BLAS »
PAR JEAN GIGOUX (1835).

CAUSERIES
SUR LES ARTISTES DE MON TEMPS

I

Souvenirs d'enfance. — Mes trois souhaits. — Les bois de sapin. — Voyage en Suisse. — Le roi de Suède à Chamounix. — Un crime mystérieux ; M. Bruand. — A quoi se réduit ma campagne d'Allemagne. — L'éducation d'autrefois. — Mes études de vétérinaire. — Une ancienne coutume franc-comtoise. — Mes premiers tableaux. — Le curé de Neau. — Mon arrivée à Paris. — Mes lithographies. — Ricourt. — L'éditeur Dauty. — Provost. — Escousse et Lebras. — Le *Gil Blas*. — Mon *Léonard de Vinci*. — Dubochet. — Le baron Regnault. — Mon voyage à la mer.

J'étais encore enfant, j'avais douze ou treize ans, lorsque je fis trois souhaits. Tous les trois se rapportaient à des voyages, ce qui est assez naturel, puisque je ne lisais que des récits de voyageurs : le capitaine Cook, Bougainville, Lapeyrouse, etc... Je m'en pénétrais avec passion.

Or, mes trois souhaits étaient de voir les bois de sapins de la Suisse; Paris, puis la mer. J'avais entendu dire que les mâts de certains vaisseaux dépassaient le clocher de Saint-Jean de Besançon!

Les Dieux, touchés sans doute de ma modération, ont exaucé largement mes trois souhaits. Grâces leur soient rendues!...

Combien de mes petits camarades ont disparu dès leurs premiers pas; combien se sont brisé la tête en roulant du haut des rochers de la citadelle où nous allions cueillir des œillets sauvages! Combien se sont noyés dans la rivière! Moi-même, j'en ai sauvé plus d'une demi-douzaine qui se baignaient imprudemment. Les détails de ces accidents seraient intéressants, mais il faudrait savoir conter.

Parmi mes premiers compagnons d'enfance, il en est plusieurs dont je suis bien aise de rappeler ici les noms. Le premier qui me vient à la pensée, c'est mon ami Laviron. Il a été tué au siège de Rome

où il était devenu général de l'artillerie de Garibaldi. En 1848, il avait eu aussi son heure de gloire à côté du fameux pompier du 15 mai.

Puis, les deux Delacroix. C'est l'aîné, Alphonse, qui a découvert Alésia et qui a créé le magnifique musée gaulois de Besançon, de concert avec Vuilleret.

Le souvenir des deux frères Garnier ne m'est pas moins cher. L'un fut un médecin et un botaniste éminent ; il a laissé un ouvrage considérable, la *Flore française*, qui est devenu classique. Le second, qui vit encore, heureusement, vient de prendre sa retraite de général de division. Il ne lira pas sans émotion ces souvenirs de nos braves camarades.

Un autre qui était un peu plus âgé que nous, le baron de Fraguier, m'est resté affectionné et dévoué entre tous. Je n'ai connu personne d'une distinction plus accomplie, excepté peut-être le comte d'Orsay, qui entra beaucoup plus tard

dans ma vie et de qui le nom reviendra plus d'une fois sous ma plume.

Je n'oublierai pas non plus mon ami Authier, qui est mort, depuis bien des années déjà, commandant d'artillerie. C'est lui qui m'a servi de modèle dans le tableau de la *Veille d'Austerlitz* (du musée de Besançon), pour représenter le grenadier qui parle à l'Empereur. Authier était l'incarnation du soldat français et du Gaulois. Charlet l'eût suivi des journées entières pour se le « mettre dans la tête ».

Les dimanches, à l'heure de la grand'-messe, nous gravissions tous ensemble le mont Brégille en devisant sur *Rob-Roy*, l'*Antiquaire, Quentin Durward, Ivanhoé*, etc... Nous étions littéralement amoureux de Diane Vernon ou de Rebecca. Walter Scott, alors dans toute sa vogue, captivait à ce point que ses romans étaient le sujet de toutes les conversations.

Mais parlons de la réalisation de mon premier souhait.

En 1820, un amateur du pays donna trois prix de cent francs à l'École de dessin. J'aurais bien voulu consigner son nom dans ces souvenirs ; toutefois, il n'en reste plus la moindre trace, même dans les archives de l'École, tant on est peu soucieux de ceux qui font le bien !

L'un de ces prix me fut décerné et je reçus, par conséquent, cent francs. Jugez de ma joie ! Aussi, pour les bien employer, j'eus tout de suite l'idée d'accomplir mon premier souhait : voir les sapins et la Suisse. Il me semblait que je n'épuiserais jamais un si gros capital ; je n'en dormais plus. Mon imagination voguait sur les lacs bleus, je traversais les pics couverts de neiges, je courais sur les glaciers !... Bref, je m'étais si bien monté la tête par mes lectures, qu'un beau matin j'embrassai ma mère pour prendre congé d'elle. Alors, elle me mit cinq autres napoléons dans la main en me disant :

— « Ces cent francs-là, c'est pour quand

tu auras dépensé les autres. Ne va pas plus loin ; ils te serviront pour revenir. »

Et elle riait, tout en pleurant de grosses larmes attendries. Ah! les mères! Quelle bonne mère c'était, la mienne!

Je partis avec un camarade de mon âge qui s'appelait Théophile Bruand. Nous allâmes d'abord à Pontarlier pour prendre la diligence suisse, car elle avait la croix blanche peinte sur ses portières avec la devise : *Liberté et Patrie!* Bientôt après, nous traversions les bois de sapins noirs au milieu des montagnes noires, en route pour Lausanne. Je me souviendrai toujours de ces impressions premières. Mais, à partir de Lausanne, je n'allai plus qu'à pied, avec mon bâton et mon album que je couvrais de croquis, en pensant, comme le rat de Lafontaine, que le monde est grand!

De Lausanne, j'allai coucher à Genève; puis de Genève à Sallanche ; puis de Sallanche à Chamounix.

De Sallanche, le mont Blanc m'apparais-

sait si majestueux dans son manteau de neige éternelle, et si clair et si près qu'il me semblait que j'aurais pu reconnaître quelqu'un gravissant ses pentes éclatantes. Mais, comme je m'en savais éloigné de plusieurs lieues, j'étais confondu de surprise et d'émotion.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas encore les belles routes ni les hôtels confortables d'à présent. A Chamounix, il n'y avait même qu'une seule auberge tenue par madame Coutant.

De grand matin, je partis pour le Montanvers, sans guide, bien entendu, car ma bourse s'aplatissait furieusement. Cependant j'avais bien soin de suivre pas à pas les touristes qui en avaient et je finis par arriver au beau milieu de la mer de glace !... Je vous dirai tout de suite que je l'ai revue dernièrement au mois d'août 1882 ; eh bien ! elle m'a paru bien moins étendue qu'autrefois, et beaucoup, beaucoup plus basse. Est-ce une illusion ?... Mais, la première fois, comme elle me semblait

imposante ! Pendant que je contemplais une de ses crevasses immenses, moi qui n'avais pas même la pique traditionnelle pour me soutenir, un guide racontait tranquillement à des voyageurs, que, quelques jours auparavant, un jeune naturaliste de Zurich, du nom d'Herscher, y avait péri par suite d'un faux pas.

Un peu après, à la fontaine Claudine, je rencontrai un autre touriste qui me conta l'épisode suivant ; je le rapporte ici, car je ne l'ai lu nulle part :

Un soir, deux jeunes gens étaient venus à l'auberge de madame Coutant, le sac sur le dos, pour lui demander deux chambres et à souper.

— « Le souper, c'est possible, leur répondit l'aubergiste, mais pour la place, malheureusement, je ne puis plus disposer de rien. »

Tout avait été retenu, paraît-il, par de grands personnages. Cependant, voyant le désappointement de nos deux voyageurs, ma-

dame Coutant leur proposa bonnement deux matelas dans un coin du grenier. Ils acceptaient avec empressement, lorsque tout à coup, voici venir les grands personnages en question, et, aussitôt, l'un d'eux, ayant dévisagé l'un des jeunes gens, courut le saluer avec respect... Il venait de reconnaître le roi de Suède qui voyageait sans façon sous le nom de Gustave Solms.

Je poursuivis mon voyage par le col de Balm et Martigny, d'où je voulais gravir le Saint-Bernard.

Mais ici, mon compagnon, pris du mal du pays, m'abandonna pour revenir à Besançon.

Ce pauvre garçon devait bientôt éprouver des émotions inouïes. Son père, M. Bruand, était conseiller de préfecture ; il avait un fils aîné, — le frère de mon ami, — qui était garde du corps. Il avait une très jolie figure; d'autre part, madame Bruand passait pour la plus grande beauté du pays.

Eh bien, un jour, pendant le dîner, comme

le fils souriait à sa mère, M. Bruand, pris d'un accès de jalousie ou de folie furieuse, saisit un couteau sur la table et le plonge dans le cœur de son enfant. La mort fut immédiate. Les personnes présentes furent si terrifiées qu'elles n'osèrent pas quitter la salle du meurtre, et le père passa la nuit à jeter de la chaux sur le cadavre de son fils et à clouer son cercueil enveloppé dans un manteau pour assourdir les coups.

Toutefois la justice fut informée et le lendemain du crime, comme j'allais moi-même voir mon malheureux camarade, j'entendis un coup de pistolet dans la maison. On courut dans la chambre et nous trouvâmes M. Bruand qui venait de se brûler la cervelle. La figure était tellement labourée par la balle qu'elle en était méconnaissable.

J'ai gardé dans ma mémoire tous les détails de ce drame horrible et mystérieux. Au reste, un de nos bons camarades de ce temps-là, Xavier Marmier, actuellement de l'Académie française, en sait beaucoup plus

long que moi là-dessus, car il dînait précisément chez M. Bruand le jour du crime. Mais, par exemple, ce qu'il ne sait pas, car je ne l'ai pas encore dit à personne au monde et je ne le dis à présent que parce que plus d'un demi-siècle a passé là-dessus, c'est que, un an après, madame Bruand étant morte brisée de chagrin, mon ami Théophile restait seul, et comme nous allions à sa campagne de la Maison-Rouge, je me trouvai tout à coup nez à nez avec M. Bruand le père, dans une allée de lilas, le soir à la brune. Je m'esquivai, tout tremblant. N'allez pas croire que ce fût une illusion de mes sens ; je l'ai vu, réellement vu de mes yeux ; j'aurais pu le toucher de ma main, tant nous étions près.

Quelques années après, d'autres personnes le rencontrèrent également à la frontière. Il était allé à Jougne, voir un parent. Au surplus, le bruit commençait à se répandre en ville qu'il n'était pas mort. Comment expliquer ce mystère ?... Il paraît qu'il avait

donné le change au moyen d'un cadavre volé à l'hôpital et auquel il avait fracassé la tête d'un coup de pistolet !... Pendant bien longtemps il causa une vague terreur dans le pays ; les paysans avaient peur de le voir apparaître tout d'un coup.

Reprenons, si vous voulez bien, la suite de mon voyage en Suisse. J'en étais au Saint-Bernard. Donc, j'allai voir l'hospice, où le prieur, le père d'Arvelet, me plaça à table à côté de lui.

Je me souviens qu'il me parla beaucoup de ses fouilles du Temple de Jupiter dont on ne voyait plus que quelques vestiges. Il avait trouvé quantité de statuettes de bronze du plus beau temps, qu'il me fit voir.

Comme le temple était sur le versant italien, je projetai de descendre un peu en Italie, dans la plaine. Mais bientôt je m'égarai, et j'avais si peu d'expérience, puisque je n'avais guère que quatorze ans, que je me pris à pleurer en appelant : « Maman !

maman! » Il n'y avait plus qu'elle pour me remettre sur mon chemin !

Cependant, je rentrai à l'hospice, glacé par les brouillards froids et pénétrants, et je pris congé du bon prieur et aussi des braves grands chiens dévoués qui me caressaient affectueusement.

Le soir, je recouchai à Martigny.

Le lendemain j'obliquai du côté de Neuchâtel. Il faut bien se reporter au temps où nous vivions. Walter Scott avait mis le moyen âge tellement à la mode que c'était plus qu'une mode, plus qu'un engouement; c'était une vraie rage. On en venait à porter des souliers à la poulaine, et vous pouvez penser que je ne fus pas le dernier à emboîter le pas.

Je voulus passer partout où Charles le Téméraire avait passé; je visitai Granson, plein du souvenir de la bataille et de la garnison pendue aux arbres du voisinage, ce que M. de Barante a si bien dépeint; j'allai même jusqu'à Morat. Mon imagination

surexcitée ressuscitait tous les guerriers d'autrefois dans leurs lourdes armures, s'escrimant de leurs piques ou de leurs longues épées !...

Mon pèlerinage historique accompli, je n'avais plus qu'à traverser la montagne pour gagner ensuite Morteau au bout d'une douzaine de lieues. Mais, hélas! la queue du diable que je tirais était bien plus longue ! Notez que, pour comble d'ennuis, j'avais fait une chute dans les Alpes, mon genou était enflé et je commençais à tirer la jambe péniblement. Toutefois, je rassemblai mon courage et je marchai nuit et jour, si bien qu'après une traite d'au moins vingt lieues, je finis par rentrer chez mon père, à Besançon, avec trois sous dans ma poche.

Mon premier souhait était accompli !... Mes souliers étaient percés ; mes vêtements usés, et mon genou enflait toujours. J'avais de mon voyage par-dessus la tête ; — mais j'avais vu la Suisse et ses bois de sapins et mon album était plein de dessins !

Ce voyage n'était pourtant pas mon premier. Déjà, en 1815, j'avais quitté Besançon et, comme c'est l'origine d'un bruit qui a couru souvent sur moi, à savoir que j'ai été soldat et que j'ai fait une des campagnes contre l'Allemagne, sous le premier empire, il faut que je dise ce qui en est réellement.

J'avais alors huit ans; mon oncle Beuret venait d'organiser une compagnie franche et il avait tellement persuadé mon père que, s'il m'emmenait avec lui, il me ramènerait sachant admirablement l'allemand, que mon père séduit par de si belles promesses me laissa partir. Donc, on me jucha sur un petit cheval noir qui s'appelait Mouton, et nous voilà en route pour la frontière, en passant par Vesoul, Nancy et Saint-Avold. Nous rencontrions partout des régiments qui s'empressaient d'aller rejoindre le gros de l'armée à Waterloo; mais j'étais surtout frappé par les sapeurs et je m'ingéniais à comparer la longueur de leurs barbes.

Quelques semaines après, les alliés entraient en France. Je me souviens très bien que nous laissâmes passer une brigade de Russes près de Saint-Avold, par une pluie battante et qui alla camper, la nuit, pas loin de nous sous des abris de branches d'arbres.

Nous autres, c'est-à-dire mon oncle, sa troupe et moi, nous étions sous une avancée de rochers, mais, comme nous n'étions pas assez nombreux, mon oncle ne voulut pas attaquer. Seulement, le lendemain, au point du jour, il m'envoya suivre la vallée pour voir si l'ennemi conservait ses bivacs. Comme je n'apercevais personne, je m'avançai résolument sous les abris qu'il avait laissés ; le sol y était jonché de têtes de poulets, et comme je m'amusais à en examiner une, j'aperçus tout à coup un grand cosaque barbu qui me criait : « Eh ! komm hier ! » Je me sauvai à toutes jambes.

Nous ne rentrâmes au pays qu'au mois d'août, après plus de deux mois d'absence. En repassant dans un village près de Nancy,

je me souviens d'une auberge qui était pleine de lanciers polonais, le czapska sur la tête. L'un d'eux me souleva sur un banc à l'entrée de la cour et tous vinrent m'embrasser. Je remarquai que la plupart avaient des larmes dans les yeux. Sans doute c'était mon costume qui les impressionnait ainsi : je portais un petit uniforme de hussard bleu à quatre rangées de boutons blancs, et j'étais pour eux comme un souvenir qu'ils saluaient une dernière fois en quittant la France.

J'ai peur que ces souvenirs personnels n'aient pas grand intérêt pour vous ; du reste, c'est principalement des autres que je veux vous entretenir ; j'éprouve une extrême répugnance à parler de moi-même.

Toutefois, je maintiens les pages précédentes parce qu'elles montreront peut-être utilement la différence de l'éducation d'autrefois avec celle d'à présent.

Certes, pour ma part, j'ai passablement négligé mes classes ; je n'excellais guère

que dans les pensums. Presque tous les jours, de midi à deux heures, nous allions nous battre sur les remparts, une troupe de gamins de la paroisse de Saint-Jean contre une autre de la paroisse de Saint-Paul. Nous nous jetions des pierres les plus grosses possible. Que de fois nous étions blessés grièvement à demeurer plusieurs jours au lit ! Mais que d'émotions poignantes ou joyeuses ! que de mouvement ! que d'entrain !

Quand on ne se battait pas, j'allais me baigner dans le Doubs jusqu'à cinq ou six fois par jour. C'est à cette grande activité, à ce continuel exercice en plein air que j'estime devoir ma santé ; je n'ai pas été malade une heure dans ma vie. La santé, le bien le plus réel et le plus précieux que les dieux puissent nous départir !... Et, grâce à cette santé si bien conservée, j'irais encore à la bataille avec fougue et je traverserais encore le Doubs à la nage !

Tous mes gentils camarades dorlotés par

leurs mères sont morts depuis des années. Voyez-vous, il faut que l'époque du gamin fasse son temps et que l'enfant se développe en pleine liberté.

Cependant mes deux autres souhaits me trottaient toujours par la tête, mais ils n'étaient pas commodes à réaliser.

Mon père, que ma peinture n'amusait pas du tout, me voyait avec déplaisir perdre mon temps, comme il disait. Il rêvait de me voir devenir médecin vétérinaire comme lui, car il avait une grande réputation dans la montagne. Il voulut donc que j'apprisse à forger et à ferrer, afin que je fusse ferré moi-même sur les deux points capitaux des examens.

Justement, l'inspecteur général des haras venait d'arriver de Paris ; j'adressai alors ma demande d'admission au Ministre de l'Intérieur, et je fus si bien appuyé par l'inspecteur lui-même qu'il me promit non seulement mon admission gratuite, mais encore de me donner bientôt la place et le traite-

ment de répétiteur ou de professeur en second. Cela semblait à mes parents la suprême félicité. Ils songeaient même à m'établir sitôt mon retour de l'École vétérinaire. Déjà ils avaient une femme en vue pour moi.

A ce propos, permettez-moi une digression pour vous rappeler une ancienne coutume de nos provinces de l'Est qui est complètement oubliée aujourd'hui.

Le jour de la Saint-Jean d'été, c'est-à-dire le 24 juin, toute la jeunesse bisontine, filles et garçons, se rassemblait sur la place Saint-Jean à la tombée de la nuit, entre chien et loup. On faisait trois fois le tour de la place avec une grande ferveur, sous l'ombre noire des grands arbres qui augmentait encore le mystère. Il était défendu de prononcer la moindre parole, malgré toutes les invites imaginables, sinon, vous étiez renvoyé à l'année suivante. Le pèlerinage fini, on rentrait chez soi et en se couchant il fallait jeter violemment un sou-

lier sous le lit, toujours silencieux jusqu'au lendemain. A ces conditions on voyait en songe celui ou celle qu'on devait épouser.

J'avais accompli comme mes camarades ces rites d'une tradition dans laquelle j'avais une foi entière. Aussi rêvai-je si bien que le lendemain dès mon réveil je courus confier à ma mère que j'avais vu en songe « la Célestine ».

— « Eh bien ! mon enfant, c'est donc la Célestine ! » me dit-elle en se pinçant les lèvres pour ne pas rire.

La Célestine pouvait bien avoir une quinzaine d'années, comme moi. Chose singulière ! Je n'osai rien lui dire de mon rêve à elle-même. Peu après, je la perdis de vue quand je partis pour Paris... Et depuis, je n'ai jamais su ce qu'était devenue la Célestine !..

Je clos ma digression et je reprends le fil. Ainsi j'allais être vétérinaire. Je me mis à étudier sérieusement l'anatomie. Toutefois, je continuai la peinture. Les gros bonnets du pays

me commandaient parfois des tableaux pour leurs églises. A ce moment même, je venais d'achever un *Saint François-Xavier*, pour le village de Neau et comme j'allai le poser avec mes amis Laviron et Xavier Marmier, le curé nous invita naturellement à déjeuner. Ah ! ce curé de Neau ! figurez-vous un superbe cuirassier pour la prestance ! Et quelle platine ! quel bon vivant !

Or, tandis que nous étions en train de gobeloter, mon père m'envoya, par un exprès, la lettre du Ministère, m'annonçant mon admission officielle à l'École vétérinaire, grâce aux bonnes notes de l'inspecteur général. Mais, ma foi ! je jetai la lettre au feu !...

Je venais littéralement de brûler mes vaisseaux, et comme je prévoyais bien la colère paternelle, je n'avais d'autre salut que dans la fuite.

Bref, je repartis pour la Suisse avec l'argent de mon *Saint François-Xavier*, c'est-à-dire 150 francs. J'étais ravi de peindre des

paysages ; j'ai conservé quantité d'aquarelles de ce temps-là. Cependant, pas d'argent, pas de Suisse ! Quand je fus au bout de mon rouleau il fallut bien revenir à Besançon...

Par bonheur, j'eus la commande d'un *Saint Hyppolyte* qui me fut payé 300 francs. J'en donnai 150 à un camarade dans le besoin et je partis, à pied, pour Paris avec le reste.

Mais avant de vous parler de la réalisation de mon deuxième souhait, encore un mot sur ce brave curé de Neau que tout le monde aimait tant. Comme je demandais de ses nouvelles on me dit qu'il n'était plus là. Il n'était pas mort, oh non ; bien au contraire, il était même beaucoup trop vivant, le pauvre charmant homme ; il avait enlevé la plus belle fille du pays, et, ma foi ! on ne le revit jamais.

Enfin, me voici à Paris ; — et dans mes meubles, même ! J'y ai été toute ma vie. Seulement mon premier mobilier se rédui-

sait à un lit que mon excellente mère m'avait expédié. Ma malle me tenait lieu de chaise.

Dès mon arrivée, je fis, d'après mes croquis de voyage, un cahier de douze lithographies qu'un éditeur des quais me paya 24 francs.

Immédiatement aussi, je continuai la peinture, et j'exposai trois portraits au Salon de 1832, qui me valurent la seconde médaille, pour mon début.

J'étais encore si novice des choses du monde que c'est seulement en recevant la nouvelle de ma médaille que j'appris qu'on donnait des récompenses.

Mais il me revient un souvenir qu'il faut que je vous conte. Comme nous causons ici sans façons, vous me permettrez bien mes digressions. J'ai toujours aimé dormir la nuit, ma nuit tout entière, et pas le jour. Or, je demeurais alors rue de Bondy, 71, et ma nuit était continuellement troublée par un diable de voisin que j'avais au-

dessus de moi, qui marchait à grands pas à partir de minuit, et qui parlait à je ne sais qui, tantôt avec des éclats de rire, tantôt avec des menaces. D'autres fois, c'étaient des tirades très longues. Mais le bizarre, c'est que personne ne lui répondait.

A la fin, n'y tenant plus, je monte sur une chaise, et avec une canne je frappe au plafond. Mon homme se tait ; mais au moment où je me rendors, crac ! il recommence de plus belle.

Ce manège se répéta quatre ou cinq jours de suite, si bien que je finis par monter exaspéré à son second étage. Je sonne et voici un grand garçon avec un grand nez qui vient me demander d'un air furieux pourquoi je le dérange toujours en frappant son plancher !...

— « Eh ! moi aussi, lui dis-je, vous me dérangez, car je ne puis dormir, et je n'ai plus qu'à vous flanquer par la fenêtre si vous continuez. »

Mon ton disait assez que j'étais prêt à

tenir ma promesse. Dans ces moments de colère, on se sent des forces dont on ne se doutait même pas.

Là-dessus je redescendis me coucher et je fus tranquille le reste de la nuit.

Mais voici que le lendemain matin, madame Dorval, qui était alors à la Porte-Saint-Martin, et dans l'épanouissement de son succès et de son talent, vient me dire que la nuit dernière j'avais mis dans un grand embarras un de ses bons camarades, l'acteur Provost. Elle m'expliqua que ce brave Provost n'avait que la nuit pour étudier ses rôles.

J'étais tout confus.

— « Moi, chère madame, je n'ai que le jour pour travailler, lui répondis-je, mais puisque c'est ainsi je transporterai mon lit dans ma cuisine. »

Je m'empresse de vous dire que les choses n'allèrent pas jusque-là. Provost qui était excellent et très conciliant alla étudier ses rôles dans une pièce voisine.

Dans cette même maison logeaient deux autres jeunes gens : Escousse et Lebras, qui avaient fait représenter un drame à la Porte Saint-Martin, *Férouk le Maure*, mais sans succès. Je les rencontrais tous les soirs dans l'escalier, et, pendant plusieurs jours qui suivirent la représentation je les voyais rentrer en portant un paquet à la main.

Un matin, j'appris par le journal leur fin terrible. Les paquets que je leur avais vu monter, c'était du charbon, et dans leur désespoir ils s'étaient suicidés.

Béranger a écrit sur eux de beaux vers :

> Pauvres enfants, abandonnant la vie !
> . . . .
> « Nous n'avons rien, arbres, fleurs, ni moissons,
> Est-ce pour nous que le soleil se lève ? »
> . . . .
> Puis vers le ciel se frayant un chemin,
> Ils sont partis en se donnant la main.

Mais Béranger s'oubliait quelquefois à encourager les mauvaises passions. S'il pouvait revenir sur la terre, il reconnaîtrait sans doute bien des erreurs.

L'éditeur Perrotin est venu me demander une vignette sur ce triste sujet pour l'édition in-18 des *Chansons de Béranger*. Je représentai alors les deux amis tels que je les avais vus, morts auprès du brasier. Toutefois Béranger n'a pas voulu de ce côté brutal et réel; il les a préférés montant au ciel en se tenant par la main. Quant à ma vignette, à moi, elle servit de modèle à l'enseigne du *Pauvre Jacques*, le magasin de nouveautés.

J'ai quitté la rue de Bondy sans regrets, au bout de six mois. La maison m'y semblait un lieu maudit, car elle était pleine de choses pénibles. Aussi ne suis-je jamais repassé dans cette rue — et que les dieux m'en gardent!

Je déménageai rue Saint-André-des-Arts, dans l'ancien hôtel de madame de Montespan. J'y avais une grande chambre mansardée au deuxième étage.

Je travaillais beaucoup. Comme vous pouvez penser, je n'avais guère de loisir

pour visiter Paris, « cette ville de boue et de fumée », selon l'expression de J.-J. Rousseau. Mais, moi, j'ai toujours trouvé Paris bien beau.

Je fis aussi (presque tout de suite) des lithographies pour Ricourt, le directeur de *l'Artiste*. Il ne me les payait que quelquefois. Alors j'entrepris une grande tête d'étude, et quand ma pierre fut bien finie, j'allai la proposer à l'éditeur Dauty. Celui-ci examina longuement mon ouvrage et me répondit enfin :

— « Cette pierre me convient beaucoup, mais je ne puis vous la payer plus de 300 francs ! »

Ah ! Dieu ! il m'eût dit 30 francs, que j'aurais accepté avec enthousiasme. Pourtant il continua :

— « De plus, je ne puis la publier seule, il m'en faut au moins six. »

J'étais transporté. Ainsi, me voilà riche ! Paris est la plus aimable des villes et moi le plus heureux des hommes ! Mes litho-

2.

graphies portèrent bonheur à mon excellent éditeur; il m'avoua depuis n'avoir jamais fait une meilleure affaire. Elles eurent, du reste, un tel succès, qu'elles servirent de modèles dans toutes les écoles de dessin de France et de l'étranger. Pendant plus de trente ans, Giroux, le marchand de couleurs, les eut en montre dans son magasin.

Je continuais toujours de travailler pour *l'Artiste* de Ricourt; je lui fis les portraits de Sigalon, de Delacroix, de Delaroche, d'Antonin Moine, de Barye, d'Alfred de Vigny, etc. Enfin en 1835 je fis mes illustrations du *Gil Blas*.

Voici à quelle occasion :

Un jour, on vint me demander cent vignettes pour une nouvelle édition de ce merveilleux livre. J'avoue que j'eus un moment d'effroi, presque. Il me semblait que je n'y trouverais jamais cent sujets de compositions. Mais, pourtant, je les fis. Quelques jours après, les éditeurs m'en demandèrent trois cents de plus. Alors, moi de

recommencer à lire et de croquer au fur et à mesure mes illustrations. La semaine suivante, les éditeurs s'apercevant de l'attrait que ces vignettes donnaient aux livraisons, m'en redemandèrent encore deux cents nouvelles. Bref, j'en fis six cents, et je crois que j'aurais pu continuer indéfiniment.

Dubochet, l'un des trois éditeurs, n'avait alors... (mais depuis!...) que 14,000 francs pour tout potage, avec lesquels la publication fut commencée. Cependant, huit mois après, le 31 décembre 1835, — chacun des trois réalisait un bénéfice de 50,000 francs.

Il va sans dire que mes lithographies ne m'éloignaient pas de la peinture; — au contraire.

En commençant le *Gil Blas*, j'achetai une grande toile de 14 pieds sur 13 pour mon *Léonard de Vinci*.

Je n'entrepris cette grande composition que parce que j'avais lu dans Vasari comment Léonard de Vinci avait voulu se faire

descendre de son lit pour recevoir son Dieu à genoux, avant de mourir, et pour lui demander pardon de n'avoir pas fait assez de peinture en sa vie.

Je ne savais assez témoigner mon enthousiasme pour la peinture et pour les peintres; aussi la fin superbe de Léonard de Vinci m'impressionnait-elle extrêmement.

Mon atelier n'avait guère que 12 pieds de hauteur sur autant de longueur, et mon tableau en avait 13 sur 14. Il fallut donc incliner la toile et la mettre de travers pour m'en tirer aussi bien que possible.

Notez, de plus, que je n'avais pas le premier sou pour réaliser ce projet, si par bonheur, la commande du *Gil Blas* n'était venue me donner du courage. Je peignais le jour et je composais mes illustrations le soir. Je mis six mois au tableau et dix aux vignettes.

Mon tableau, à mon grand contentement, fut très bien placé, dans le Salon d'honneur, où est la *Joconde* à présent. C'était alors

au Louvre qu'avaient lieu les expositions, comme vous savez. L'escalier passait pour le plus beau du monde et l'entrée du public dans le Salon Carré était d'un effet splendide.

Le baron Gérard, Gros, le père Isabey, Cicéri et bien d'autres braves gens de ce temps-là, vinrent tous me serrer la main à qui mieux mieux. De ma vie, je ne me suis trouvé à pareille fête.

C'est à partir de ce moment que j'ai connu la plupart des peintres contemporains, mes camarades et aussi mes aînés.

Mon tableau fut acheté par le ministère de l'intérieur au prix de 4,000 francs. On ne couvrait pas encore les toiles d'or dans ce temps-là. On l'a envoyé au musée de Besançon. Il m'aurait été plus utile s'il avait été au Luxembourg où il eût été à sa place.

Il m'avait valu la première médaille de peinture d'histoire.

A présent, revenons à Dubochet. Dès les

premières livraisons du *Gil Blas*, il avait entrevu une entreprise excellente. Aussi, ne me quittait-il plus de la journée. A peine mon bois était-il esquissé qu'il le portait à la gravure, sans me laisser le temps de le finir. J'en étais contrarié, même humilié, ayant toujours eu pour principe d'aller jusqu'au bout. Ce Dubochet était d'une dureté excessive pour ses pauvres graveurs; le moindre accident leur coûtait cher, et souvent il les traînait devant le juge de paix. Notez qu'il les payait très peu, car il prenait des apprentis plutôt que de vrais graveurs. Afin d'épargner des peines mal rétribuées à ces pauvres gens, je simplifiais mes compositions le plus possible et j'épargnais les ombres tant que je pouvais.

Écoutez ceci : un jour que j'étais surmené de fatigue, je réunis les trois associés, et, après leur avoir souligné les bénéfices énormes que donnait le *Gil Blas*, je leur demandai si, en conscience, je ne devais pas entrer en quatrième dans le partage, au

moins à partir du quinzième millier d'exemplaires. Tous à la fois répondirent :

— « Oui, assurément! on serait vraiment trop riche si on atteignait un pareil tirage. »

Plus tard, quand les 15,000 en question étaient dépassés depuis longtemps, je les réunis de nouveau pour leur rappeler leur promesse. Ils furent atterrés. Personne ne voulait répondre le premier. Enfin Dubochet, qui n'avait point de vergogne, me dit tout net que l'affaire était trop belle ainsi pour être partagée, et que du reste je perdrais devant les tribunaux, « puisqu'il n'y avait rien d'écrit ! » Vous voyez combien est juste le fameux mot des *Faux Bonshommes*. Je le connaissais bien avant la pièce !...

Je me suis laissé entraîner bien loin par ces souvenirs et je m'aperçois que je ne vous ai point parlé de mon troisième souhait, je veux dire de mon voyage à la mer. Si vous voulez bien, nous remonterons quelques années jusqu'en 1829. Car j'y tenais

tellement à mon troisième souhait que je me pressai de l'accomplir aussitôt que je gagnai quelque argent par mes premières lithographies. Vous pensez bien que ce n'était pas aisé pourtant de mettre de l'argent de côté quand on était, comme moi, inconnu, sans crédit, sans relation, sans appui.

L'argent est le nerf de la guerre, comme disait Montecuculli. C'est aussi celui des voyages. Il est vrai que dans les deux cas on pourrait aussi dire le mot de Danton : de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!

Pour moi, cent francs c'était énorme, alors. Cependant je parvins à les épargner et je me disposai au départ.

Ici je vais vous dire quelque chose de bien étrange sur le baron Regnault. J'avais fait quelques lithographies d'après des têtes d'étude de lui et il me témoignait beaucoup de bienveillance et même d'amitié. J'allai donc prendre congé de lui.

Comme il me demandait la durée de mon absence, je lui répondis :

— « Environ quinze jours, je pense.

— Quinze jours? — reprit-il lentement en se passant la main sur le front d'un air distrait et en espaçant les mots : — quinze... jours?... C'est encore possible; mais si vous restez plus longtemps, mon ami, vous ne me retrouverez plus au monde ».

Mon voyage dura juste quinze jours, et, le seizième, je me rendais rue Guénégaud de mon pied léger, bien content de revoir ce bon M. Regnault. Or, du plus loin que j'aperçus sa maison, je vis la porte cochère tendue de noir, et le cercueil, avec toutes les décorations du défunt, était sous la voûte !... Je me souviens de cela comme si c'était d'hier.

J'avais fait ma promenade à la mer en compagnie de mon ami Laviron. J'emportais cent francs, comme je vous disais tantôt; mais un éditeur m'avait promis de

m'en envoyer deux cents à la poste de Caen.

Nous partîmes au point du jour de la rue alors de l'Est, où je demeurais et, à cinq heures, nous étions déjà loin d'une lieue de la barrière de l'Étoile. Il est clair que je voyageais toujours à pied dans ce temps-là.

En entrant à Nanterre par un chemin encaissé, j'aperçois tout à coup un plant de rosiers tout en fleurs au-dessus de moi. En deux sauts, j'y monte et j'appelle mon camarade.

— « Eh ! Laviron, est-ce que tu ne sens pas ?

— Quoi ?

— Comment ! tu ne sens pas l'odeur du vent de mer ?... »

Depuis, je suis passé bien des fois par Nanterre ; mais je n'y ai plus retrouvé l'odeur saline qui me plaisait tant. Hélas ! c'est le refrain de la chanson : « On croit toujours ce qu'on désire. »

Tout me semblait plus beau à mesure

que nous avancions. Nous nagions en plein romantisme, n'oubliant rien des souvenirs du passé. Que de croquis je fis ! A Gisors, par exemple, nous passâmes près d'une journée à dessiner dans des grandes herbes. Mais, le soir, voulant coucher à Tancarville, Laviron, qui tenait la bourse, s'aperçut qu'il ne l'avait plus. Il l'avait oubliée à sa place en la tirant de sa poche avec son canif pour tailler son crayon.

Nous étions ainsi dans une auberge de Tancarville comme des aventuriers. Mais je pensais bien à cela ! Je regardais venir fièrement le trois-mâts du capitaine Simon. Je serais certes bien embarrassé de dire à présent qui était le capitaine Simon, ou quel nez il avait, mais tout le monde criait :

— « Voici le capitaine Simon avec son trois-mâts ! »

Pendant ce temps, Laviron, qui retournait vainement ses poches, finit par retourner à Gisors. — Moi, je comptais bien

dîner par cœur. Heureusement, deux ou trois heures après, revoici mon Laviron qui me montrait de loin, en la levant en l'air, la bourse retrouvée.

Quel souper nous fîmes ! Un pot de cidre, une sole gigantesque, tout le tralala, quoi !

Le lendemain, nous partîmes pour Ingouville. Oh ! ici, c'était la mer, la vraie, la grande, l'immense mer ! Nous passâmes la journée en contemplation. Mon admiration dépassait encore mes espérances ; je ne saurais l'exprimer...

Du Havre, nous montâmes en bateau jusqu'à Honfleur. A vingt ans, on dîne volontiers deux fois. Ce fut notre cas. Rien ne me parut plus délicieux qu'un gros pot de cidre qui contenait bien trois litres.

Que dirai-je du plateau qui domine la ville et de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce où une foule de pêcheurs et de pêcheuses regardaient un saint François en disant qu'il avait une corde « amarrée »

autour des reins? Ah! ces rudes mariniers avec leurs costumes si pittoresques, avec leur langage expressif; les barques échouées sur les galets, les coquillages, tout enfin me montrait bien la mer que j'avais rêvée. Et quelle variété continuelle! Le soir, elle était calme et douce, le lendemain, la marée montante changeait la splendide décoration en une autre plus émouvante et plus belle encore!...

Mais nous reprîmes notre route du côté de Caen; nous ne possédions plus que trois francs. A la poste, où nous courûmes, l'éditeur que je vous ai dit n'avait encore rien envoyé. Nous n'eûmes pas la patience d'attendre; et, ma foi, en doublant le pas nous rentrâmes tant bien que mal à Paris. Nous avions dépensé les derniers huit sous qui nous restaient, à Saint-Germain, en achetant des cerises.

Voilà donc comment se réalisèrent mes trois fameux souhaits, et je puis le dire, sans aucune désillusion.

II

Jules Dupré. — Marilhat. — Delaberge ; *le Cerisier*. — Gavarni — Chicard. — Henry Monnier. — Daumier. — Corot.— Longperrier.— Guichard. — Antonin Moine.— Barye.

Maintenant que j'ai bien assez parlé de moi et même beaucoup plus qu'il ne le fallait, je vous parlerai des artistes ou des gens de lettres que j'ai connus ; car c'était naturellement le monde qui me plaisait le mieux.

C'est en 1833, au moins, que je fis la connaissance de mon ami Jules Dupré, par exemple. Il peignait déjà avec une énergie inconnue avant lui. Dans ce temps-là, le Luxembourg ne contenait guère que des

tableaux de Valencienne, ou de M. Bertin, ou de M. Bidault. Oui, c'est cela qu'on montrait à la jeunesse pour échauffer son imagination !...

Dupré, avec ses yeux clairs et humides, et aussi avec son charmant esprit, qui était à la hauteur de son talent, me séduisit tout de suite et, depuis, nous sommes toujours restés en bonne camaraderie.

Et Marilhat ! quel excellent garçon, quel vaillant peintre ! quelle nature primesautière, coulée tout d'une pièce, pour ainsi dire ! Ses ouvrages resteront impérissables. Je possède dans ma collection trois beaux tableaux de lui et des dessins surtout qui font ma joie.

Un troisième paysagiste bien intéressant, c'était Delaberge. Delaberge était un des plus beaux garçons de Paris ; de plus, un sincère. Il l'a bien prouvé, puisque ses convictions lui ont réellement coûté la vie.

Un jour qu'il venait dîner avec moi, et m'annoncer son départ pour un voyage, il

m'apporta une superbe étude. Je l'ai toujours. Elle est si belle et si fameuse, qu'elle est digne des maîtres les plus considérables. Elle est infiniment supérieure à ses tableaux du Louvre.

A ce moment, je ne remarquai rien d'insolite dans ses manières ni dans son langage; il fut aimable et confiant comme toujours avec ses amis. Mais, quelques mois après, il arrive tout à coup un matin. Il me dit qu'il descendait de la diligence et qu'il venait me chercher pour me montrer l'étude qu'il avait rapportée; l'étude unique à laquelle il avait employé plusieurs mois et tout son talent et toute sa pensée!

Or c'était un cerisier; un cerisier qui tenait tout le milieu de la toile sur un fond représentant les murs d'une cour. On pouvait compter les feuilles; leur forme et leur ombre portée étaient minutieusement dessinées.

Je lui fis observer en riant qu'on pourrait peut-être élaguer des branches du cerisier

pendant l'hiver, ce qui serait gênant pour continuer l'étude.

— « J'ai prévu la chose, me répondit-il, et j'ai acheté le cerisier.

— Bien ! répliquai-je ; mais, si on allait bâtir quelques baraques contre ces murs ?

— Oh ! J'ai également acheté les murs ! » fit-il, d'un air grave.

Alors je l'examinai attentivement sous le coup de la plus pénible impression. Hélas ! il avait les yeux égarés ; la tête n'y était plus ! Pauvre ami !

Pourtant, il peignit encore le *Coucher de soleil* qui est au Louvre. Il a voulu rendre là ce que la peinture n'avait jamais su exprimer, je veux dire ce mystère qui enveloppe la nature et qui la plonge dans une seule masse. Il y a réussi, mais au prix de sa vie. Nouveau Prométhée, il a été puni pour avoir dérobé un secret aux dieux.

Delaberge n'avait pas trente ans ; il avait la beauté, la jeunesse, la suprême énergie, toutes les probités du cœur et de l'esprit.

3.

Sa terrible logique l'a perdu. En voulant la pousser jusqu'à l'extrême, une déviation cérébrale le fit aboutir à son cerisier ; — et son cerisier à sa fin déplorable.

C'est également vers 1833 que je commençai d'aller chez madame la duchesse d'Abrantès, et c'est dans son salon que je fis la connaissance d'un grand garçon « d'une tenue irréprochable », comme on disait alors.

C'était Chevallier, qui essayait le nom de Gavarni. J'avais du goût pour sa conversation ; mais je restais froid devant la coupe savante de son habit ou de sa cravate, et surtout devant sa canne, que lui et d'autres élégants, qui étaient loin d'avoir sa valeur, voulaient introduire dans les salons.

Il dessinait alors dans le journal *la Mode*, et il était facile de voir que ses dessins n'étaient pas du premier venu. Il me montra aussi des croquis de fantaisie plus ou moins caricatures décelant une pensée très fine. Il avait beaucoup de succès auprès

des femmes. Même trop, car les confidences que je recevais parfois sur lui se terminaient toujours ainsi :

— « Oui, il est charmant, mais il n'a pas de cœur ! »

Malgré sa froideur apparente, mon ami Gavarni causait facilement et beaucoup. Et puis, il vous regardait bien en face en causant. J'aime cela chez les gens. Nous autres nous n'étions pas des femmes à la mode !

Si j'en dis si long sur ce gentil garçon, c'est que sa renommée a pris des proportions immenses dans ce temps-ci.

Il demeurait alors à Montmartre, où il fit des quantités de dessins lithographiés des maisons du voisinage et aussi de ses voisines. J'en ai conservé beaucoup.

L'idée de se mettre à la peinture à l'huile le tourmentait. Il acheta une toile de *six* et fit l'esquisse d'un tableau. C'étaient des *Bâtonnistes*. Ne souriez pas ; tout ce que faisait Gavarni était fait sérieusement. Pour lui, c'était aussi solennel que des guerriers

grecs avec des casques, sur un fond de collines sombres et dénudées. Dans ses bâtonnistes, il voyait un prétexte à peindre les plus belles formes humaines.

Dans la suite, Gavarni se maria. C'était, je me souviens, rue Fontaine-Saint-Georges, au premier étage du numéro 1 ; du reste, la seule maison du quartier dans ce moment-là. Le dîner de noces ne dut pas lui coûter cher. Il n'y avait que quatre personnes à table : lui, sa femme, sa mère et moi. Mais, par exemple, nous causâmes bien pour quarante.

Le tableau des *Bâtonnistes* était sur la cheminée, toujours esquissé au crayon, et comme je le regardais, Gavarni me dit de son air tranquille :

— « Je vais maintenant me mettre à finir cela. »

Or, à différentes époques, j'eus maintes occasions de revoir l'ami Gavarni ; mais le tableau ne bougeait pas de la cheminée.

Gavarni vivait dans un monde fantaisiste

à part, auquel, moi, je n'ai jamais rien compris. Les bals de l'Opéra, les débardeurs, les pierrots, les pierrettes étaient son monde d'observation qui le charmait ; car c'était un très grand observateur et bien fin. Rien n'échappait au crible de son examen toujours froid et mesuré.

Il me disait souvent :

— « Les mots que je mets au bas de ma pierre me coûtent autant de travail que le dessin même. »

Il employait toute sorte de moyens et de malices pour les trouver. Aussi c'est lui-même qui me disait encore ceci, de même qu'Alexandre Dumas, du reste :

— « Je pars souvent à l'aventure, courant çà et là par les rues, regardant les enseignes, toujours à la poursuite d'un nom piquant dont je puisse me servir et que je note immédiatement. »

Comme je l'ai déjà dit, Gavarni était singulièrement recherché du monde aimable et joyeux. Au surplus, faut-il le dire ? tous

ces jolis pantins avaient un directeur, un vrai directeur qui tenait les ficelles dans sa main. C'était Chicard, le grand Chicard !

Grâce à notre ami Gavarni, le célèbre Chicard me considérait beaucoup. Combien de belles lettres d'invitation m'a-t-il envoyées ! Mais voyez un peu ! non seulement je ne lui répondais pas ; mais je l'avoue, je n'ai jamais vu Chicard !

Me suis-je assez mal conduit ! J'y songe seulement à présent !....

Voici un épisode dans le tas, qui donnera une idée de ses imaginations. Il va sans dire que je le rapporte de seconde main ; car j'étais resté tranquillement à la maison, ce qui me valut d'être traité de barbare par Gavarni, comme vous pouvez penser.

Dans un grand souper que Chicard donnait à ses sujets, à deux heures du matin, tout à coup quatre débardeurs apportèrent sur la table, en guise de poisson, une belle jeune fille entourée de persil et de

friandises, dans un immense plat. Elle fut la pièce du milieu, et les applaudissements frénétiques des convives ne laissèrent nul doute sur le succès de la trouvaille.

Vous ne vous imaginez pas l'influence incroyable que Chicard eut sur la mode d'alors. C'était pourtant simplement un bon bourgeois de Paris, négociant en cuirs ; il travaillait sérieusement pendant dix mois de l'année ; mais, dès les premiers tintements de grelots du carnaval, il changeait de peau pour devenir le danseur échevelé que vous savez. De là les mots chic, chicard, chicardant, etc...

Gavarni travaillait considérablement dans la journée, son talent grandissait, ses *débardeurs* surtout avaient une vogue prodigieuse. Mais, le soir, il ne cessait de provoquer des parties joyeuses.

Voici une de ses lettres que j'ai conservée. Elle est de février 1840. Il était alors à l'apogée de sa gloire :

« Mon bon Gigoux, venez prendre une tasse

de thé ici samedi avec vos amis, et, si vous avez une femme illégitime, amenez-la, — ce qui veut dire que nous avons nos maîtresses.

Amitiés.

GAVARNI.

« Rue Fontaine-Saint-Georges, 1. »

Comme, le samedi, je réunissais moi-même mes amis à mon atelier, quai Malaquais, je les entraînai tous rue Fontaine. Nous étions bien une quinzaine: Longperrier en tête, puis Charles Blanc, Théophile Gautier, Saulcy, Musurus, actuellement ambassadeur à Londres, Cabat, etc... Ils ont tous laissé un nom. Clésinger en était aussi. Il avait même pris l'invitation tellement à la lettre, que nous dûmes déposer au vestiaire la jeune personne qu'il amenait, tant sa tenue laissait à désirer.

Quelques années plus tard, Gavarni alla demeurer au Point-du-Jour, dans une maison entourée d'arbres où il semblait vivre très à son aise. Une fois, il vint en tenue

de garde national à cheval m'inviter à une soirée qu'il voulait y donner. J'y rencontrai les mêmes amis que rue Fontaine; car il faut rendre cette justice à Gavarni qu'il était très constant dans ses amitiés.

J'y rencontrai également Henry Monnier, un de ses plus fidèles, qui nous mit tous en gaieté.

A propos, et l'ami Daumier! On ne peut pas le laisser dans l'ombre, il a une telle réputation, et il a été si aimable compagnon! Il a, du reste, débuté avec Gavarni, et ils se sont presque arrêtés ensemble. Ils s'étaient surmenés; ils avaient vidé leur sac, comme on dit.

Daumier était tout le contraire de Gavarni : il était sans façon, insouciant de la gloire. On pourrait lui appliquer le mot de Béranger sur Émile Debraux: « Laissant couler sa vie comme le vin d'un tonneau défoncé. »

Je ne sais s'il a jamais appris à dessiner; il avait d'instinct le geste, le mou-

vement et la physionomie au bout de son crayon. C'est au point que Delacroix a copié au crayon quantité de ses personnages. Daumier se mit un jour en tête d'illustrer *Télémaque*, puis l'*Iliade* et l'*Odyssée* à sa manière. Il vint un jour me demander ces livres qu'il ne savait où trouver. Je les lui envoyai par un de mes rapins et figurez-vous qu'il eut soin de me les rendre après les avoir lus !

Il a su créer des types incomparables incarnant pour ainsi dire la mode ou les travers de l'époque ; son *Robert Macaire*, par exemple, connu du monde entier. On ne se doute pas combien il est difficile d'appliquer un nom sur une physionomie.

Gavarni le sentait bien aussi, d'après ce que je vous disais tantôt de ses promenades par les rues.

Daumier était loin d'avoir la précision du dessin de Gavarni ; mais son laisser aller, son je ne sais quoi, révélaient un artiste original.

A l'inverse de Gavarni, qui rêva de peinture toute sa vie et qui ne termina pas même ses fameux *Bâtonnistes*, Daumier peignait toute la journée. Quand un tableau « ne venait pas », il le laissait en chemin; mais si peu qu'il couvrît sa toile, c'était toujours de l'imprévu où se montrait son esprit ou son cœur.

Il faut remarquer pourtant que ses figures manquent de variété. Il se représentait continuellement lui-même, sans doute à son insu. C'était toujours son nez! — et quel nez en virgule! et ses petits yeux pénétrants et luisants comme des diamants.

Ce brave Daumier! Il ne sut pas abriter sa vie. Vers la fin, comme il était presque aveugle, et si pauvre, qu'il ne pouvait plus payer son loyer à la campagne, Corot, le bon Corot, eut vent de cela : alors, il acheta la maison et lui porta l'acte de vente le jour de sa fête.

Ce fut un moment de belle émotion pour ces deux braves cœurs. Daumier se jeta

au cou de Corot, les yeux pleins de larmes, en lui disant :

— « Ah ! Corot, tu es le seul de qui je puisse accepter un pareil cadeau sans me sentir humilié ! »

Tantôt, à propos de mes réunions dans mon atelier, j'ai prononcé le nom de Longperrier. Il faut que je vous en dise un mot.

Longperrier était un antiquaire pur sang, et il avait pris pour spécialité la numismatique, science à laquelle son esprit chercheur rendit de réels services. Il se souciait peu des gros traitements ; mais il était avide d'honneur, de croix, de situation et de brillantes relations. Nul, mieux que lui, n'a su préparer son chemin dans la vie ; il parvint rapidement à l'Institut, et il est mort commandeur de la Légion d'honneur.

En attendant, tout cela ne l'empêchait pas de se réjouir avec nous. Il était littéralement l'âme de mes petites soirées. Comme j'avais dessiné un portrait au crayon de chacun de nos camarades, il

s'était chargé d'y mettre au bas des légendes très amusantes, en vers. Voici celle de Francis Wey, pour vous en donner une idée :

Wey, celle que ton cœur adore,
T'aime sans doute tendrement;
Mais ne la trahis pas encore,
Car je lui dirais : « Wey te ment ! »

Il y en avait aussi sur Cabat, sur Tourneuse, un peintre qui est mort jeune, mais qui donnait de belles espérances ; sur Gavarni ; bref, sur tous. Je ne sais ce que tout cela est devenu. Préault, de son côté, faisait des mots ; jamais il ne dépensait plus de verve qu'avec ces camarades-là. Au reste, mes gaillards ne se ménageaient pas entre eux les coups de pointe.

Celui qui tenait tête le mieux à Longperrier, c'était Guichard, le bon sens joint à l'esprit. Il y avait en lui du Rabelais et du La Fontaine. S'il eût vécu, il se serait fait une belle place dans le monde.

Longperrier nous invitait parfois, aux va-

cances, chez son père, qui était maire de Meaux. Cependant Guichard ne voulut jamais y aller malgré les insistances de nous tous. A vrai dire, malgré la camaraderie, il y avait en Longperrier je ne sais quoi qui tenait en réserve avec lui. Ainsi Dumersan, avec qui il semblait pourtant au mieux, lui gardait je ne sais quelle dent. Dans son fameux vaudeville des *Saltimbanques*, c'est notre ami Adrien de Longperrier qu'il a représenté sous la figure du fils du maire de Meaux, suivant toute cette bohême pour son amoureuse la fille du saltimbanque.

Parmi les vaillantes gens et les autres grands artistes que je connus, toujours à la même époque, les noms d'Antonin Moine et de Barye me viennent à la mémoire.

Barye faisait le plus grand cas d'Antonin Moine, qu'il aimait beaucoup. Quant à ce dernier, c'était un être nerveux, frêle, timoré, qui fut bien malheureux. Après avoir dessiné de nombreuses lithographies restées

inconnues, il se jeta dans la sculpture. Tous les artistes admiraient ses ouvrages, ses médaillons surtout; mais ni les commandes ni l'argent ne venaient. Antonin Moine avait une femme aimable et jolie qu'il adorait; il rêvait pour elle le bien-être; il travaillait sans trève et, pourtant, pour rien. Ses plus ravissantes fantaisies ne trouvaient pas d'amateurs, malgré la poésie originale qu'il y mettait, malgré le charme de la vie, malgré une morbidesse incomparable. Et notez que ce n'est pas seulement mon opinion personnelle; David d'Angers, qui aimait tant la vie dans l'art et qui en parlait si bien, admirait sans réserve les moindres choses d'Antonin Moine.

Pareillement, Préault, qui passait pour un fin connaisseur, mettait toujours à côté l'un de l'autre les noms d'Antonin Moine et de Barye.

Il paraît qu'Antonin Moine avait pris ce caractère craintif et sombre à la suite du suicide d'un de ses compatriotes de Saint-Étienne:

l'architecte Gabbaccio. Ce Gabbaccio avait bien la conversation la plus intéressante et la plus variée du monde, sauf qu'il concluait toujours par la négation de toute chose. Pour lui, l'admiration et l'amour étaient des duperies. Méfions-nous de ces esprits malsains. Mes sympathies sont pour ceux qui viennent à vous les deux mains ouvertes comme mon ami Corot.

Bref, par un triste matin de découragement, Gabbaccio se coupa la gorge. L'impression qu'en ressentit Antonin Moine fut ineffaçable, et lui aussi, un jour que la misère devenait de plus en plus noire à la maison, il se brûla la cervelle.

La Chambre vota une pension à sa veuve, et son fils est entré depuis à l'École polytechnique.

Barye était d'une tout autre trempe. Il semblait d'une humeur toujours égale, car il dominait toujours la situation. Personne ne recevait ses confidences. C'était un sceptique ayant toujours présente la maxime

grecque : « Vis avec ton ami comme s'il devait être un jour ton ennemi, et avec ton ennemi comme s'il devait devenir ton ami. »

Je l'ai vu, après la mort de sa femme, en 1830 ou 1831, dans une gêne extrême et pourtant travaillant aussi activement que s'il eût été accablé de commandes. Enfin, un jour, le roi lui fit demander, pour le jardin des Tuileries, son *Lion luttant contre un Serpent*, qui venait d'avoir un succès énorme au Salon. Aussitôt, Ricourt me demanda son portrait pour *l'Artiste ;* c'est une de mes meilleures lithographies. Par là-dessus, le duc d'Orléans lui commanda un surtout de table.

Dès ce moment, Barye pouvait respirer tranquille, à l'abri de la misère. Il fut successivement nommé professeur au jardin des Plantes, puis officier de la Légion d'honneur.

Et pourtant il ne changea rien, ni dans ses manières, ni dans ses habitudes de travail, ni dans ses relations d'amitié.

Dans un coin de son atelier, pour remplir les moments d'attente des rendez-vous de ses modèles ou de ses praticiens, il avait toujours quelque aquarelle en train, un lion, ou une gazelle quelconque. Oui, c'est dans ses moments perdus qu'il fit ces belles aquarelles que nous connaissons tous.

La dernière fois que je rencontrai Barye, je lui demandai s'il viendrait déjeuner chez moi le dimanche suivant avec tel et tel.

— « Comment êtes-vous avec eux, lui dis-je; cela vous gène-t-il? »

Mais lui de me regarder bien dans les yeux et de me répondre avec un sourire qui n'appartenait qu'à lui :

— « Je ne suis mal avec personne. »

Après le déjeuner qui se prolongea en causerie jusqu'à deux heures, il pleuvait à verse. Pas de voitures! Nous fûmes mouillés jusqu'aux os en allant en chercher une. Mais Barye riait comme un enfant. A la

fin nous trouvâmes un fiacre; il y monta et je le quittai. C'était en 1875. Il avait alors quatre-vingts ans, et, depuis un demi-siècle, nous étions les meilleurs camarades du monde.

III

Delacroix ; sa peinture, ses dessins, son caractère. — Delacroix et Horace Vernet. — L'*Entrée des Croisés à Constantinople.* — Un mot de Ricourt. — *La Barque de Don Juan.* — Sigalon. — Un mot du maréchal Moncey. — Delacroix et Diaz. — Diaz. — Delacroix et Troyon.

Pas un peintre n'a mieux connu l'antique ni plus travaillé la nature que Delacroix.

A sa vente, j'ai laissé passer ses études d'atelier faites sous la direction de son maître, M. Guérin ; elles étaient toutes très finies. De même ses figures d'anatomie, également au crayon. Parmi les copies, je me souviens d'une *Belle Jardinière* que Raphaël aurait avouée. Elle s'est vendue 8,000 francs, et, depuis, elle est repassée deux fois à l'hôtel Drouot sans descendre

au-dessous de 10,000. Delacroix avait laissé aussi une copie du *Testament d'Eudamidas* du Poussin, qui ne perdait point à côté de l'original et que j'ai eu le bonheur d'offrir au musée de Besançon.

On ne croirait certes pas que c'est la même main qui fit *le Rameau d'or de Virgile ;* car ledit rameau paraît à la fois pénible et négligé. Et, pourtant, Delacroix a probablement travaillé ce tableau infiniment plus que l'autre.

Delacroix avait l'inquiétude de son art ; il cherchait ce quelque chose qu'on n'apprend d'aucun maître, et qui vous saisit. Il voulait la vie ; la vie à tout prix, la vie partout, sur les terrains, dans les ciels, autour de ses figures. Le reste passait après.

Je me souviens qu'une fois, huit jours avant le Salon, nous terminions à la hâte nos tableaux dans une salle du Louvre, en bas, où sont les statues. Nous étions l'un près de l'autre. Delacroix travaillait à son *Saint Louis passant le pont de Taillebourg.*

Naturellement, il allait à grands coups avec l'ardeur que vous pouvez imaginer, levant à peine la tête par-ci par-là. Il jetait un *clair* sur un nez, sur une oreille, sur un casque; bref, partout où il en fallait, puis se retournant vivement près de moi, il me disait :

— « Vous verrez, cher ami, cela sera fait ! »

Le soir, il était brisé ; mais, le lendemain, il recommençait, s'appliquant à saisir le clapotement de l'eau, le mouvement des chevaux, et ainsi de même pendant les quelques jours qui nous restaient. L'impression, encore l'impression, toujours l'impression !

Enfin le tableau fut exposé et, aussitôt, les critiques d'aller leur train :

— « Quelle croûte !... Mais ce n'est pas fini !... Mais les ombres ne sont pas fondues !... etc., etc. »

Voici le mot d'un bourgeois qui résume assez bien, à mon sens, l'opinion d'alors des défenseurs de Delacroix; car beaucoup

de gens voulaient se donner des airs de connaisseurs, — comme toujours, du reste, en n'étant pas du goût général.

Or la « dame » de ce monsieur n'aimait point le tableau, si bien que le monsieur finit par lui répliquer avec impatience :

— « Que veux-tu ! ce n'est pas *léché !* »

Puisque je vous ai parlé de sa manière emportée de peindre, il faut que je vous dise quelque chose aussi de la manière de dessiner de Delacroix.

Ses croquis étaient souvent maladroits ; mais, s'il pouvait y consacrer un peu de temps, ses dessins devenaient charmants. J'en possède près de 300 ; entre autres, deux figures d'après nature aussi soignées que les miniatures les plus finies. J'en ai également d'après les figurines antiques, les Tanagra et autres. Comme Delacroix avait beaucoup d'ordre, rien de lui ne s'est perdu.

Un jour que notre ami Bonnat les regardait dans mes portefeuilles, il me dit :

— « Ces dessins-là sont aussi beaux que ceux des maîtres ! »

Eh ! oui, et des plus grands ! Voilà pourquoi je vous en parle longuement. Les moindres choses d'un pareil homme intéresseront toujours les gens du métier et c'est surtout à eux que je m'adresse.

Voici un détail qui vous donnera bien l'idée de l'époque où vivaient ces vaillants hommes. Alors leur travail assidu leur rapportait à peine le nécessaire.

Or, un jour que je montais la rue de Tournon, je rencontrai Delacroix, qui la descendait. Dès qu'il m'aperçut, il leva les bras en s'écriant :

— « Ah ! mon cher, dix-sept de refusés ! »

Il était extrêmement sensible à ce qu'on pensait de lui, aux éloges comme aux critiques.

C'était le matin de l'ouverture du Salon. Dans ce temps-là, on présentait autant de tableaux qu'on voulait ; mais le jury en resait tant qu'il voulait aussi. Pour changer

le cours de ses idées, je lui parlai d'un petit héritage qu'il venait de faire, et il me répondit :

— « Oui, au moins, avec cela, je suis sûr de ne pas mourir portier. »

Il m'arrive fréquemment de voir vendre à l'hôtel Drouot des tableaux de Delacroix, et justement ces dix-sept refusés ont passé et repassé sous mes yeux. Leur prix a toujours flotté entre 40,000 et 45,000 francs ! L'un, entre autres, de la dimension d'une toile de *vingt*, représente un Maugrabin le pied à l'étrier ; il y a deux autres figures au second plan.

Delacroix était extrêmement inégal dans son travail, nul ne le fut plus que lui. Il était le contraire d'Horace Vernet, qui peignait toujours si proprement et auquel on eût pu appliquer le mot de Voltaire : « Toujours bien, jamais mieux. »

Les grandes peintures de Delacroix, par exemple celles de la Chambre des députés ; celles de la chapelle Saint-Sulpice, son

plafond du Louvre, n'auront jamais à essuyer cet *éloge-reproche.*

Ses petits tableaux étaient le plus souvent fixés du premier jet. Ses croquis et ses pochades le mettaient en verve. Tous les matins, avant de grimper sur ses échafaudages, il crayonnait une ou deux figures d'après Raphaël ou tout autre maître ancien, ou même antique. C'était sa manière de faire sa prière, à l'imitation des vieux maîtres, qui, eux, se mettaient à genoux avant de commencer une œuvre.

Ainsi que je vous le disais plus haut, Delacroix avait l'inquiétude de son art. Quand son démon familier, son emportement le possédait, il cassait, il brisait les membres de ses personnages, les allongeant ou les raccourcissant, peu lui importait, pourvu que la peinture fût bonne et que la figure capitale tînt bien sa place dans le tableau. Le fond avait, du reste, pour lui, autant d'importance que la figure.

Tout le monde peut voir à Versailles

son *Entrée des Croisés à Constantinople.* Dans cette grande toile, toutes les figures sont à leur place et il semble qu'elles y respirent l'air à pleins poumons. Vous diriez une fenêtre ouverte sur le passé. Vous voilà transporté par enchantement sur le Bosphore; vous voyez la ville avec ses rues étroites et blanches. Au premier plan, un de ces rudes croisés maltraite un sénateur, peut-être le Paléologue lui-même; le vieillard se cramponne aux colonnes de porphyre; une femme à genoux implore la clémence de ce brutal; à droite, voici des guerriers à cheval; tout cela est superbe de vie et de couleur; mais le croisé qui renverse le vieillard en robe violet et or, montre-t-il son dos ou sa poitrine? Ne me fiant pas à mon seul jugement, j'ai consulté des artistes et des amateurs. Nul ne put répondre. Le Maugrabin que je citais plus haut est dans les mêmes conditions vagues, si bien que Ricourt, grand partisan de Delacroix, répondit plaisamment un jour à quelqu'un

qui lui demandait : « Est-ce une poitrine ou un dos? » Ricourt, dis-je, répondit : « Ni l'un ni l'autre, c'est de la peinture. »

Delacroix était le premier à convenir de ces choses ; mais il n'en riait point. Un jour que mon ami Français faisait une lithographie d'après la *Barque de don Juan*, il pria Delacroix de venir voir son travail.

Celui-ci, affligé outre mesure en voyant froidement les défauts de son tableau, lui dit :

— « Que voulez-vous que je fasse à présent ! Voici une épaule de profil sur une poitrine de face ! Voici un homme qui meurt de faim au milieu de l'Océan et je l'ai représenté gras et bien portant ! C'est insensé ! Comment ai-je pu faire cela ? »

Français lui dit :

— « Est-ce que vous ne pourriez pas y retoucher un peu ?

— Y retoucher ? Il y aurait trop à faire. J'avais la fièvre de la production dans ce moment-là. Que voulez-vous ! Faites comme vous pourrez. Est-ce qu'Audran a copié

Lebrun littéralement? Il l'a recalé. Eh bien, recalez-moi aussi!

— Mais, monsieur Delacroix...

— Non, non, recalez-moi tout cela; vous faites des choses superbes tous les jours. »

Cette anecdote vous prouve que Delacroix eût écrit très bien sa propre critique.

Delacroix aimait beaucoup Rousseau, Dupré, Troyon, Diaz, Corot. Il donna aussi des preuves de bonne amitié à Sigalon; il lui fit, par exemple, un article très aimable sur sa copie du *Jugement dernier;* mais il mettait des bornes à son estime pour lui. Ainsi, pendant que je travaillais à son portrait, il me confia qu'il était fort contrarié de l'habitude prise par « ces messieurs de la presse » de dire toujours « Delacroix et Sigalon », et de ne pouvoir nommer l'un sans l'autre.

— « Cela m'ennuie, cela m'horripile, me disait-il; je vous en prie, quand vous verrez Ricourt, demandez-lui instamment de met-

tre mon nom *seul* quand un de ses rédacteurs parle de moi. »

Le fait est qu'il n'y avait pas de comparaison possible entre eux deux. Delacroix avait l'éducation première qui manquait à Sigalon.

Ceci me rappelle un mot du maréchal Moncey, un après-dîner que je le questionnais sur les grands soldats de son temps. Sur le maréchal Soult, il me répondit :

— « Mon « pays », Soult, c'est une perle dans la guerre. »

Puis, sur l'Empereur, avec une exclamation :

— « Oh ! mon « pays » ! c'était un génie ! Celui-là avait l'éducation première ! »

Revenons à Delacroix, et, puisque je suis en verve d'anecdotes, en voici une qui se rapporte à Diaz.

Delacroix lui avait causé une vive impression dès ses débuts. Or, un soir, dans un dîner où il y avait Delacroix, Decamps, Français, etc..., Diaz survint au dessert, et

Français, toujours bon garçon, courut le recevoir pour lui dire vivement :

— « Delacroix est ici ! »

Diaz, qui ne le connaissait pas encore personnellement, fit alors le signe de la croix en se découvrant et en disant en aparté :

— « Quelle chance ! »

Là-dessus, il prit une chaise ; mais il parla très peu de la soirée. Toutefois, à la fin, quand Delacroix se levait pour partir, l'autre se leva aussi et lui dit :

— « Je vous ai déjà vu rue Taitbout, devant un magasin de foulards ; je vous ai laissé partir, mais je suis entré admirer les foulards ; ils étaient d'un joli ton ! »

Tout Diaz est là dedans.

Voici une autre anecdote à propos de Troyon : Troyon, qui commençait à vendre assez bien ses tableaux, passait un matin devant la boutique de Beugniet. Il y aperçut un Delacroix, *Jésus endormi sur un bateau pendant la tempête.* Il trouva cela si beau, qu'il ne pût résister au plaisir de l'avoir et

qu'il l'acquit moyennant 1,600 francs. Il était tout réjoui de le montrer à ses amis. Je fus du nombre et je vois encore sa figure rayonnante.

Peu de jours après, Delacroix, ayant appris que Troyon possédait son tableau, fut si enchanté, qu'il accourut le remercier et qu'il lui fit cadeau d'un superbe *Lion*. Troyon lui-même s'empressa de venir me conter la chose avec ravissement.

J'ai su plus tard que le tableau, payé 1,600 francs par Troyon, avait été payé 1,200 à Delacroix par le marchand. Depuis, il s'est vendu 60,000 francs.

Le père de Delacroix avait été ministre sous la République; ce n'était pas une raison pour qu'il y fît une grosse fortune. Il n'était que modestement aisé. Cependant il ne négligea rien pour donner à son fils le plus d'instruction possible en toute chose. Tout en commençant la peinture, celui-ci fit ses études de collège très complètes. Mais il n'aimait rien plus que son art.

Presque dès ses débuts de peintre, il se mit au premier rang avec sa *Barque du Dante* et son succès fut si vif, que, bien qu'il fût très bon camarade, il se vit obligé de fermer sa porte aux nombreux rapins qui venaient en masse fumer leur pipe dans son atelier et le déranger de son travail par leur conversation bruyante.

Je me souviens que, dans les premiers temps de mon arrivée à Paris, c'est Ricourt qui me pilotait et qui me conduisait dans les ateliers en renom. Un jour que nous passions devant celui de Delacroix, il me dit :

— « C'est là que demeure Delacroix ! »

Et moi de lui répondre :

— « Eh bien, montons !

— Oh ! c'est qu'il travaille et on n'entre pas comme cela chez lui ! » me répliqua-t-il.

Delacroix était pourtant bien facile à aborder et je crois que personne ne posait moins que lui. Il était aussi bon que sincère. C'était pour lui un extrême plaisir que de

trouver quelque chose de remarquable dans l'œuvre d'un ami et de pouvoir l'en complimenter.

Un jour que nous avions un dîner de camarades, il arriva un peu après les autres et nous dit pour s'excuser :

— « Je suis désolé de vous avoir fait attendre, mais j'avais des gêneurs dont je ne pouvais me débarrasser, de braves gens que j'ai connus autrefois. Ils me couvraient d'éloges, persuadés qu'ils me faisaient plaisir par leur extrême amabilité. Vous ne devineriez jamais ce qu'ils ont inventé pour le bouquet ! Ils m'ont dit : « Vous êtes le Victor Hugo de la peinture !... » Vous comprenez si je devais être fier ! »

Là-dessus, il riait de tout son cœur.

Dans ce temps-là, Sainte-Beuve et Th. Gautier traitaient les Racine et même les Molière par-dessous la jambe ; ce n'étaient que des gamins à côté des princes de la réaction. Ces idées prédominaient tellement que Delacroix lui-même, malgré son instruction et

surtout sa haute raison, qui ne l'abandonnait jamais, céda un moment à la frénésie du romantisme pour faire son *Sardanapale*. Je vous en reparlerai à propos de Dévéria.

Mais il faut dire qu'il s'en est bien repenti et qu'après une énergique retraite il a repris possession de lui-même et nous a donné *l'Empereur du Maroc, la Mort de Commode, la Noce Juive*, etc..., etc..., et tant d'autres chefs-d'œuvre pour finir admirablement par la *Chapelle Saint-Sulpice.*

J'ai déjà dit que Delacroix était très sensible à l'opinion de ses collègues sur lui. Ainsi, lorsque Cornélius vint en France et qu'il alla visiter le musée de Versailles en compagnie du roi Louis-Philippe, Delacroix me dit d'un air inquiet :

— « Croyez-vous, mon cher Gigoux, qu'il ait remarqué mes peintures? »

Je me souviens d'un autre trait, celui-ci chez le baron Gérard. Il y avait toujours sur une table du salon ou sur le piano une foule de lithographies et de publications en

vogue récemment parues ; les illustrations du *Faust*, par Delacroix, y demeuraient en permanence. M. Hersent et les autres classiques de l'époque se les passaient entre eux en levant les épaules et en gémissant du mauvais goût et du déréglement où arrivait l'école française. Mais Delacroix ne paraissait pas même se soucier de ces critiques-là.

Pour ses intimes, Delacroix était charmant au delà de toute expression.

Vous avez sans doute vu des dessins de sa palette qu'on a même photographiés avec les colorations ; mais je crois qu'on n'a jamais dit le cas qu'il faisait de certaines couleurs, bien qu'il n'en fît nul secret. Il affectionnait, par exemple, le bleu de Prusse, appelé le bleu fin, à présent.

— « On y trouve mille ressources, disait-il ; quelle couleur excellente et solide ; elle se combine avec toutes les autres. On fait tableau avec elle. »

Un matin que nous venions de monter la

garde ensemble et que nous rentrions chez moi, je lui fis voir une tête en marbre d'un des *douze Césars* que je venais de rapporter d'Italie quelques jours auparavant.

— « Je trouve ceci très beau, lui dis-je; mais je doute que ce soit un antique. »

Il l'examina attentivement et me répondit alors :

— « Non, cher ami, c'est de la Renaissance. Voyez-vous, les antiques prenaient par les milieux, au lieu que la Renaissance prenait par la ligne. Tenez!... »

Là-dessus, il prit une plume et traça sur une feuille de papier une série d'ovales, grands, moyens et petits; puis, d'un trait léger, mais bien intelligent, c'est clair, il rejoignait le dessus de ces ovales, — de ces œufs, si vous voulez; — puis enfin, ajoutant encore un petit coup par-ci par-là, il vous montrait, comme par enchantement, un cheval superbe, se cabrant, piaffant, ne laissant rien à désirer pour le mouvement

et la vie. Il en fit ainsi cinq ou six dans toutes les attitudes, et, comme cela m'intéressait et que, du reste, il s'en amusait autant que moi, il fit ensuite un homme de face, de dos, assis, debout, etc... Bref, il couvrit une quinzaine de grandes feuilles, toujours par le même procédé.

Pendant ce temps, ma ménagère servait le déjeuner ; car, après avoir passé la nuit sur les planches du lit de camp, l'appétit ne nous manquait pas, et Delacroix continua de causer sur ces œufs avec toute sa verve des jours d'entrain.

— « Mais, dites-moi, comment avez-vous trouvé cela ? lui demandai-je.

— Oh ! voici : M. Gros l'avait pris des Grecs ; Géricault le tenait de M. Gros ; puis, ne s'en contentant pas, il l'a repris aussi des Grecs et des Étrusques. »

Je possède, en effet, quantité de dessins de Géricault, qui sont faits suivant ces mêmes principes. Ainsi, sur telle feuille, par exemple, qui porte la copie d'un vase, Géricault

trace à côté ses ovales, et il arrive immédiatement par ses séries d'ovales à des dessins aussi étrusques que sa copie directe.

IV

Ingres. — David d'Angers et Pradier. — *La Vierge à l'hostie.* — Un mot d'Horace Vernet. — Ingres et Géricault. — Diaz et M. Ingres. — Un mot de Diaz. — Ingres et le baron Gérard. — Le salon de Gérard. — Un mot de la reine Caroline de Naples. — M. de Humboldt. — Rauch. — Paul Delaroche et Cornélius.

Un matin que je longeais le quai Voltaire, je rencontrai M. Ingres. C'était dans les derniers temps de sa vie.

— « Il paraît que vous avez acheté deux peintures de moi? me dit-il.

— Oui, venez les voir, » lui répondis-je.

Donc, il vint un matin à mon atelier.

— « Ah! c'est le portrait de Dédébau, s'écria-t-il; Flandrin allait le voir tous les jours, à Rome. C'est ce que j'ai fait de mieux! »

Ses yeux s'illuminaient et il semblait ravi de retrouver ce portrait. Mais l'autre tableau était le portrait de celui même qui les avait vendus tous les deux; c'était aussi un ancien camarade d'atelier. Alors M. Ingres entra dans une fière colère :

— « Le malheureux s'est vendu lui-même! » s'écriait-il.

Il fallait le voir secouer ses bras vengeurs.

J'avoue que cette sainte colère me paraissait légitime; car il y avait là le respect de soi-même, du vaillant qui a fait l'œuvre.

Au reste, il me remercia avec effusion et je lui promis bien que ces deux peintures ne figureraient plus dans aucune vente; car, après ma mort, elles iraient au musée de Besançon.

M. Ingres a passé toute sa jeunesse à Rome, au milieu d'une pléiade de peintres et de sculpteurs, convaincus comme lui et décidés à tout sacrifier à leur art. Ainsi

Granet, Giraud, David d'Angers, Pradier, etc..., tous des vaillants, dont on parlera longtemps.

J'ignore l'origine de la haine qui divisait David et Pradier, toujours est-il qu'ils se détestaient bien cordialement.

J'habitais alors au palais de l'Abbaye, au premier étage, et j'avais Pradier pour voisin au rez-de-chaussée. Or David, en allant à l'Institut, passait me voir tous les samedis. Pradier le guettait et, dès qu'il le voyait poindre, il s'adossait contre le montant de la porte en étendant les jambes et en affectant d'arranger quelque statuette. David montait le perron; mais, une fois en haut, pour entrer, il fallait enjamber Pradier.

Il est vrai que David avait sa vengeance toute prête. C'était le contraire d'un salut. Il regardait fièrement Pradier; puis, d'un grand coup de poing, il enfonçait son chapeau sur sa tête.

M. Ingres venait de terminer sa *Vierge à l'hostie*, commandée par l'empereur Nico-

las. On en parlait beaucoup dans notre monde. Pradier, qui l'avait déjà vue plusieurs fois, me proposa de me conduire la voir aussi. L'atelier de M. Ingres était dans l'Institut même. Quand nous fûmes à la porte, Pradier me dit gravement :

— « Nous entrons chez le maître, oui, un vrai maître ! » Vous voyez d'ici quel respect M. Ingres inspirait à ses contemporains.

Je trouvais dans l'atelier plusieurs de ses anciens camarades, Granet, Horace Vernet, Robert Fleury, etc... Tout le monde semblait recueilli, n'osant parler ; on épiait avec émotion la figure du dernier arrivé pour voir son impression et écouter sa louange.

Mais M. Ingres dut passer un instant dans une pièce voisine ; alors, Horace Vernet, qui était parfois un enfant terrible, s'approcha du tableau, et, montrant le manteau de la Vierge, il fit en riant :

— « Quand on pense que voilà soixante

ans qu'il nous fiche des bleus comme ça ! »

De vrai, le manteau était modelé avec du bleu et du blanc pur. Aussitôt après, quand Ingres rentra, chacun reprit sa physionomie habituelle ; car ils semblaient tous devant lui comme des rapins devant leur maître.

M. Ingres ne s'est jamais plaint; il a vécu parmi ses amis comme un prophète; mais il faut convenir qu'il paya cher sa gloire. Granet m'a conté une visite qu'il lui fit à Florence. M. Ingres, lui ouvrant la porte lui-même, étendit le bras pour l'empêcher d'entrer et lui dit ces paroles navrantes :

— « Oh ! n'entre pas ici, tu trouverais la misère ! »

Sa première femme l'aidait à vivre du produit de son aiguille. Lui-même faisait par-ci par-là quelques petits portraits au crayon dans des occasions, du reste, assez rares.

M. Ingres n'aimait pas Géricault. Il paraît que celui-ci lui fit une visite un jour

à Florence et qu'il admira sans réserve ses dessins d'après nature. M. Ingres était ravi de l'appréciation d'un artiste d'une telle valeur ; mais, quand il lui montra ses peintures, Géricault ne dit plus un mot. J'ai toujours cru que c'était la cause de l'humeur de M. Ingres contre lui.

Par contre, Diaz n'aimait point M. Ingres. C'était sa bête noire. C'était au point, disait-il, que, s'il avait le malheur de voir un de ses tableaux dans la matinée, il ne pouvait plus travailler de la journée.

Un matin, Diaz arriva dans mon atelier de l'Abbaye. Nous allions déjeuner avec quelques amis, ce qui le mettait toujours en train. Voilà donc mon Diaz content, joyeux, laissant aller sa langue la bride sur le cou, comme Montaigne dit de sa plume. C'était un excellent garçon que Diaz, affectueux, obligeant, mais nerveux en diable. Je ne sais qui prononça tout à coup le nom d'Ingres, et aussitôt, lui de s'écrier d'un air menaçant en frappant le

plancher avec son pilon (vous savez qu'il avait une jambe de bois).

— « Ingres? Voilà ce que j'en fais! V'lan, v'lan, Ingres!... Mais il n'a jamais su faire un enfant, non, il ne pourrait pas faire un enfant; je le défie de faire un enfant! Ingres n'est qu'un Chinois égaré dans les ruines d'Athènes! »

Il était rouge de colère, et, à l'appui de son dire, il nous cita les deux génies du *Vœu de Louis XIII.*

Heureusement, pour le calmer, je n'eus qu'à parler de la forêt de Fontainebleau. Peu à peu, il reprit sa bonne physionomie, en nous décrivant, en nous peignant réellement avec sa parole des paysages pleins de soleil; car il était éloquent notre ami Diaz, il était poète, grand poète souvent, et il aimait ses amis, mais il ne fallait pas toucher à ses dieux, la couleur, les tons, les valeurs, la peinture, enfin!

Puisque je parle de ce brave ami, je ne voudrais pas oublier ce trait sur la fin de

sa vie, il y a quelques années. J'avais lu dans les journaux qu'il était gravement malade et je courus le voir rue Pigalle avec mon ami M. Marquiset. Mais nous le trouvâmes très en train de nous recevoir et même très causeur. Comme je lui parlais des prix considérables que ses tableaux atteignaient dans les ventes, il nous dit en riant :

— « Mais, c'est insensé ; je n'y comprends rien; je vois monter à des 40,000 francs tels tableaux que j'eusse donnés avec plaisir pour 300 francs autrefois. »

Il paraissait presque honteux de ce gros succès.

Puis, nous montrant un ange qui s'élançait dans le ciel bleu :

— « En voilà un que je ne vendrai jamais, nous dit-il, Barye m'a dit : « Ne » vends jamais cela ! »

Plus je vous parle de ces braves amis, plus mes souvenirs se pressent en foule. Hélas ! c'est que presque tous sont morts à

présent. Mais ils ont eu une vie de travail incessant. Leur art, tout pour leur art! On peut leur appliquer le mot du vieux soldat mourant de Charlet, à son fils : « Vois-tu, mon garçon, il ne faut pas ou-
» blier que la vie est une garde; il faut la
» monter proprement et la descendre sans
» tache. »

Je me rappelle que c'est Diaz tantôt qui m'a distrait de M. Ingres. J'avais pourtant encore quelques souvenirs assez intéressants sur lui.

Quelques jours avant sa mort, par exemple, il me montrait dans son atelier une nouvelle interprétation de son *OEdipe*, à peu près la moitié moins grande que le tableau du Louvre. Il l'avait travaillée *con amore* et il avait voulu dépasser la première. C'était réellement superbe.

N'est-il pas singulier que les vrais peintres n'ont pas de décadence? Granet faisait mieux que jamais dans ses derniers jours. M. Ingres peignait sa *Source* à soixante-dix-

huit ans; ce qu'il a fait de mieux! Delacroix, la veille de sa mort, avait son pinceau plein de vie. Et le bon Corot! C'est sur celui-là qu'on pourrait dire de belles choses!...

M. Ingres conservait la plus entière confiance en lui, pour tout ce qui touchait à son art, bien qu'il sentît ses quatre-vingts ans et plus sur ses épaules. Je me souviens qu'en m'accompagnant sur le palier de sa porte, il me dit à propos de la conversation du moment :

— « Oui, cela peut aller encore; mais, à la première occasion, je vais casser comme du verre. »

Sa bouche était contractée comme s'il venait d'avaler une grande amertume et sa voix stridente me fit une étrange impression. Peu de jours après, j'appris par les journaux sa maladie et sa mort. C'était exactement comme il me l'avait annoncé.

M. Ingres avait eu une vive admiration pour le baron Gérard. Je l'avais sue par plusieurs lettres que mademoiselle Gode-

froy, l'élève la plus dévouée du baron, m'avait montrées, entre autres celle-ci :

« Venez à Rome, monsieur, ne serait-ce qu'un instant; tous, tant que nous sommes ici, nous vous ferons cortège. »

Or, une fois que j'avais l'honneur de dîner avec M. Ingres et que je lui parlais de la grande estime que le baron avait pour lui et pour son talent, je le trouvai très froid comme je m'y attendais, du reste. Sur une question que je risquai, il me fit brusquement :

— « Gérard a abandonné la peinture, et la peinture l'a abandonné. »

Je poursuivis alors sur ce terrain :

— « Mais, cher monsieur, quand est-ce que, pour vous, M. Gérard s'est arrêté? »

Il répliqua, sans vouloir s'expliquer davantage :

— « Quand Gérard fit son *Amour et Psyché*, c'était un grand peintre ; il faisait un chef-d'œuvre et méritait l'admiration de tous. »

Je sais que Gérard fut très sensible à l'abandon de M. Ingres et de Granet aussi.

Au reste, Gérard était un homme du monde accompli. Son salon était un des plus élégants, des plus courus et même des plus célèbres qui se pussent voir.

Je me souviens, pour en donner une idée, que la reine Caroline de Naples, à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté à Florence et que je revis à Paris, en 1838 ou 1839, pendant un court voyage qu'elle y fit, me dit ceci d'un air tout épanoui au souvenir de ses belles années :

— « J'irai demain chez Gérard ; je vais remonter ce petit escalier (il habitait un premier ou, mieux, un entresol) où toutes les célébrités d'autrefois se pressaient; oui, tout ce qu'il y avait d'illustre, d'intéressant, toutes les beautés du temps ont monté ce petit escalier et je serai bien aise de me retrouver dans ces petits salons si élégants et si sympathiques. »

Le pilier pour ainsi dire inébranlable de

ces salons c'était M. de Humboldt. Il s'adossait au chambranle d'une porte d'où il ne bougeait plus de la soirée et ne cessait de causer, toujours sur le même ton et sans le moindre geste. Il avait une mémoire prodigieuse. Je ne l'ai jamais vu partir avant moi, à n'importe quelle heure de la nuit. Et pourtant, le lendemain matin, entre sept et huit heures, je le retrouvais déjà rasé de frais, en toilette irréprochable, toujours avec la même faconde et les mêmes inflexions de voix monotone. Il est vrai que la conversation ne se ressemblait plus. C'était alors un défilé de tous les potins de la cour et de la ville. Gérard, qui était encore couché, fumait une pipe de caporal et donnait discrètement la réplique à son compère, juste de quoi exciter sa verve, car rien n'était plus amusant ni plus comique.

Plus de vingt ans après, j'ai eu l'occasion de revoir M. de Humboldt à Berlin. Il n'avait plus rien de sa bonne physionomie d'autrefois.

— « Vous croyez que je suis quelqu'un ici ? me dit-il avec amertume. On ne me considère qu'à cause de ma clef de chambellan sur la basque de mon habit, c'est-à-dire que ma charge me donne assez d'importance pour épousseter le velours où le souverain pose sa lorgnette. »

Il me parla longuement de tous nos anciens amis avec un vif intérêt. Oh ! certes il regrettait joliment Paris ! Il finit par me dire, comme pour se soulager :

— « Tout ce que j'ai écrit, oui, tous mes ouvrages sont en français !

— Vous pensez donc en français ? » lui demandai-je.

Il me répondit oui, d'un signe de tête. Puis, changeant la conversation :

— Avez-vous vu Rauch ? me dit-il.

Je venais précisément de dessiner son portrait pour David d'Angers, qui l'estimait grandement. Rauch était une personnalité bien curieuse et des plus sympathiques que j'aie connues. Il était grand et bien portant.

mais si impressionnable, qu'il rougissait au moindre compliment comme une jeune fille. Il revenait à ce moment d'un voyage en Italie qui avait été une révélation pour lui. Combien il regrettait de ne pas l'avoir entrepris plus tôt! Comme il aurait modifié sa manière! « Ah! si c'était à recommencer! Mais je suis vieux! » disait-il tristement. Sa vie lui paraissait manquée.

Rauch était certainement un artiste plein d'invention, de goût et d'imprévu dans ses compositions. Les places, les rues de Berlin, le pont sur la Sprée en montrent de nombreuses preuves; mais il lui a manqué une chose que possédait l'autre grand statuaire du Nord, Thorwaldsen : je veux dire la tradition grâce à laquelle ses œuvres à lui sont impérissables. Quelques jours avant moi, Paul Delaroche avait traversé Berlin. Il ne voulut pas aller voir Cornélius et M. de Humboldt, qui me racontait cela, en paraissait très affecté.

V

Madame Vigée-Lebrun. — Le baron Gros. — Mademoiselle Mars. — Théophile Gautier. — Alfred de Vigny. — Madame Dorval. — La Ristori. — Jean Journet à une soirée chez Lamartine. — Jouffroy.

Il y a une figure d'autrefois que je ne voudrais point passer sous silence; c'est celle de madame Vigée-Lebrun, qu'on ne connaît maintenant que comme Greuze ou Fragonard, bien qu'elle leur ait de beaucoup survécu.

Certes, sa peinture, dans ses dernières années, avait perdu beaucoup de son ancien charme; mais sa personne était restée tout aimable, gracieuse et même frétillante,

comme elle avait dû se montrer aux amis de sa jeunesse.

Elle habitait un vaste hôtel entre cour et jardin. On se serait cru à Trianon. Son salon était toujours rempli de jolies femmes et d'illustrations en tout genre. Le baron Gros était un de ses assidus. Je n'oublierai jamais la bienveillance qu'il me témoigna depuis mon *Léonard de Vinci*. Il me traitait comme un père, et il me permettait de le traiter moi-même en camarade. Ah ! quels braves gens que ces hommes de travail !

Madame Lebrun était très causeuse et très communicative; après la peinture, son sujet favori de conversation était la reine Marie-Antoinette, qui l'avait appelée son amie et traitée comme telle.

A l'époque où je l'ai connue, elle avait encore une ressemblance frappante avec son propre portrait, peint par elle-même, qui est dans la salle des Sept-Cheminées, au Louvre.

Un jour, elle me conta qu'elle n'avait

jamais eu d'autre maître que son instinct.

Elle allait toujours dans le monde avec l'entrain d'une femme de trente ans, tandis que mademoiselle Mars, qui était un peu délaissée, il est vrai, paraissait toujours triste et ennuyée. Chez le baron Gérard, par exemple, elle se mettait à la même place, attendant qu'on vînt à elle... Mais on ne venait pas.

C'est encore chez madame Lebrun que je vis un jour Berryer, le père du grand orateur, venir se faire présenter. Madame Lebrun écrivait alors ses *Souvenirs*, et Berryer, de son côté, écrivait les siens. Je les entendis parler de la rencontre de Philippe-Égalité avec Danton, comme si la chose eût été de la veille. Le père Berryer portait gaiement ses quatre-vingts ans, comme s'il n'en eût eu que la moitié.

A mon retour d'Italie, je disais à madame Lebrun combien son portrait, qui est à Florence, dans la salle des Peintres, m'avait paru aimable et beau, — car il la rappelait

dans tout l'éclat de sa belle jeunesse — et combien il plaisait à tout le monde, puisqu'il était continuellement copié par une foule de copistes, jeunes et vieux. Cela lui fit un très grand plaisir.

Dès mes premières années à Paris, je me suis également trouvé en relations fréquentes avec beaucoup de poètes et de gens de lettres. Ainsi, mon amitié avec Théophile Gautier et Alfred de Vigny remonte bien à 1833.

Gautier a été toujours le même pour moi, bon camarade et brave ami. Vous savez qu'il passait pour très protégé, sous l'Empire ; mais ces protections lui coûtaient souvent bien des soucis, comme vous allez voir :

Un jour, que nous allions déjeuner à la campagne, il me dit tout en flânant :

— « Je vais te faire une confidence, mais oublie-la aussitôt ; autrement, si tu en parles, je dirai que tu as menti. Ainsi, te voilà prévenu. Eh bien, j'ai reçu, l'autre jour, la visite d'un monsieur qui m'a dit :

« Je sais que vous faites en ce moment un » article sur mademoiselle X..., la débu- » tante; j'ose espérer que, quelle que soit » votre opinion, vous parlerez d'elle très favo- » rablement; car, dans le cas contraire, la » pension dont vous jouissez vous serait re- » tirée. » J'ai tenu, continua Gautier, à ce que tu connusses l'état des choses de ma situation dans le monde qui paraît avoir mes préférences. »

Gautier avait une famille à soutenir et le travail commençait à le fatiguer. Il reprit :

— « Cela n'empêche pas que j'ai toujours gardé ma liberté pour parler d'Hugo. Comme on sait que je suis intraitable là-dessus, on n'ose me contrarier, et je parle librement d'Hugo comme personne ne peut le faire! »

Il soulagea son cœur par cette dernière réflexion, et sa voix, qui était gênée, reprit son timbre naturel.

Lorsque nous nous trouvions ensemble, il aimait à parler des compagnons de notre jeunesse; Pétrus Borel et Gérard de Nerval

étaient toujours présents à sa pensée; ce dernier surtout, si aimable, si chétif, si névrosé, comme on dirait maintenant.

Je me souviens d'avoir été dîner un jour chez Vachette avec Théophile Gautier et une dame dont il était follement amoureux depuis quelques jours. Pour l'éblouir par sa générosité, en descendant de voiture il donna cinq francs à l'ouvreur de portière. Du reste, son enthousiasme dura assez pour permettre à sa conquête de l'emmener faire un long voyage en Italie.

Notre bon Théophile Gautier, qui aimait tant à bien vivre, était tout l'opposé de mon autre ami le comte Alfred de Vigny. Celui-ci était aussi de la race des amoureux, mais il n'allait pas dîner au cabaret.

Un matin, Vigny arrive mystérieusement dans mon atelier et me dit à voix basse :

— « Je reviendrai entre quatre et cinq heures; serez-vous ici ? Je vous amènerai un ange, mon cher, une Anglaise. Vous me ferez d'elle un croquis, n'est-ce pas ? Elle va

partir et je voudrais conserver quelque chose d'elle. »

Je fis le croquis, car j'étais toujours à la disposition de mes amis.

Ce souvenir, entre tant d'autres, me rappelle également madame Sand, qui me fut amenée un soir par un monsieur qui ne vaut guère la peine d'être nommé ; — mais si vous y tenez, c'était Gustave Planche, avec ses mains enflées par l'éléphantiasis.

Je fis également le croquis ; il était très ressemblant et il doit se retrouver quelque part ; mes expériences de l'hôtel Drouot me prouvent assez que rien ne se perd.

Ah ! combien mon cher de Vigny était autrement sérieux que ces deux-là que je viens de dire. Ce premier amour dura bien longtemps ; son souvenir persistait encore vingt ans après.

Madame Dorval, la grande actrice, eut aussi son importance dans la vie du poète. Elle était insupportable pour tout le monde; de Vigny, à son tour, lui devint insup-

portable. On disait, dans ce temps-là, qu'on ne l'avait jàmais vu manger, et madame Dorval, dans son indignation, une fois les premiers feux calmés, disait à ses amis :

— « Quand je pense qu'il ne m'a jamais offert une seule fois à dîner ! »

Alfred de Vigny, très bon, même excellent, tenait une belle place dans les lettres vers 1832. Son *Cinq-Mars* avait une grande vogue. Et puis sa plume était indépendante ; il ne flattait ni ne critiquait personne.

Quand je faisais le portrait de la Ristori, il venait tous les jours aux séances ; il s'escrimait à lui apprendre une bonne prononciation du français, dans l'espoir qu'elle jouerait une de ses pièces.

Puisque je suis sur les poètes, il faut que je vous dise un mot d'une soirée chez Lamartine, que j'ai aussi beaucoup connu. Cette soirée fut égayée par l'incident le plus inattendu et le plus bouffon du monde, grâce à ce fou de Jean Journet. le même que

Courbet a représenté avec une besace sur le dos; car c'est, du reste, ainsi qu'il voyageait toujours, allant deçà, delà, n'importe où, pourvu qu'il ne fût pas chez lui. Et cependant il avait, paraît-il, une aimable famille et il était dans l'aisance.

Donc, un soir, Lamartine recevait. L'heure s'avançant, et comme on ne voyait encore personne, madame de Lamartine, très surprise, alla jusqu'au premier salon d'entrée. Eh bien, ce salon était bondé de ses invités, qu'elle ne voyait que de dos, mais qui pouffaient de rire. Monté sur une chaise, Jean Journet, qui se trouvait là je ne sais comment, les avait tous retenus en chemin pour leur prêcher le phalanstère de toute la force de ses poumons, stimulé par la vue des dames en grande toilette et de tout ce beau public, lequel était lui-même bien aise de le voir pour s'en amuser.

Je pourrais encore vous entretenir de plusieurs autres écrivains; mais je ne veux pas allonger démesurément ces causeries.

Je vous dirai seulement que je recevais de nombreuses visites dans mon atelier, surtout quand je demeurais au quai Malaquais; et, comme c'était au premier, — je n'ai jamais demeuré plus haut, — artistes et écrivains entraient facilement en passant, sans me déranger moi-même de mon travail.

Alexandre Dumas aimait beaucoup à s'y rencontrer avec Alfred de Vigny et Théodore Jouffroy, le philosophe. De celui-ci, je désire vous parler un peu plus longuement; car il a exercé une grande influence sur ma vie par sa saine et haute moralité et par le charme austère de sa conversation.

Théodore Jouffroy est mort à quarante-trois ans. A vingt-deux, il était professeur de philosophie à l'École normale. Deux chapitres d'un de ses premiers livres : *Comment les dogmes finissent*, et sur *le Sommeil* me semblent des plus beaux monuments de la pensée humaine. Son style était, comme sa figure, élégant et placide. Il ressemblait à Fénelon sous tous les rapports.

Tous les samedis soir, après la Chambre, il venait me prendre à mon quai Malaquais, 17, pour aller dîner chez le général Donzelot, à Nogent, où nous passions également la journée du dimanche. L'amiral Duperré y allait aussi.

Nous allions par le bois de Vincennes, à pied, — comme toujours. Je n'oublierai jamais ces promenades des grands soirs d'été dans les sentiers ombreux et frais, en compagnie de ce jeune sage de la Grèce. Le calme mystérieux de la forêt donnait un charme incomparable à ses entretiens. Je l'écoutais ému et captivé. Une fois entre autres, il me parlait de ses nuits sans sommeil où il évoquait le passé de l'humanité, son âme se posant les plus insondables problèmes sur le Christ et la Passion. Peu à peu, il se pénétrait de son sujet, m'épiant pour saisir mes propres impressions. C'était très solennel. Alors on n'avait que très peu disputé sur ces questions. Depuis, vous me direz qu'on s'est joliment rattrapé!...

Jouffroy me retraça les douze stations, me montrant à quel point le récit en est admirable; il insista sur la poétique et sublime figure de la Madeleine, qui eut toutes les faiblesses et toutes les forces de la femme; — puis sur la sainte Vierge au pied de la croix; — puis sur saint Jean, le disciple bien-aimé. Ensuite, il fit une pause et, me regardant tout à coup avec ses yeux d'un bleu limpide, il me dit :

— « Mais monsieur Gigoux, cela n'a pas dû se passer exactement ainsi! »

Il ne pouvait croire à la divinité du Christ. Il traitait tout cela de légende.

Un moment après, il reprit la conversation, car, de Vincennes à Nogent, il y a loin, — et toujours avec le charme et l'élévation de pensée qui n'appartenaient qu'à lui.

Si notre ami le grand Victor Hugo lit jamais ces lignes, il reconnaîtra bien là son ami Jouffroy.

Je me rappelle encore le bruit des journaux, lorsque M. Cousin, alors ministre de

l'instruction publique, alla demander à sa veuve la suppression de certaines pages trop hardies de sa *Philosophie*, alors à l'impression. Mais Pierre Leroux sauva ces pages, et c'est lui qui donna le signal des attaques contre M. Cousin.

Je cherchais toutes les occasions possibles de me trouver avec Jouffroy. Lui-même semblait aussi me rencontrer avec plaisir. Nous fîmes donc ensemble un voyage en Italie avec trois de mes élèves Henri Baron, Muguet et le vicomte d'Andert. Celui-ci, qui était très homme du monde et qui savait écouter, lui était particulièrement agréable. Je ne connaissais pas encore le comte d'Orsay. Ah! combien ils se seraient plu l'un à l'autre!

VI

Mes élèves. — Le petit Martin. — Rousseau. — Perron. — Courbet. — Un mot d'Henner.— Courbet et Molière. Halévy. — Le buste d'Auber. — Pradier. — Un mot de Rossini. — Couture. — Flandrin.

Je vous parlais tantôt de mes élèves ; j'en ai eu de très bonne heure dans mon atelier; dès l'époque de mon *Léonard de Vinci* et de mon *Portrait de Fourier* (qui est au Luxembourg), c'est-à-dire en 1835. La plupart étaient des élèves-camarades ; car, étant encore bien jeune moi-même, je vivais avec eux en relations de vraie camaraderie. Mes deux plus avancés étaient alors Français et Baron.

Je dois dire, du reste, que j'ai toujours

trouvé une grande affection parmi mes élèves : de braves jeunes gens pleins d'enthousiasme qui soutenaient mon propre entrain.

Un qui fut bien intéressant, c'est le petit Martin, que j'avais en 1841, à peu près. Il s'appelait Martin, mais nous l'appelions toujours le petit Martin. Il demeurait rue Taitbout au cinquième étage, sur le même carré que Théodore Rousseau. Le petit Martin voisinait avec Rousseau et passait presque tous ses dimanches chez lui.

Rousseau cherchait alors à abandonner la manière de Rémont, son premier maître. Il voulait à tout prix en sortir ; les valeurs des tons entre eux le préoccupaient à tel point, qu'il n'avait plus d'autre idée en tête ; il n'y avait pas moyen de causer avec lui de n'importe quelle autre chose; rien ne l'intéressait. Mais c'est avec la préoccupation unique de son art qu'on fait des chefs-d'œuvre,— et Rousseau en a fait. Le monde n'eut jamais de prise sur lui. Son univers

était un horizon, un arbre, un terrain, ou son atelier.

Il vint me voir une première fois accompagné du petit Martin. Il me dit combien il trouvait de ressources dans les plans pour arrêter son dessin et en fixer la forme, ne laissant rien au hasard. C'était le petit Martin qui lui apprenait tout cela. Le lendemain, j'allai le voir à mon tour, comme nous en étions convenus. Il faisait alors un grand paysage en hauteur, — des vaches qui descendaient sur un terrain en pente. Ce paysage était noir; mais, malgré ce noir si peu mesuré, le tableau s'imposait ; les plans y étaient, les tons aussi. On sentait tout de suite un vrai peintre.

Quelque temps après, à une seconde visite, je remarquai plusieurs nouveaux paysages tout en grisaille; les moindres plans y étaient aussi minutieusement dessinés qu'il l'eût fallu pour une gravure sur une planche de cuivre.

C'est ce système de plans une fois admis

et bien compris qui modifièrent sa manière et l'agrandirent.

A la fin de l'automne, comme il revenait de Fontainebleau, je fus ébloui de ce qu'il avait rapporté. C'était peint avec la liberté d'allure que vous savez. Je me souviens de plusieurs couchers de soleil et d'un bois feuillu et plein d'ombre, enlevés avec une telle énergie, qu'on en oubliait la toile.

Rousseau, voyant le plaisir que j'éprouvais et content lui-même, me dit tout bas :

— « Il faut qu'on entende chanter les oiseaux ! »

Le petit Martin avait suivi Rousseau, car ils ne se quittaient plus; c'étaient deux frères siamois ; — et il avait rapporté aussi un bagage superbe. Ils me donnèrent chacun une étude où la couleur éclatait avec une incomparable vigueur.

Le petit Martin s'éteignit bientôt, à quelques mois de là; un implacable mal de poitrine qui le minait depuis son enfance l'enleva à la peinture et à ses amis. Rousseau

ne s'en consola jamais. Il peignit jusqu'à son dernier jour. J'ai conservé de lui trois tableaux. Il ne put achever le dernier. L'ami Rousseau me l'a demandé plusieurs fois pour le terminer lui-même ; mais, comme dit Lafontaine : « A différer le temps se passe. » Combien je le regrette à présent !

Le petit Martin était une de ces aimables natures qui apparaissent un instant parmi nous, et puis leurs œuvres si rares restent confondues avec celles de leurs grands contemporains qui ont de l'analogie avec leur talent.

Le petit Martin est mort avant d'avoir tiré à la conscription ; toutefois, il ne sera pas oublié ; je réunirai ce que j'ai pu recueillir de lui et je le donnerai au musée de Besançon.

Je vous signalerai encore Perron, que j'ai eu plusieurs années à mon atelier et dont Courbet disait :

— « C'est moi et Perron qui peignons le mieux de tout Paris. »

Courbet n'attendait pas les éloges; il commençait toujours par se faire sa part lui-même. Oh! celui-là était un géant doué d'un tempérament inébranlable. Avec cela, des goûts très simples et la probité la plus entière.

On peut bien dire qu'il s'est tué par ses forfanteries. Il me fit, un beau jour, une visite pour me prier d'aller voir un tableau qu'il avait en train:

— « Car, voyez-vous, mon-sieur (il avait une manière à lui de prononcer ce mot), car, voyez-vous, mon-sieur, je suis au fait de tout ce que vous enseignez à vos élèves; je sais bien vos principes: c'est B..., qui vient passer les soirées avec nous et qui nous dit tout; mais, à présent, comme il se rabâche, je l'ai fichu à la porte et je me suis dit: « Je vas trouver le maître, et me voici! »

— Oui, et un jour vous en ferez autant avec moi qu'avec B..., lui dis-je.

— Oh! non, mon-sieur! »

Il m'a tenu parole; car vraiment peu des miens ont eu plus d'égards que lui.

Donc, je l'accompagnai, lui et Perron, à son atelier. Le tableau représentait une *Syreine* un peu plus petite que nature, nue comme dans la fable, tandis qu'au milieu des roseaux le dieu Pan avait un chapeau sur la tête et un habit à queue de morue flottant au vent. Courbet avait peint tout cela avec des vessies de couleur à peine écrasées. Je lui fis la remarque que son tableau ne sécherait jamais.

— « Oh! mon-sieur, me répondit-il, c'est crépi en pleine pâte! »

Courbet est un grand artiste, un vrai maître. Il se faisait la part belle, comme j'ai déjà dit; mais combien il méritait que les autres partageassent l'opinion qu'il avait de lui! Quelle peinture vigoureuse que la sienne, avant que la politique et la maladie eussent abattu cette magnifique nature. Il peignait également bien les paysages, les animaux et les figures. Dans les

ravins de nos montagnes du Jura, « il crépissait » réellement, selon sa propre expression, ces âpres rochers qui plongent dans l'eau des torrents; il saisissait la fraîcheur des sources, et leur clapotement, et la douceur des prairies ou la majesté des montagnes, passant de l'énergie à la délicatesse; en un mot, il prenait la nature sur le fait, dans tout son charme ou dans toute sa puissance. Il est original entre tous; ce qu'il a fait n'appartient qu'à lui; il a vu par ses yeux; il n'a rien pris des autres. Et voilà pourquoi j'aime à répéter que c'est un vrai maître.

Je me souviens qu'à l'exposition de ses œuvres au foyer du théâtre de la Gaieté, notre ami Henner me disait devant le tableau de *l'Atelier :*

— « Voilà un fond que Velasquez n'aurait pas mieux peint. Et cette figure nue, avec quel talent, quel goût elle est faite. Pour le reste, je ne suis pas obligé de le regarder. C'est si facile de remarquer les défauts. »

Au reste, le mal que l'on dit des autres semble toujours un éloge indirect que l'on fait de soi.

J'ai montré Courbet dans ses grandes aspirations; il y a, je sais bien, un autre Courbet plein de défauts et de bizarreries, qui est également vrai et dont le vulgaire s'est emparé. Mais qu'importe pour ses chefs-d'œuvre !

Au reste, si personnel que fût Courbet, il n'était point égoïste; il était au contraire plein de cœur. On a exploité les naïvetés de ce grand artiste. A vrai dire, il était si robuste et si généreux, qu'il ne supportait point d'égaux en rien. N'importe quelle supériorité le gênait; il lui fallait des natures dépendantes pour ainsi dire de la sienne; ce qu'il trouvait à la brasserie, — pour flatter sa vanité.

Du jour où il sentit qu'il l'emportait sur les enfants de son âge, même déjà dans son village, on lui eût demandé n'importe quoi, de commander une armée, d'aller prêcher

à la cathédrale de Besançon devant le chapitre des chanoines, qu'il n'eût pas hésité. Il ne doutait jamais de lui. Au reste, il vint tard à Paris, avec des visées premières peu exigeantes.

Le premier tableau qui le fit remarquer parmi les artistes, seulement en 1848, à peu près, représentait trois hommes assis devant une table ; celui du milieu, tournant le dos, était sur une chaise de bois blanc.

Charles Blanc, alors directeur des Beaux-Arts, lui demanda quel prix il en voulait.

— « Mais, mon-sieur, ce sera ce que vous voudrez, » répondit-il. Assurément il l'eût donné pour trois cents francs avec plaisir. Toutefois, dans la conversation, il demanda au directeur des Beaux-Arts combien il avait payé le tableau d'un tel, et, sur la réponse que c'était trois mille francs :

— « Alors, dit aussitôt Courbet, je veux aussi trois mille francs du mien, ou vous ne l'aurez pas ! ».

Tout l'homme est dans ce trait. Il se mo-

quait bien de l'argent, mais il avait conscience de sa valeur et il ne pouvait se résoudre à être estimé moins qu'une médiocrité.

Je me rappelle qu'à cette même époque je le rencontrai devant le café d'Orsay, au coin de la rue du Bac. C'était par un jour d'été brûlant et je lui offris d'entrer boire un verre de bière. Entrer dans un café, c'était le mettre dans son élément. Bientôt, s'animant et sûr de lui comme toujours, il me fit une revue de tous les écrivains français ! Quand nous en fûmes à Molière, il s'écria :

— « Ah ! oui, *Monlière*, en voilà encore un que je dois tirer au clair, oh ! mais oui, il faut que je le tire au grand clair, monsieur ! »

Il avait toutes les vantardises, même celle de ce genre-ci. Quelqu'un buvait-il beaucoup ? Il voulait boire davantage et ne se retirait qu'après avoir bu plus que tout le monde. On emplirait un volume de ses naïvetés. Bref, il était resté paysan, c'est

vrai; mais c'était un paysan de génie que Dieu avait marqué au front.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense à un dîner qu'il faut que je vous raconte : c'était chez madame Wey; il y avait aussi madame Bixio et madame Ménessier-Nodier, qui lui demandèrent de chanter.

— « Mais je veux bien, dit-il tout de suite; seulement, je composerai la chanson paroles et musique ! »

Je vous laisse à penser si les vers avaient des rimes! Et quelle musique de la même trempe! les trois dames étouffaient de rire dans leurs mouchoirs; mais lui allait toujours comme un endiablé.

Voici un autre souvenir assez plaisant sur un musicien célèbre. Vous allez voir à quelle bizarrerie ou à quelle mesquinerie la vanité pousse parfois les gens de talent.

Pradier, Ingres, David d'Angers, Couderc et plusieurs autres amis m'engageaient à me présenter à l'Institut. Comme j'avais de la peine à m'y décider, Couderc écrivit lui-

même ma lettre et me dit de la porter au secrétaire perpétuel qui était alors Halévy. Je fis donc une visite à celui-ci un beau matin. Mais le voilà qui tourne et retourne ma lettre en me regardant avec des yeux courroucés :

— « Comment ! monsieur, vous écrivez mon nom comme cela sans H... ! Comment ! mon nom avec un grand A... ! Vous n'avez donc jamais lu les affiches ? »

Je reprends ma lettre, et, moi-même, je constate un Alévy sans H, sur l'adresse, écrite d'une écriture moulée magnifique, ce qui rendait le crime encore plus flagrant. Il me regardait toujours avec des yeux de faïence. Cependant je ne pus m'empêcher de rire ; car voici ce qui s'était passé :

J'avais un brave beau-frère qui écrivait comme M. Prudhomme lui-même et qui n'estimait rien au monde qu'une belle écriture. Ayant vu les pattes de mouche de Couderc, il avait au moins voulu faire une adresse de sa façon.

J'expliquai tout cela à M. Halévy, qui finit par s'apaiser un peu, et nous entrâmes en conversation. Comme je remarquais sur sa cheminée l'admirable buste d'Auber par Pradier, il me dit :

— « C'est Auber qui me l'a donné lui-même. Le trouvez-vous bien ressemblant ?

— Oh ! parfait, monsieur. C'est bien le caractère et la physionomie du modèle. Eh bien, savez-vous que c'est à moi que vous le devez ? Voici comment : Pendant que Pradier travaillait à ce buste, en se donnant beaucoup de peine, il me dit plusieurs fois : « Je ne suis pas content, mon » buste n'est pas ressemblant. — Il ne le » sera jamais, lui dis-je, si vous continuez » ainsi. Auber, malgré ses quatre-vingts ans, » a une coquetterie dont vous ne viendrez » pas à bout. Faites-le résolument avec toutes » les aspérités de sa figure. Auber ne vous » le pardonnera pas, mais il aura un beau » portrait. » Je donnai alors à Pradier des

calques que j'avais faits autrefois d'après Benozzo Gozzoli au Campo Santo. — « Eh bien, je veux le faire comme cela, et je le peux, » me répondit-il.

Auber entra presque sur ces mots, et Pradier enleva, séance tenante, le buste que nous regardions, un vrai chef-d'œuvre!

A propos du buste d'Auber, il me revient une charmante anecdote qui me fut racontée par un témoin, Stanzieri, jeune musicien de grand talent qui mourut à vingt-deux ans. On parlait d'Auber chez Rossini, et l'un de ces flatteurs qui croient faire leur cour à un grand artiste en dépréciant un rival disait ceci :

— « Auber fait de la jolie musique, mais ce n'est, après tout, qu'un petit musicien.

— Alors, répliqua Rossini, c'est un petit musicien qui fait de la grande musique ! »

Mais, tantôt, je vous parlais de la vanité de Courbet, je me souviens que Couture aurait pu lui rendre des points là-dessus.

J'ai connu Couture bien avant ses débuts. Il avait déjà grande confiance en lui-même.

Comme il n'y avait pas une grande différence d'âge entre nous, il me traita tout de suite en camarade; mais, malgré la camaraderie ou même malgré n'importe quel autre sentiment, il se faisait toujours sa part : lui, encore lui!

Ainsi il nous disait brusquement :

— « Géricault, oui, je l'avoue, c'était un grand peintre. »

A quoi je répliquais :

— « Un bien grand peintre! »

Et lui de continuer :

— « Il a fait tout ce qu'il était possible de faire en son temps. »

Or cela voulait dire : « Il a bien compris la peinture, mais Couture n'avait pas encore paru! »

Avant sa *Décadence des Romains*, il avait exposé un tableau intitulé *l'Amour de l'Or*, qui avait eu un grand succès parmi les peintres au point de lui tourner la tête.

Il entreprit ensuite son *Orgie romaine*, ou *la Décadence des Romains*, comme il l'appela. Il y mit plusieurs années. Chaque fois qu'il me rencontrait, il ne manquait pas de me dire qu'il faisait un pendant à ma *Cléopâtre*. Et, en effet, c'est la même composition ; ce sont même les mêmes figures et les mêmes dimensions de toile. Son tableau eut un immense succès, pour son malheur ; car il se grisa encore bien plus qu'avec son premier.

Vous venez de voir comme il parlait de Géricault; eh bien, dès ce moment, toutes les sommités contemporaines, Ingres, Delacroix, etc., ne lui parurent plus que des médiocrités. La peinture, selon lui, commençait seulement à lui, Couture!

Il faut que je raconte une petite histoire qui trouvera bien sa place ici.

La jeunesse acclamait Couture ; elle était passionnée. Comme toujours, elle se livre tout de suite, prête à se retirer peu après, ce qui n'arrive que trop souvent et trop

vite. Or, un de ces braves gens d'alors, — inutile de dire un enthousiaste, — arrive un beau matin à l'atelier du maître !

— « Monsieur Couture, dit-il, je voudrais bien être reçu comme élève dans votre atelier pour suivre vos leçons. »

Couture le regarde du haut en bas et lui réplique avec sa grosse voix qui contrastait avec sa petite taille :

— « Je n'ai pas d'atelier ! »

Mais, examinant de nouveau le jeune homme avec attention, il vit sa tournure modeste, sa mise simple et son air timide, si bien qu'il pensa pouvoir l'employer à quelque chose.

— « Au fait, lui demanda-t-il, savez-vous faire les œufs sur le plat ?

— Non, monsieur, mais j'essaierai.

— C'est que voilà, poursuivit Couture, je n'ai pas de domestique ; alors vous pourriez m'être utile le matin, et le reste du jour vous travailleriez auprès de moi. »

Le jeune homme accepte. Les camarades

du temps racontent qu'il aida même Couture à faire son déménagement, c'est-à-dire qu'ils placèrent tout le mobilier et les attirails de peinture dans une charrette à bras, et qu'à eux deux ils la poussèrent par les rues, pour aller au nouveau domicile où Couture devait terminer l'*Orgie romaine*.

Le jeune homme a raconté depuis à ses camarades combien d'œufs sur le plat il avait manqués avant d'arriver à les réussir.

Cependant, au bout de quelques mois, il prévint un matin Couture qu'il était obligé de partir pour Rouen, où ses parents le rappelaient, et il le pria de lui faire l'honneur de venir dîner avec lui avant de prendre congé.

— « Comment ! vous ? s'exclame Couture au comble de la surprise, vous m'offrez à dîner ?... Ma foi, j'accepte ! »

Alors, le soir, le jeune homme vint le chercher dans son coupé et vêtu avec toute l'élégance d'un homme du monde qu'il était.

Fouette, cocher ! La voiture arrive devant *les Frères Provençaux*, et Couture, en descendant, trouve tout l'état-major des garçons échelonné le long de l'escalier ; puis enfin, au premier étage, une table servie avec un soin qui prouvait avec quelle considération extrême son élève était traité.

— « Ah ! çà ! on vous connaît donc ici ? » demande Couture de plus en plus surpris.

— « Oui, lui répond l'autre simplement, je suis un habitué de la maison ; car c'est ici que ma famille dîne quand elle vient à Paris. »

A la fin du dîner, avant de partir, il invita Couture, de la part de son père, à venir passer quelques jours à Rouen.

— « Eh bien, oui, j'irai ! » dit Couture.

Arrivé à Rouen, à l'adresse indiquée, il trouve un magnifique hôtel plein d'objets d'art et de meubles précieux du bas en haut, qui l'émerveillèrent au delà de toute expression.

C'est lui-même qui a raconté cette histoire à Français, de qui je la tiens.

Au reste, Français, qui la prenait pour un conte fantastique, eut l'occasion de s'informer pendant son séjour à Rome de ce qu'elle contenait de vrai. Eh bien, M. Dutuy lui-même, le fameux collectionneur, la lui confirma pleinement et mieux que personne, puisqu'il en était le héros.

Comme contraste, il faut que je vous dise quelques mots de Flandrin, la modestie même.

Nous nous sommes liés dès nos débuts. Il remportait le prix de Rome quand, moi, j'exposais mon *Léonard de Vinci.*

Les rencontres de la vie nous ont constamment mis en relations. Ainsi, nous nous retrouvâmes en Italie ; puis, de retour à Paris, nous fûmes voisins, rue de l'Abbaye. Nous montions la garde presque toujours ensemble.

Flandrin était une nature honnête au delà de toute expression, placide, labo-

rieuse, si éprise de son art, que rien ne passait avant.

On peut dire qu'il a progressé toute sa vie.

Sa *Chapelle de Saint-Séverin* était déjà bien ; cependant il fit mieux, et même à l'admiration de tous, ses peintures de l'église de *Saint-Vincent-de-Paul*. Eh bien, celles de *Saint-Germain-des-Prés* sont encore supérieures. On peut les considérer comme son chef-d'œuvre.

Pour se reposer de ces grandes compositions, il peignait volontiers des portraits. Le dernier était toujours le meilleur. Il a fini par celui de M. de Rothschild. Je n'hésite pas à dire que ce portrait est digne de traverser les âges, tant il est simple et énergique. Hélas ! il y a mis son dernier souffle de vie avec toute son expérience.

Flandrin était d'une timidité extrême. Comme sa vie de travail ne lui permettait guère de prendre les usages du monde, il était très gêné au premier abord avec des

inconnus. Toutefois, avec ses intimes il se livrait facilement et causait même volontiers.

On ne saurait croire à quel point il était impressionnable. Un rien pouvait lui causer une grande joie ou un grand chagrin.

Tenez, voici une anecdote qui le peindra bien. Je le rencontrai un matin sur la route de Meudon. Le soleil était déjà si brûlant, que nous cherchâmes un peu d'ombre pour nous essuyer le front et causer à l'aise. Son frère Paul l'accompagnait ; car ces deux braves garçons ne se quittaient pas.

Tandis que nous étions sous notre arbre, voici venir Guichard. C'était un ancien camarade d'atelier de Flandrin et, bien plus, un de ses compatriotes, un Lyonnais comme lui.

Cependant Guichard me dit bonjour en me tendant la main à moi seul, sans même avoir l'air de connaître les deux frères. Alors, quand il fut parti, Hippolyte me fit la réflexion suivante :

— « Voilà un camarade d'atelier et de mon pays qui est bien dur pour moi ; pourtant, rien ne l'autorise à me traiter ainsi ! »

Figurez-vous que de grosses larmes lui coulaient des yeux en me disant cela.

Je lui donnai l'explication toute simple que lui, Flandrin, avait de grands succès et que l'autre n'en avait pas.

La promenade de ce brave ami, qui s'échappait de son travail pour se reposer pendant une matinée, n'en fut pas moins complètement attristée.

Comme je vous le disais tantôt, le hasard nous mettait continuellement en présence.

Ainsi, pendant qu'il travaillait à Saint Vincent de Paul, il avait loué un cottage à Montmorency, où il allait tous les soirs pendant l'été. Moi, j'allais, pareillement tous les soirs à Enghien, et alors nous prenions le train ensemble.

Que de bonnes causeries nous eûmes en wagon ! Tous les maîtres de notre art y

passaient, ainsi que tous nos souvenirs d'Italie qui revivaient en nous.

Lors de sa dernière maladie, je lui envoyai plusieurs fois des cartons de dessins par un de mes élèves pour le distraire, ainsi que jadis pour David, dans les mêmes circonstances; et, comme David, Flandrin les feuilletait avec délices.

Mais voilà qu'un jour je lui envoyai mon carton des dessins de Lesueur. Il en fut ravi, si bien que M. Ingres, survenant le voit par là-dessus; ils passèrent la journée ensemble dans des enthousiasmes sans fin et me prièrent de leur laisser le carton pendant quelques jours.

C'est une grande consolation pour moi de penser que j'ai procuré ainsi un vrai plaisir à mon ami Flandrin.

VII

Les lithographes. — Une salle au Louvre. — Célestin Nanteuil. — Charlet. — Mouilleron. — Granet ; son influence sur l'école française. — Charles Blanc. — Thoré.

Comment n'a-t-on pas encore établi au Louvre une salle des chefs-d'œuvre de la lithographie? De quel immense intérêt ne serait-elle pas ?

Les lithographies de Raffet, celles de Français d'après Rousseau, par exemple, ont dépassé les eaux-fortes de Ruysdaël et des anciens, j'ose le dire.

Certes, il est impossible que ce bel art se perde entièrement, il est trop important pour les peintres.

Que n'était-il connu du temps de Raphaël, du Titien, ou de Corrège, ou de Jean Van Eyck! Ces beaux dessins sur pierre reproduisant l'œuvre de tous ces grands hommes seraient inestimables.

Un des maîtres du genre, d'un talent charmant, fin et rare, qui marquait toutes ses compositions d'un coin exquis d'originalité, ce fut Célestin Nanteuil.

Et, avant lui, Charlet. Charlet, qui n'a point d'égal au monde, et qui n'eut pas de précédent; Charlet, qui représentait si .incomparablement nos braves soldats; Charlet, dont l'œuvre est immortelle.

Figurez-vous que nous possédions les Gaulois de Brennus, je suppose, ou les contemporains de Charlemagne par un Charlet de leur époque. Combien ce serait vivant! combien nous verrions ce passé!

Charlet était grand, avec une belle tête, ressemblant lui-même à ses plus beaux grenadiers. J'appris sa fin par une très belle lettre de David d'Angers, qui com-

mençait ainsi : « Mon cher ami, il faut que vous alliez voir mourir un grand homme !... »

Mouilleron, lui, est apparu au déclin de la lithographie ; mais il l'a pour ainsi dire réinventée, en la faisant participer à la fois de la peinture à l'huile et du pastel.

Grâce à la découverte de notre ami, les peintres se trouvent admirablement traduits avec tout ce qu'ils ont dans le cœur. Et notez ceci, cette lithographie vient très bien à l'impression, et le tirage peut être illimité.

Mouilleron fut un des plus beaux caractères que mes amis et moi ayons eu le bonheur de connaître. Il avait un esprit si brillant, si heureux, qu'il aurait pu vivre en n'importe quel temps, dans la Grèce antique, au moyen âge comme de nos jours. Partout et toujours il eût été apprécié. Il se disait de mes élèves ; mais c'est à peine si je m'en doute. Le Poussin aurait dit de lui qu'il avait trouvé le

rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver s'il n'est conduit par le destin.

Notre cher Mouilleron nous a été enlevé par la mort; mais son souvenir et ses œuvres sont impérissables.

J'aurai à vous parler de Géricault et aussi d'Isabey; mais d'abord, voyons Granet.

Je l'ai connu vers 1840; et, chaque fois que je me trouvais avec lui, j'avais de la peine à le quitter, tant sa conversation était toujours intéressante. Il en savait long sur notre art. Un de ses mots favoris avec lequel il terminait volontiers ses dissertations était celui-ci : « Il faut qu'un peintre se fasse une bonne paire de lunettes. » Il citait le Poussin très souvent. Il savait enflammer l'esprit de ceux qui l'écoutaient et les emplir de courage pour courir à la besogne. Quand il se sentait bien compris, il vous regardait avec son malin sourire et ses yeux perçants, mais rayonnants de plaisir, et, à son tour, il s'échauffait aussi.

Le baron Gérard m'a raconté l'anecdote

que voici sur le roi Louis XVIII et lui. C'était à la distribution des prix du Salon. Géricault avait exposé sa *Méduse*, et le roi lui dit en lui remettant sa médaille :

— « Monsieur Géricault vous venez de faire un naufrage qui n'en est pas un pour vous ! »

Puis le roi, apercevant Granet, qui se tenait derrière son fauteuil, il dit à haute voix, en riant, à Gérard :

— « N'a-t-il pas l'air d'un vrai capucin? »

En effet, Granet avait beaucoup fréquenté les cloîtres, y vivant de la vie des capucins, les estimant grandement et étant de même estimé d'eux. En revanche, il ne trouvait aucun attrait dans le monde, où il ne rencontrait pas le moindre capucin. Il gardait continuellement un petit bonnet de soie noire sur la tête.

Sa vie entière s'est passée dans le travail. Dans ses *Mémoires*, il parle de sa rencontre à Rome avec un vieux peintre qui l'a mis, dit-il, sur la bonne voie en l'initiant à

l'art. Toujours est-il qu'à partir de ce moment, il est entré à grands pas dans les traditions de la peinture, et que sa manière changea du tout au tout. Il regardait et étudiait sans cesse la nature, ne puisant qu'en elle ses inspirations. A Rome, il fut tout de suite remarqué.

A la fin de la Restauration, quand il revint à Paris, il prit d'emblée une grande place. Il est le premier, même avant Delacroix, qui ait deviné les *tons*. Était-ce là la révélation du vieux peintre de ses *Mémoires ?* Il n'en dit rien, et pourtant je l'ai toujours connu très franc. Il fut pour l'École française ce que Fabricius a été pour Rembrandt. L'École française a toujours été placée au-dessous des écoles de Venise et de Hollande ; car ces écoles avaient la vie, tandis que la nôtre n'aimait que la convention. Le Poussin lui-même n'a pas les tons ; aussi la vie manque-t-elle à sa peinture. Lesueur, malgré son charme infini, ne les a pas non plus. Met-il un fond de paysage dans un tableau?

Les terrains et les arbres sont gris et éteints. Voyez, au contraire, ceux du Giorgione ou de Rembrandt, comme cela vit !

Donc, Granet est le précurseur de Delacroix, qui, du reste, le portait de bonne foi dans son cœur ! C'est à ces deux vaillants que l'École française doit sa renaissance. On peut dire que Granet est un maître à la hauteur des anciens.

La fin de sa vie fut très attristée par la perte de sa femme. Pour se distraire, il passait ses soirées à faire des dessins à la plume aussi étudiés et presque aussi colorés que si ce fussent des tableaux. Mais il était toujours bien triste de se trouver seul. Un jour que j'avais été le voir, il m'offrit le dessin qu'il venait de faire, en me disant :

— « Toutes les fois que vous viendrez me voir, vous en prendrez un à votre choix. »

Je ne vous ai encore parlé de Charles Blanc qu'incidemment, mais il doit tenir

une plus grande place dans ces souvenirs.

Personne n'a été plus naturel dans ses façons d'être, ni plus facile à vivre que notre ami Charlot, — comme je l'appelais. Une chose qui fait le plus grand honneur à son caractère, — car ce que je vais dire est bien rare à rencontrer, — c'est que nul ne se réjouissait plus que lui du succès de ses amis. N'est-ce pas la pierre de touche d'un caractère? Il était plein de fantaisie. C'est réellement pour lui que le superflu était le nécessaire ; il se passait de bouilli, mais il lui fallait le dessert.

Il était aussi un peu cousin du chevalier des Grieux, en ceci que toujours une Manon quelconque lui tenait au cœur, et, si le pauvre Charlot eût été aussi riche qu'il était généreux, il aurait toujours eu la main ouverte. Tant pis pour celui ou celle qui l'avait dupé ;— il l'était presque toujours, car il y allait de bonne foi.

Par une chance providentielle, il rencon-

tra dans mon atelier l'homme le plus capable de l'intéresser: c'était le comte d'Orsay. Ces deux aimables natures se lièrent presque tout de suite. Quelqu'un qui écrirait une biographie de Charles Blanc n'aurait qu'à prendre les deux premières lignes de sa *Vie de Watteau* : « N'êtes-vous pas de la famille de ces aimables conteurs? » et les lui appliquer. Charles Blanc n'avait pas beaucoup de peine à prendre pour en écrire long sur Watteau. Ses impressions lui suffisaient; il connaissait les peintures et les charmants dessins de ce maître et il s'en entretenait avec son lecteur au point de s'en griser avec lui.

Il avait une faculté d'assimilation prodigieuse. C'est au point que, ayant une fois un article à écrire sur les pierres précieuses, dont il ne savait pas le premier mot, il alla en parler à la comtesse de Mniszech. Celle-ci lui montra ses diamants, ses émeraudes, etc., tous ses bijoux. Mon Charlot la questionnait tout en les examinant, et le sur-

lendemain il envoya son article imprimé à la comtesse, à qui Louis, son frère, disait, quelques jours après :

— « Je ne sais vraiment pas où Charles a appris toutes ces choses pour les savoir si bien. Figurez-vous, madame, qu'il vient d'écrire un article superbe sur les pierres fines. C'est très étudié, très fouillé ; cela me confond ! »

Pour un autre ouvrage qu'il fit ces dernières années sur l'architecture, il fut obligé d'apprendre la perspective, qu'il ignorait entièrement. Eh bien, il l'apprit en moins de huit jours !

Il avait parfois des colères pour défendre ses amis, ou ses convictions, quand il les croyait attaqués.

Le dimanche, où nous dînions régulièrement chez madame de Balzac, celle-ci s'amusait impitoyablement à mettre à bout sa patience; mais le plus joli, c'est qu'elle-même se prenait à son propre piège. Leurs discussions revenaient fréquemment sur

Robespierre, « le doux Robespierre », comme elle l'appelait. Charles Blanc répondait par le mot de Barrère à son frère et à lui, — car nous nous souvenions d'avoir vu Barrère et d'avoir causé avec lui ; — « Que vouliez-vous qu'il fît, ce pauvre b... ? »

— « Oui, je vous entends, répliquait la maîtresse de la maison, il fallait à ce monsieur les têtes les plus hautes, les plus illustres, les grandes capacités, les grands noms, enfin tout ce qu'il y avait de mieux en France. »

Charles perdait pied et devenait pourpre de rage. C'était alors mon tour d'intervenir, et je lui disais invariablement :

— « Ne voyez-vous pas que c'est pour vous faire monter à l'échelle ? »

Madame de Balzac, qui s'amusait autant que lui; car, ainsi que je l'ai dit, tous les deux étaient de très bonne foi, l'un dans l'attaque, l'autre dans ses ripostes, s'arrêtait aussitôt comme touchée par la baguette d'une fée, et Charles Blanc de rire de tout son cœur en s'écriant :

— « C'est vrai, je monte à l'échelle ! »

Charles et son frère Louis ont toute leur vie été unis sans que rien pût troubler leurs relations. Cette affection constante des deux frères est un exemple bien touchant pour ceux qui ont été leurs amis.

Mes souvenirs sur Charles Blanc m'amènent aussi à vous parler de Thoré.

Autant le premier était soigné dans ses écrits, autant le second l'était peu.

Charles Blanc travaillait, ciselait sa phrase, ne la quittant que quand elle était étincelante et lumineuse. Alors il était si content, qu'il vous sautait au cou en s'écriant : « *Eureka !* j'ai trouvé, c'est cela ! » Thoré, au contraire, laissait aller sa plume; mais il aimait la peinture et les peintres ; il leur donnait tout son temps. Il faut lui rendre ce témoignage que ce n'était ni les riches ni les gens à succès qui étaient ses favoris, mais bien ceux qui avaient la tradition.

On le voyait souvent venir cinq ou six

jours de suite à l'atelier, mais toujours de bonne humeur, jamais indiscret ni pesant. Il passait des matinées entières chez Rousseau, son voisin, du reste. C'est lui qui m'avait amené le petit Martin. Il a été un des premiers à deviner Troyon, Delacroix et Corot.

Il vivait parmi les peintres quand il eut l'idée malencontreuse de se lancer dans la politique. Son journal *la Vraie République* le fit exiler au début de l'Empire. Il passa dix-huit années d'exil à courir les musées des Pays-Bas, où il fit des catalogues qui servent maintenant de modèle pour tous les musées.

Avant son départ, il était pourtant resté en plein Paris encore quatre ou cinq mois, dépistant la police, chez deux braves garçons qui tenaient un pensionnat au Marais. Je suis allé dîner une fois avec lui. Il passait tranquillement sa journée à peindre; je lui avais apporté une boîte à couleurs et, tous les jours, le petit Martin allait suivre

son travail. Il partit enfin avec le passeport d'un nommé Burger.

A la suite de l'amnistie, il rentra en France, mais il n'y fit plus de politique. Il passa le reste de sa vie à suivre les ventes de l'hôtel Drouot, où sa grande connaissance de la peinture lui était bien utile pour la belle collection qu'il était en train de se faire.

C'était la loyauté même que notre ami Thoré. En voici une preuve qui m'est personnelle.

J'avais aperçu dans une grande vente un portrait du duc de Ferrare, annoncé comme étant du Titien. Je priai alors Thoré, qui devait rester à la vente pour lui-même, de bien vouloir enchérir pour moi sur ce tableau jusqu'à tel prix.

— « Comme il est placé très haut, me répondit Thoré, il est possible que vous l'ayez ; mais c'est bel et bien un Titien et des plus beaux ; je l'ai vu ; il est de la même époque que la *Maîtresse du Titien*, du salon carré du Louvre. »

Je laissai là mon Thoré et revins le trouver le soir.

— « Le tableau est à vous, me dit-il d'un air content. Figurez-vous que Mundler (c'était un grand expert allemand que tous les amateurs d'Europe consultaient) est venu me féliciter. Je lui ai répondu que ce n'était pas à moi, mais à Jean Gigoux. « Eh bien, me répliqua-t-il, vous pouvez » dire à M. Jean Gigoux qu'il ne faut » pas vendre ce tableau moins de 40,000 » francs. »

Ces gens-là se figurent toujours que nous sommes des marchands. Pour moi, je n'ai jamais ni vendu ni échangé aucune des peintures que j'ai achetées.

VIII

David d'Angers. — Pradier. — Duret. — Préault.

J'ai connu David d'Angers dès mon arrivée à Paris, et toujours il me témoigna une grande bienveillance.

Il ne se livrait pourtant point facilement. Il avait dû recevoir bien des blessures d'amour-propre dans sa jeunesse. Malgré son ardente imagination, il ne s'emportait pas; mais, quand la mesure dépassait sa provision de patience, il regardait les gens bien en face, puis leur tournait le dos.

Il aimait beaucoup ses amis, mais il ne

pouvait pas dissimuler ses antipathies. Nul n'avait plus d'enthousiasme que lui pour le beau et le bien ; malheureusement, la politique dérangea sa vie à l'apogée même de son talent.

Ainsi, dans une des dernières visites que je lui fis, peu avant sa fin, comme nous parlions politique, il me dit :

— « C'est tout cela qui me tue ! »

Il venait de rentrer de son exil, grâce à son ami le baron Larrey, à qui l'empereur ne pouvait rien refuser.

Je le vois encore avec ses deux mains paralysées sur les bras de son fauteuil. Plus d'avenir pour lui ! Alors il pensait au passé, et qui sait si les visites des politiqueurs — la plupart des médiocrités — ne l'achevèrent pas !

Quel contraste avec sa jeunesse si active ! car pas un n'avait eu plus d'élan que lui.

David savait dessiner aussi bien que sculpter. Et avec quelle aisance ! Je l'observais un jour qu'il faisait mon médaillon, tout

9.

en causant avec entrain, sans que cela nuisît en rien à la finesse du travail ni à sa rapidité merveilleuse.

Une des choses qui lui apprirent le plus en sculpture, ce sont les médaillons de la colonne Trajane. Le Polydore de Damas l'empêchait de dormir; c'est à ce point, qu'une nuit (j'ai raconté ceci à M. Jouin, qui l'a mis dans un gros livre sur David), son maître, M. Roland, passant dans sa rue au retour d'une soirée, et apercevant de la lumière à sa fenêtre, monta aussitôt et trouva ce vaillant garçon qui copiait un médaillon de la colonne, précisément. Il l'embrassa, les larmes aux yeux. David lui-même m'a conté plusieurs fois cet épisode de sa vie, et toujours avec émotion.

A Rome, il était du fameux groupe des Léopold Robert, Ingres, Pradier, Granet, etc., qui tous cherchaient sur l'antique les vrais principes de l'art. Comme vous voyez, ils ne perdaient par leur temps.

Le soir, David allait volontiers dans le monde, bien qu'il ne fût guère causeur. Il se mettait dans un coin, et je vous jure que les femmes ne se doutaient guère de ce qui se passait en sa tête. Comme nous allions à peu près dans les mêmes salons, il m'appelait souvent d'un signe.

— « Mettez-vous ici, cher ami, me disait-il; et, me montrant quelque groupe de deux ou trois dames : Voyez cette belle ombre, c'est une grande masse, et tout ce qu'il y a là-dedans est en pleine lumière. Jamais vous ne trouveriez cela dans l'atelier. Quel beau tableau ce serait ! Le chatoiement de toutes ces robes, ces belles chairs, ces jolies tournures, combien c'est élégant !... Elles ne s'en doutent pas, cher ami. »

Moi, je lui répétais toujours la même chose :

— « Ah ! mon cher David, vous êtes un peintre qui fait de la sculpture. »

Un jour, je rencontrai Gérard, qui venait d'aller voir son *Philopœmen*, et qui me dit en

levant les bras, lui qui ne faisait pourtant guère de gestes :

— « Oui, monsieur Gigoux, c'est aussi beau et aussi fort que le Puget ! »

David a eu des commencements bien difficiles. Il m'a confié là-dessus des choses d'un intérêt poignant que je n'ai jamais divulguées pendant sa vie; car, si haut que parvienne une nature supérieure, c'est risquer de l'amoindrir aux yeux de bien des gens que de révéler certaines misères extrêmes.

Écoutez donc, jeunes gens qui vous plaignez si souvent !

David m'a conté que sa pénurie était si grande, quand il était à l'atelier de M. Roland, qu'il en était réduit, pour vivre, à ramasser les croûtes de pain des camarades quand ceux-ci étaient partis! croûtes de la veille, qui traînaient sur le plancher et qu'il mettait tremper dans le baquet, pour sa nourriture de la journée!...

Quand David était sur un ouvrage, il y

pensait exclusivement. Il aurait pu dire comme Béranger : « Tout ce que je rencontre, tout ce que je vois qui peut me servir dans le travail du moment, je le saisis autant que cela m'est possible et je le mets dans mon sac pour en faire mon profit. Tout m'est bon, pourvu que cela rentre dans le cadre de mon œuvre. »

Je me souviens que, lorsqu'il faisait sa jolie figure *l'Enfant à la grappe*, il me parlait constamment de son petit garçon Robert, et qu'il me répétait même ses gestes. Il m'apporta un jour un médaillon d'après l'enfant. Quant à la statue, c'est un des marbres les plus beaux et les plus heureux du maître. Je ne me doutais guère qu'il m'appartiendrait un jour et que je pourrais le contempler à ma guise dans mon escalier. Il ne sortira pas de France. Je le destine au musée de Besançon, qui le conservera, j'espère, avec le même soin que je le conserve moi-même.

David avait la plus grande sympathie

pour les Grecs modernes à cause des traditions antiques. Mais quelle immense déception ils ont causée à son âme d'artiste!

Il m'a raconté lui-même qu'en arrivant à Athènes il n'avait rien eu de plus pressé que d'aller voir sa figure de *la Jeune Grèce*, son chef-d'œuvre peut-être parmi ses chefs-d'œuvre. Eh bien, personne ne put lui indiquer son emplacement. On ne savait même pas de quoi il parlait!

A la fin, à bout de forces, ne la cherchant même plus, un jour qu'il se promenait avec sa jeune fille, il découvrit sa statue si aimée, si travaillée, si pleine de toutes ses belles aspirations... à l'angle d'un bastion sur un rempart!

Elle servait de cible à ces Grecs dégénérés. Du reste, notre ami About, qui était alors étudiant à l'École d'Athènes et qui a écrit sur la Grèce un bien beau livre, a dit là-dessus ce que ressentait son cœur.

David, qui avait eu de grands succès dès son retour de Rome, fut presque d'emblée

chevalier de la Légion d'honneur. En 1832, il fit sa *Jeune fille écrivant le nom de Botzaris.* Je crois que la sculpture française n'est pas allée plus loin (j'en excepte toujours Jean Goujon); eh bien, on ne lui donna plus d'autres récompenses malgré ses bustes monumentaux et tant d'autres belles œuvres qui suivirent. Les administrations des Beaux-Arts ne le jugeaient pas à la hauteur de la croix d'officier ; notez pourtant qu'elles n'avaient pas encore la politique à lui reprocher. Il ne s'y jeta qu'après son mariage.

Enfin, pourtant, vers 1838, M. Duchatel songea à lui. Assurément, cela fait honneur au ministère. C'est moi-même qui fus chargé d'aller demander à David s'il accepterait. Je ne voulus point partir sans avoir pris toutes mes mesures, et je me permis de faire observer au ministre que l'on avait fait plusieurs officiers qui ne le valaient pas ; que, par conséquent, ma démarche ne pouvait guère le flatter, et que, du reste, il ne portait même plus sa décoration de

chevalier, depuis que tant d'autres lui avaient passé dessus !

Le ministre me promit immédiatement qu'aussitôt le temps légal révolu, c'est-à-dire deux ans, il serait promu commandeur.

Alors, j'allai voir David; mais il était découragé; il fut très froid sur ce sujet, et nous n'en parlâmes plus.

Peu après, il refusa la commande des figures du tombeau de l'Empereur aux Invalides. Il la passa à Duret. Pareillement, il refusa trois bustes de grands personnages très riches, que je lui proposai. Il n'avait plus de goût au travail.

Mais la Révolution de 48, qui menaçait depuis longtemps, éclata, et il s'y précipita entièrement. Sa vie ne fut plus qu'une suite d'ennuis inimaginables, à commencer par l'exil.

Ah ! vous qui vous occupez d'art, ne vous mêlez pas de politique !

David ne rentra en France que pour y mourir, succombant à la paralysie.

J'ai oublié de vous dire que le maître qu'il admirait le plus, comme un grand au-dessus des grands, c'était Jean Goujon. Il ne le citait que dans des moments solennels. Je me souviens qu'un jour, passant ensemble devant le pavillon de l'Horloge, du Louvre, il s'arrêta un instant pour regarder le beau médaillon des bas-reliefs du maître, et il me fit cette remarque si juste :

— « Que d'indifférents passent sans y voir ! »

Pradier était tout le contraire de David. Il ne se souciait ni du lendemain, ni de ses ouvrages.

David réservait une épreuve de chacun des siens pour sa ville natale; Pradier, lui, n'y pensait même pas. Bien plus ! terminait-il une de ces choses délicieuses sur laquelle il avait longuement rêvé et recevait-il la visite d'un ami; aussitôt il la lui offrait et n'y pensait plus.

Il avait connu David à Rome, où ils étaient de la même pléiade de vaillants

jeunes gens ; cependant ils se sont détestés toute leur vie. Je vous en ai déjà parlé plus haut.

Je vois encore David me disant un jour :

— « Oh ! je vous vois venir, cher ami : vous voulez me réconcilier avec Pradier. »

De même, Pradier me disait :

— « Nous ne nous entendrons jamais ; ne me parlez pas de ce gaillard-là, il n'est pas franc ! »

Une fois que j'étais allé à la fonderie Eck et Durand, je parlai à Pradier du *Jean Bart*, de David, qu'on venait de fondre.

— « Ah ! oui, me dit-il, il y a une main qui tient bien son arme, elle est superbe ! »

J'essayai alors de rapporter cela à David le plus aimablement possible; mais lui, qui écoutait bien, me répondit :

— « C'est bien la peine, quand on a fait une statue colossale, de voir qu'on n'y remarque qu'une main ! Je ne veux point

de son éloge ! — Je vous dis que c'est un ennemi implacable ! »

Pradier n'a rien négligé de son art. Il savait copier la nature mieux que personne et prendre tous les styles, tant il avait la main souple. Il l'a bien prouvé avec le buste d'Auber. C'était aussi un travailleur infatigable et nul ne travaillait plus facilement. Il était tous les jours dans son atelier de dix heures à six heures ; — et souvent le soir, après dîner, il fouillait encore quelque ravissant camée dans une agate ou dans un coquillage. Je possède, par exemple, une tête d'Ariane du style antique le plus pur.

Il avait à côté du sien un atelier d'élèves qu'il soignait comme un père, entre autres MM. Guillaume, Lequesne et Maillet, qui tous remportèrent le grand prix.

Porte à porte, il était voisin de notre ami Duret. Je dis « notre » ami ; je ne sais pourtant pas si celui-là fut jamais l'ami de quelqu'un. Il était toujours en l'air ; je me

demande encore à quel moment il pouvait réfléchir à son travail. Aussi travaillait-il peu. Il entrait dans son atelier, puis tripotait un peu de terre; puis il remettait sa redingote et filait. Et toujours le même manège plusieurs fois par jour.

Eh bien, ce Duret, que je représente si léger dans son atelier, savait faire des bustes pleins de charme et de grand style. Il a certainement manqué sa vocation. S'il avait voulu faire des portraits, personne ne l'eût dépassé.

Autant Duret avait le travail pénible, autant Pradier l'avait coulant, comme je l'ai déjà dit.

Ainsi je l'ai vu ébaucher les cariatides du tombeau de l'Empereur en moins de quinze jours. Et, une fois la chose ébauchée, le reste lui coûtait si peu, qu'il la considérait comme finie. Quelques anciens amis ayant fait une souscription dans le but d'élever une statue à Jouffroy, le philosophe, Pradier fit la statue de grandeur naturelle

en une semaine. La souscription n'avait pas beaucoup produit, mais Pradier ne s'en souciait pas ; il ne se souciait que de soigner son marbre.

Son grand regret était de ne pas avoir continuellement des travaux importants. C'est pourtant ce qui lui laissait du temps pour ses jolies statuettes éditées par Susse et qui seront recherchées un jour comme autant de petits chefs-d'œuvre.

Quelquefois, après une bonne journée de travail, nous allions dîner chez le père Grazziano, à quarante pas de la barrière de l'Étoile. Quand nous passions devant le monument, il n'oubliait pas de remarquer le haut relief du *Chant du Départ* de Rude, et moi je ne manquais pas de lui répondre par cette petite scie :

— « Vous direz tout ce que vous voudrez, mon cher Pradier, mais cela a une belle et grand tournure ; et puis c'est *rudement* modelé !

— Oui, répliquait-il en me montrant la

figure si populaire de *la Marseillaise*, mais on ne représente pas une femme les jambes écartées. »

Là-dessus, nous entrions chez le père Grazziano.

Duret venait rarement avec nous ; il n'était pas d'humeur aimable. Une fois cependant qu'il nous accompagnait, il attaqua Rude encore plus sévèrement que Pradier.

Au reste, il fut toujours avec Pradier pour voter contre Rude à l'Institut, de sorte que Rude est mort repoussé de l'Académie, et seulement simple chevalier !

Mais voyez quel singulier jeu de la fortune ! Les voilà placés tous les deux, Pradier et Duret, dans la salle *Rude* au Louvre ; et David aussi, qui, je dois l'avouer avec peine, n'était pas non plus pour lui.

Si nous ne dînions que rarement avec Duret, nous ne dînions jamais avec David. Celui-ci suivait la maxime du philosophe antique : « Cache ta vie ! » De son côté,

Pradier suivait celle tout opposée d'un autre philosophe non moins antique : « Je voudrais que ma maison fût de verre. »

Convenons que ni l'un ni l'autre n'avait raison. Dans les questions d'art, notre ami Pradier n'était pas toujours très scrupuleux. Il volait sans façon l'idée d'un camarade. Un jour, par exemple, qu'il était monté me voir, il me trouva en train de travailler à une *Sapho*. Au bout de quelques instants, il partit, mais en faisant signe à mon modèle d'aller le rejoindre après ma séance. Alors, il lui fit reprendre ma pose, avec la robe antique que je lui avais disposée avec tant de soin et il fit tout de suite sa maquette. A quelques jours de là, j'entrai dans son atelier et je les surpris tous les deux. Le modèle fut bien embarrassé, mais Pradier l'était davantage encore.

Comme je ne fis pas la moindre plainte, il se décida à me dire en riant :

— « Bah ! ça ne fait rien, mon cher !

Que voulez-vous! nous en ferons une tous les deux. »

Je laissai là la mienne, à la suite de je ne sais quel autre ennui; mais Pradier put finir la sienne pour le Salon. Il y travailla jusqu'au dernier jour, se surmenant jusqu'à dix ou onze heures de la nuit, comme un vaillant qu'il était. Cependant sa santé s'était très altérée, non seulement par un travail incessant, mais encore par des chagrins de famille qui l'accablaient.

Bref, un des premiers dimanches de printemps, il me proposa d'aller passer la journée à la campagne, à Bougival, voir un peu de verdure. Je ne pus l'accompagner, et, le lendemain matin, j'appris sa mort. Il paraît qu'en traversant une pelouse on le vit s'arrêter subitement, puis tournoyer et tomber raide!...

Cette année-là, en 1852, le Salon s'ouvrit au Palais-Royal, et la *Sapho* y eut un grand succès.

L'atelier de Pradier n'était pas encombré

de bibelots, ni d'œuvres anciennes ou modernes. D'abord, on n'y voyait même rien de lui. Dans un coin, il y avait seulement le torse du *Laocoon*, auquel il attachait une grande importance; et, au beau milieu d'un panneau, une petite esquisse de *la Barque du Dante*, de Delacroix.

Pradier dessinait admirablement; David d'Angers aussi; je ne sais pas de peintres qui aient laissé de plus beaux dessins qu'eux.

Connaissez-vous la statue de J.-J. Rousseau, à Genève, qui était aussi le pays de Pradier?

Lui-même m'a conté toutes les péripéties par où il avait dû passer pour obtenir de ses compatriotes qu'ils voulussent bien consentir à élever cette statue. C'est inimaginable. On ne se doute pas qu'une des plus grandes difficultés des sculpteurs, c'est de trouver des emplacements pour leurs grands ouvrages.

Une fois que la statue fut acceptée en

principe, on ne put s'entendre sur sa place. On ne la voulait pas dans la ville même. Alors, c'est Pradier qui imagina la petite île où elle est maintenant. Mais, troisième difficulté, et non la moindre : « Qui payerait les frais?...» Personne ! Il fallut encore que lui-même recueillît, sou par sou, l'argent nécessaire pour les gros frais matériels. Et vous pouvez penser s'il fallut se remuer.

Pradier a comme cela semé des perles en maints endroits. C'est à peine si on le remerciait. Mais je n'accuse pas plus les Genevois que les autres. N'est-ce pas ainsi partout? Cherchez bien!... (J'en excepte toujours mon pays, Besançon.)

Duret a survécu à David de quelques années, et il a beaucoup travaillé sur la fin de sa vie. Les figures qui sont au plafond de la grande salle du Louvre ont été faites très rapidement ; car, malgré sa nonchalance habituelle, il pouvait enlever très vite un grand ouvrage, quand il le voulait.

Il est un des plus frappants exemples

d'intelligence précoce que l'on puisse citer, car il eut le prix de Rome à dix-huit ans et son *Danseur napolitain* est un des plus beaux ouvrages modernes.

Duret ne manquait jamais de souligner les défauts de Pradier ; mais Pradier le laissait dire, comme un gros chien devant un roquet. Ils n'en étaient pas moins bien ensemble.

Ainsi, une fois que Pradier boudait Paris, où il se croyait indispensable (vous pensez s'il fut ennuyé quand il vit que son absence passa inaperçue) et qu'il était allé chercher fortune à Rome, il écrivit à Duret en lui envoyant un dessin à la plume d'une tête de Christ, d'après un primitif des plus anciens.

A la fin de sa lettre, il ajoutait des amitiés plus ou moins tendres *pour mes amis vrais*.

Ce souligné me donna à réfléchir pour toute la journée. Il y a donc des amis et puis des amis vrais, me disais-je *in petto*.

Duret était aussi peu causeur que possible; ce qu'il avait à dire, il le disait en quelques mots, et, si on le poussait un peu, comme il se connaissait bien lui-même, chose rare! il vous répliquait qu'un sculpteur n'a pas besoin d'autre esprit que son ébauchoir.

Un autre camarade, Préault, était, au contraire, une des fines langues de Paris, et il a, du reste, laissé une réputation d'esprit très justifiée par ses mots piquants.

Ainsi que beaucoup d'autres, je l'ai connu par mon ami Laviron. Quand je demeurais au quartier Latin, parmi les nombreux flâneurs qui courent les ateliers des peintres, l'hiver pour se chauffer, l'été pour vous entraîner à quelque partie, Préault fut un de mes plus assidus.

Il venait tous les matins. Il s'asseyait silencieusement, et, comme les autres amis avaient tous quelque chose à dire de plus ou moins intéressant, il les laissait aller

jusqu'au moment qu'il jugeait à propos de s'en mêler.

Alors une fois allumé, c'était une flambée de remarques imprévues souvent très caustiques, mais toujours risibles.

Par exemple, quelqu'un lui dit un jour :

— « A propos, on t'a vu hier au Salon causer avec M. de Lamartine devant son portrait. Que te disait-il ?

— Il me demandait mon opinion. Et, ma foi, avoue qu'il était difficile de la lui donner : Decaisne l'a représenté vêtu d'un pantalon de nankin, et avec un petit air guilleret, le tout sur un tertre... Franchement comment répondre ?...

— Enfin, tu as répondu tout de même.

— Oui!... Je lui ai dit : « Il vous manque » quelque chose! — Quoi? me demanda » vivement M. de Lamartine. — Eh bien, » il vous manque un arrosoir !... »

La verve de Préault était inépuisable. Je me souviens que ce même jour la con-

versation continua sur Decaisne qui avait exposé, comme pendant au portrait de Lamartine, celui de la princesse Clémentine d'Orléans. Préault ne le ménageait pas plus que l'autre au point qu'il nous dit :

— « Voyez-vous, si Rubens est le *lion* de la peinture, Decaisne en est le *veau !* »

Mais, par exemple, il parlait généralement avec respect de Delacroix.

— « Quand Delacroix peint, disait-il, c'est comme un lion qui emporte le morceau ! »

Pour M. Ingres, je me souviens qu'une fois on l'avait mis sur le tapis et que Préault sembla réfléchir longuement avant de se prononcer. Enfin il finit par dire d'un ton solennel avec des yeux de côté :

— « M. Ingres, c'est un Chinois égaré dans les ruines d'Athènes ! »

Diaz aimait à répéter ce mot-là. Je crois, du reste, vous l'avoir déjà cité en parlant de lui.

Il traitait Pradier encore plus cruellement :

— « En voilà un, disait-il, qui part tous les jours pour Athènes et s'arrête rue de Bréda. »

On pourait composer plusieurs volumes rien qu'avec les mots de Préault.

IX

Alfred et Tony Johannot. — Eugène et Achille Devéria.

Les frères Johannot étaient deux jeunes graveurs qui du burin passèrent au dessin pour ainsi dire sans études préalables. Ils n'avaient pas même vu les tableaux des maîtres; il s'étaient bornés à feuilleter les manuscrits imagés du moyen âge, pour y étudier les costumes d'autrefois. Ils ont fait des vignettes par milliers, et toutes également originales et charmantes. Ils ont été pour leur temps les véritables rénovateurs des plus élégantes illustrations du

XVIII[e] siècle, et ils ont mis dans leurs figures, dans celles de femmes surtout, tout ce que le romantisme avait rêvé.

C'est en 1832 que je les ai connus et que je fis leur portrait pour *l'Artiste.* Je n'ai pas voulu les séparer; je les fis sur la même feuille, Alfred et Tony. Ce fut, du reste, un grand succès ; on se disputait les épreuves avant la lettre. Il va sans dire que je ne me mépris point là-dessus : je devais ce succès-là à la sympathie qu'inspiraient à tout le monde le talent et le caractère de ces deux aimables natures.

Alfred, l'aîné, semblait contenu et même froid au premier abord, ce qui venait de sa mauvaise santé. Le pauvre garçon était si faible, si malade de la poitrine, qu'il avait dû passer deux années de suite, nuit et jour, dans une étable. Il mourut vers 1836.

Je me souviens de lui avoir posé une figure pour un tableau qui représentait *la*

Grande Mademoiselle recevant les clefs d'une ville. Il a peint la tête en une séance sans avoir à y revenir. Tous ses tableaux, entre autres ceux qui sont à Versailles, dénotent une grande science de composition. La quantité innombrable de vignettes qu'il avait composées lui avait tellement aiguisé l'esprit et l'imagination, qu'il savait trouver un tableau dans la moindre chose. Mais sa qualité la plus précieuse, une qualité bien rare, c'est le caractère et la physionomie qu'il savait imprimer à ses personnages. Il semble qu'il les ait connus dans l'intimité, pour saisir leurs gestes ; qu'il ait été le compagnon de Rob-Roy ou le compère de Louis XI. Et ses fonds! comme ils sont imprévus et grands !

Son frère Tony était beaucoup plus ardent que lui, ce qui était du reste visible tout de suite. Il avait une figure aimable et heureuse qui montrait bien qu'il devait réussir dans tout ce qu'il entreprenait.

C'est de lui que Gavarni me dit un jour :

— « Il fait les femmes avec un tel charme, qu'elles semblent se mouvoir sans articulations, comme des serpents. »

Tony était réellement doué ; il avait l'instinct de la peinture, mais l'éducation première lui manquait, et il n'avait pas la patience de l'acquérir. Il laissait donc aller sa fantaisie. Cependant, sous l'influence de son frère, il a fini par arranger ses compositions, presque aussi bien que lui; — avec ceci en plus, que ses figures de femmes sont bien supérieures. On peut même dire que ses figures de femmes sont des figures incomparables ; je suis entièrement de l'avis de Gavarni. Mais, par exemple, Tony était bien au-dessous d'Alfred pour les physionomies.

Alfred a travaillé jusqu'à son dernier souffle. Un soir, je reçus tout à coup un mot de Tony m'annonçant que son frère était au plus mal. J'accours, mais il n'était

déjà plus. Je n'ai pu lui serrer la main. J'ai fait alors une peinture (à la lumière) de ce vaillant ami.

Tony a vécu encore longtemps et a laissé quantité de très belles choses que nous connaissons tous.

Ces deux frères ont toujours fui le tapage et la réclame, vivant paisiblement dans leur atelier, et toujours modestes. C'est bien eux qui pratiquaient le mot de Pascal : « Le moi est haïssable. » Ils ne parlaient point d'eux-mêmes dans la conversation.

Alfred faisait poser le modèle même pour ses vignettes ; puis souvent il se servait de ces mêmes études pour ses aquarelles ou ses ouvrages plus importants. Je lui demandais un jour s'il avait la robe que je voyais en ce moment dans un de ses tableaux. Il prit alors un petit morceau de soie avec lequel il fit le pli qui avait provoqué ma question.

— « Voilà mes robes, me dit-il ; ce sont

des morceaux de chiffons comme celui-là, je m'en tire comme je puis ! »

Les Devéria, Eugène et Achille, étaient également deux frères, mais bien différents de ceux-là.

Eugène a précédé tous les braves gens dont je vous ai déjà parlé, excepté Sigalon, toutefois. En 1828 ou 1829, il était encore parmi les rapins à l'atelier de M. Hersent ; mais il voulut faire un grand tableau. Il quitta alors l'atelier pour en louer un à lui, rue de l'Ouest, si je me rappelle bien, et il y peignit d'arrache-pied sa *Naissance d'Henri IV,* qui est au Louvre. Je dois pourtant remarquer que Delacroix avait déjà fait sa *Barque de Dante,* qui était au Luxembourg, et son *Massacre de Chio*. Devéria fut prêt pour l'exposition de 1829. On plaça son tableau dans le salon carré, à la place d'honneur. La même année, Court avait envoyé de Rome sa *Mort de César,* qui fut placée en face. Il eut du

succès; mais Devéria eut un triomphe indescriptible. C'est au point que ses anciens camarades perdirent tellement la tête, dans leur enthousiasme, qu'un beau matin, après un discours bien senti en son honneur, ils sacrifièrent impitoyablement leurs dieux. Ils prirent tous les antiques de l'atelier et les jetèrent dans la rue en piétinant dessus pour les briser! Bonsoir à la *Vénus de Médicis*, aux bustes de *Caracalla*, de *Lucius Verus*, et *tutti quanti !*

Pendant ce temps, Eugène Devéria marchait dans sa gloire. Il portait un chapeau tromblon, un habit coupé à la mode, et c'était à qui emboiterait le pas derrière lui. Par moment, il frisait fièrement sa jeune moustache entre son pouce et son index, et regardait de son haut tout le menu frétin. Remarquez qu'il n'avait pas vingt ans.

Son tableau fut acheté d'emblée par le roi et placé au Luxembourg. Avec le prix, Devéria paya son remplaçant comme soldat, puis..., je ne sais combien de pots de

confitures, qu'il mangeait à pleine main tout en travaillant avec ses modèles. Malgré les confitures, l'administration des Beaux-Arts l'accabla de commandes, tandis qu'elle oubliait complètement Delacroix. Celui-ci entreprit alors sa grande toile, — sa plus grande, — je veux dire son *Sardanapale*, qui acheva de soulever toutes les fureurs; car jamais on n'avait poussé plus loin le laisser aller ni l'emportement. Mais Delacroix ne voulait plus vivre dans l'atmosphère de Devéria; il alla même demeurer dans un autre quartier.

Peu à peu, cependant, les rapins commencèrent à en vouloir à Devéria de sa vogue inouïe et de ses nombreuses commandes, — entre autres capitales, celle de *la Bataille de la Marsaille*, un des plus grands tableaux du musée de Versailles.

Au contraire, Delacroix commença à prendre le dessus sérieusement avec son *Saint Sébastien*, qui lui fut payé 1,500 francs. (Ce tableau fut donné par le Gouvernement

à l'église de Nantua.) Alors Delacroix monta toujours, tandis que Devéria s'éclipsait; — car Delacroix travaillait selon les lois de la couleur, presque mathématiquement. Ainsi, au contraire des anciens qui peignent toujours les chairs plus claires que les terrains, Delacroix les peint souvent plus foncées; et en réalité les chairs des gens du Midi sont plus foncées qu'un rocher blanc ou qu'un terrain de sable. En définitive, Delacroix était un maître, tandis que Devéria n'en était pas un.

Finalement, les commandes diminuèrent; on lui demanda encore quelques portraits en pied, puis plus rien. Les marchands le délaissèrent aussi. Devéria, pourtant, ne débridait pas. Comme il voulait toujours travailler rapidement, il en vint à accepter des portraits qu'il brossait en deux heures pour vingt francs.

Mais, à la longue, abandonné de tous, il partit pour la province et se fit prédicateur protestant!...

Bien des années après, il revint à Paris. Je ne sais s'il reprit son chapeau tromblon, je sais seulement qu'il se remit à la peinture. Il envoya au salon son tableau des *Trois Henri*, une composition des plus romantiques. Les trois Henri ont fini assassinés, comme vous savez; — Devéria les représentait en train de jouer aux dés.

Il fallait une grande illusion pour croire qu'une pareille composition attirerait la foule. C'était, du reste, exécuté sans entrain, par quelqu'un qui n'a plus foi en lui, sans talent de dessin et sans la science de la couleur. Aussi, personne n'y fit attention, et je ne sais où ce tableau est remisé.

Quant à l'auteur, je ne sais pas mieux ce qu'il est devenu.

Son frère Achille était un esprit distingué qui eût excellé en n'importe quoi. Il fut un des premiers, avec Charlet, qui firent de la lithographie. Il avait acquis une telle facilité, que jamais on n'a dessiné sur le papier aussi rapidement que lui sur

la pierre avec le crayon gras. Ses premiers dessins sont charmants. Les paysages, les portraits, les vignettes, il faisait tout avec le même bonheur.

J'ai de lui les portraits de Victor Hugo et de Lamartine; un *quelque chose* de plus et ce seraient des eaux-fortes de Van Dyck. Mais ce *quelque chose* n'y est pas!

Sa renommée, chez les éditeurs de livres, était considérable; car, dans ce temps-là, on ne publiait rien sans vignettes, et tout le monde en voulait des siennes.

Un jour, dans le jardin du Luxembourg, Lancrenon, un de ses camarades de l'atelier de Girodet, lui dit :

— « Eh bien, il paraît que tu bats monnaie?

— Oui, répondit Achille, ça peut aller de 200 à 300 francs par jour.

C'était énorme dans ce temps-là. Mais les charges de sa maison augmentaient en proportion. Sa mère avait une cuisine très dispendieuse et de grosses notes de mo-

diste ou de couturière. Sa sœur, qui était jolie, n'était pas moins dépensière, et le pauvre Achille travaillait sans trêve. Il livrait au moins deux ou trois dessins par jour. C'est lui également qui avait porté pour ainsi dire tout d'un coup son frère Eugène du dernier rang des rapins au premier des maîtres de l'époque.

Mais, à force de travailler ainsi de chic, comme nous disons, il finit par perdre le respect de son art au point d'oublier la nature et les maîtres. Il finit par crayonner en un instant des dessins que l'on reconnaissait du plus loin pour des *Devéria*, et qui ne méritaient que l'attention d'un instant.

Oui, ce brave homme, si travailleur et si dévoué, fut perdu pour l'art; car la peinture est exigeante, elle ne pardonne rien, et tant pis pour celui qui oublie cela !

Comme disait M. Ingres à propos du baron Gérard : « Il a abandonné la peinture et la peinture l'a abandonné. »

Insensiblement les éditeurs l'abandonnèrent aussi, tant il se négligeait ; les uns ne voulurent plus lui payer ses lithographies que le huitième de ce qu'ils lui donnaient au commencement ; et enfin aucun ne voulut plus rien de lui.

Il ne sut pas se retirer sous sa tente ; il n'eut pas même la consolation de sa fierté ; il alla jusqu'à se faire refuser les ouvrages qu'il allait offrir, lui naguère si couru !

Bixio, notre ami à tous, lui trouva un petit emploi à la bibliothèque des estampes, où personne n'était plus capable de rendre de grands services. C'est là qu'il a fini sa vie, après avoir fait je ne sais combien de milliers de dessins et d'aquarelles.

Donc, lui et son frère, voilà deux magnifiques natures qui se sont trouvées réduites toutes deux aux mêmes conditions de triste décadence pour avoir voulu abuser du succès. C'est à peine si les journaux ont mentionné leur fin !

Cependant les amateurs et les curieux

rechercheront un jour leurs œuvres, — surtout celles d'Achille, — et passeront des heures intéressantes à les feuilleter.

Il y a des intrigants de la postérité. Ceux-là avaient escompté la gloire dans leur jeunesse au point de fatiguer le public.

X

Le comte d'Orsay. — Louis Blanc. — Pierre Dupont.

J'ai déjà prononcé si souvent le nom du comte d'Orsay dans les pages précédentes, qu'il faut que je m'étende un peu plus longtemps sur lui.

C'est en 1849 que j'eus le grand plaisir de le rencontrer chez Gudin, à un dîner où assistaient également madame la princesse Mathilde, Alexandre Dumas et plusieurs autres.

Je le connaissais déjà de réputation, c'est évident, et j'étais même disposé à me montrer un peu sévère dans mon jugement sur lui,

comme on peut l'être pour quelqu'un qui passe pour gouverner la mode. Cependant rien dans sa personne ni dans ses manières ne me parut étrange. Il avait une figure bienveillante; il était grand et bien proportionné ; sa voix, seulement, était plus haute que le diapason moyen. Il émettait très franchement ses opinions, parlant de tout, excepté de lui-même, et presque toujours en riant. Sa bonne humeur ne le quittait jamais. Il avait, du reste, un si grand art de la conversation, qu'il la dirigeait à sa guise, d'un seul mot lancé à propos.

Comme nous étions arrivés tous les deux un peu avant l'heure du dîner, il prit une feuille de papier et un crayon et me dit :

— « Je vais faire votre portrait; voulez-me poser un moment? »

Tout en dessinant, il me dit :

— « Mettons donc le *monsieur* de côté, mon cher Gigoux.

— Allons-y, mon cher d'Orsay! » répondis-je.

Un moment après, le portrait était achevé, très ressemblant, quoique beaucoup plus élégant que ma personne.

Au reste, le comte d'Orsay avait un gros album rempli des portraits de ses amis dessinés par lui-même. Il voyait la nature en beau, et il aimait ses amis toujours comme dans sa jeunesse. Il se réjouissait de leurs succès, et leurs moindres ennuis le contrariaient ou l'affligeaient. Quand vous le rencontriez, n'importe où, il avait toujours quelque chose d'intéressant ou d'aimable à vous dire sur quelqu'un, car il était bienveillant. Toutefois, il observait très finement et rien ne lui échappait. Il avait le rire si large et si gai, que, quand il riait, on apercevait toujours la place d'une dent absente, laquelle avait une légende, que voici :

Il paraît qu'après avoir conduit maintes fois chez un dentiste certaine dame de ses amies, celle-ci, n'osant braver la douleur d'une extraction, repartait toujours comme

elle était venue et souffrant de plus belle. A la fin, à bout d'éloquence persuasive, d'Orsay se fit arracher devant elle, une des incisives les plus en vue, sans broncher, pour lui donner du courage en lui prouvant que la douleur n'était pas si grande qu'elle le croyait.

Il va sans dire qu'il était beaucoup trop galant homme pour raconter lui-même cette histoire.

M. de Lamartine, alors au comble de la gloire, était très lié avec d'Orsay. Ils s'étaient connus aux Gardes du corps, où ils étaient entrés ensemble.

M. de Lamartine me parlait bien souvent de lui. Il me conta qu'un jour lord Blessington, qui venait passer l'hiver à Paris avec sa famille, rencontra d'Orsay dans le monde et qu'ils entrèrent tout de suite en relations d'amitié au point de ne se plus quitter. D'Orsay avait si grand air sous son uniforme, qu'à la fin de la saison, lord Blessington l'invita à Londres et lui fit même épouser sa fille.

Mais ce mariage ne fut pas heureux; les deux époux tirèrent chacun de son côté.

Je me rappelle qu'un jour quelqu'un voulut me présenter à la comtesse, et, comme je m'y refusais, à cause de ma grande intimité avec son mari, on m'avoua que l'on voulait essayer un rapprochement. La négociation me parut si délicate, que je n'osai m'en mêler. Ma diplomatie aurait certainement échoué auprès de la comtesse... car elle était consolée dans ce moment-là, comme je le sus après. Pourtant, j'ai regretté souvent de ne pas avoir confié ce projet à Lamartine. Qui sait si, par lui, les choses n'eussent pas pris une autre tournure?

Le comte d'Orsay avait quitté l'Angleterre criblé de dettes pour revenir à Paris, où il vivait entouré des gens de mérite de tous les mondes, artistes, financiers, savants, etc...

Ce charmant homme avait une influence si agréable sur tous ceux qui le connaissaient, qu'un jour, madame Erington, dont la fa-

mille était pourtant ruinée par sa faute, me dit ceci :

— « Il est si aimable, que je ne puis m'empêcher de lui souhaiter tout le bien possible, et que je suis toujours charmée qu'il vienne nous voir. »

Depuis son retour à Paris, il ne s'est guère passé de jours sans qu'il vînt à mon atelier. Ensuite, quand il commença d'être malade au point de ne plus sortir, ce fut mon tour d'aller le voir, également tous les soirs, après le travail de la journée. Je trouvais souvent auprès de lui le prince Napoléon, Émile de Girardin ou le docteur Cabarrus. Il ne se plaignait jamais ; il mettait une sorte de coquetterie à ne pas laisser voir ses souffrances, qui devaient être cruelles, car c'était la colonne vertébrale qui était atteinte.

Il aimait passionnément l'art et les artistes. Lui-même faisait de la sculpture, comme un amateur superficiel, c'est vrai, mais qui avait pourtant du cachet. Ses

bustes avaient une grande ressemblance. J'ai celui de Lamartine et celui de lady Blessington. Il peignait aussi avec les mêmes qualités aimables. Ses lettres et ses billets étaient charmants de laisser aller. Plusieurs mériteraient d'être publiés, car on les lirait avec plaisir.

En Angleterre, il a tenu une place considérable, et son nom restera encore longtemps célèbre dans les fastes des gens du monde.

Au nombre des anecdotes qu'on raconte sur lui, voici celle de son manteau :

Un jour qu'il était à pied dans la Cité, il fut surpris par une averse d'orage. Un matelot courut à lui et lui jeta son caban sur les épaules ; après quoi, le comte poursuivit sa route. Il ne se doutait guère qu'il venait de créer une mode qui fit fureur. Les amis qui l'attendaient trouvèrent que ce caban avait si bonne grâce sur lui, que, le lendemain, tous les élégants de Londres en portèrent de pareils.

Je me souviens qu'une fois, notre ami M. Marquiset, avec qui il aimait beaucoup à causer, le questionna là-dessus et qu'il nous conta alors, à ce propos, qu'un parfumeur de Regent-Street était allé lui demander de mettre sur son enseigne : « Fournisseur du comte d'Orsay, » moyennant mille livres, — c'est-à-dire 25,000 francs, — en échange de la permission.

Pour donner encore une idée de son amabilité, souvent, dans les beaux jours, quand il venait me prendre pour aller dîner, je le voyais venir avec lady B... et lady M... dans quelque brillant équipage tout plein de fleurs. On passait alors une soirée délicieuse de charme et d'entrain.

J'ai déjà dit qu'il était connaisseur en art ; il savait même motiver son opinion. Il avait connu la plupart des peintres anglais de son temps, et, quand j'allai moi-même en Angleterre, il pria un de ses amis de me piloter parmi ceux qui m'intéresseraient.

Il était assez lié avec Louis Blanc ; il l'avait connu à Londres au commencement de son exil. Du reste, le caractère si honorable et si net de Louis Blanc devait lui plaire. Remarquons ceci, en passant, que l'entière indépendance du comte d'Orsay ainsi que son extrême franchise lui permettaient d'être très éclectique dans ses amitiés, sans souci des opinions. Par exemple, il était très lié avec le prince Louis-Napoléon, — qui devait bientôt supprimer la petite rente du pauvre Louis Blanc, — et il ne se gêna jamais de dire devant le prince tout le bien qu'il pensait de l'exilé, pas plus que, devant celui-ci, il ne se privait de dire du bien du prince.

Puisque l'occasion se représente de parler de Louis Blanc, je vous dirai ce que j'en sais.

Louis Blanc a été l'ami de beaucoup, mais le camarade de personne. Sa nature ne se pliait pas. Il ne s'intéressait pas assez aux autres pour arriver à l'intimité. Je

comprends qu'il ait plu aux Anglais et qu'ils lui aient plu aussi.

Une fois, pendant mon séjour à Londres, comme nous causions, après dîner, des causes des révolutions, je lui demandai pourquoi il n'essayait pas de faire prévaloir ses idées en Angleterre, comme il l'avait essayé en France. Alors il me répondit après une longue réflexion :

— « Ce pays est très bien établi ; il n'y a rien à faire. »

Une autre fois, il me dit qu'en 48 on n'avait pas été assez sévère et que l'on avait manqué aux traditions de 93. Mais je lui répliquai que, si on n'y avait pas manqué, il ne serait sans doute pas là lui-même pour le dire.

Louis Blanc avait une nature assez gaie, car il riait de bon cœur. Il aimait aussi beaucoup à conter des anecdotes. Voici, par exemple, une histoire de fou que je lui ai entendu répéter bien des fois, à différentes époques, ce qui prouve qu'elle l'avait beaucoup frappé.

Il était allé visiter Charenton avec M. Odilon Barrot et François Arago, et le directeur leur avait donné pour guide un de ses propres pensionnaires. Celui-ci leur fit voir tout l'établissement avec beaucoup de soin, leur montrant les fous qui se promenaient et leur expliquant très posément le caractère de chacun de ces pauvres malades. « Ainsi, leur disait-il, voilà un tel qui se croit empereur; cet autre, que vous voyez là au soleil, a une peur affreuse qu'on ne l'approche, car il se croit de verre et on le briserait ; pensez s'il est malheureux !... etc., etc...» A la fin de la visite, il accompagna les trois visiteurs jusqu à la porte. Ces messieurs étaient enchantés autant que surpris de sa politesse et de son bon sens, alors l'un d'eux se décida à lui demander pourquoi il se trouvait lui-même dans cette maison.

— « Ah! messieurs, leur répondit-il aussitôt d'un ton mystérieux, c'est que cela me serait bien difficile de vivre ail-

leurs ; je suis accablé par tout le monde ; c'est moi qui suis Jupiter ! »

Le pauvre diable disait, paraît-il, cela d'une façon si risible, qu'un fou rire, irrésistible, s'empara de ses trois auditeurs ; et, chaque fois que Louis Blanc racontait cette visite de Charenton, même après bien des années, il en riait de nouveau.

Louis Blanc avait des manières et des instincts très aristocratiques. Les gens communs ou mal élevés qui l'approchaient, si intéressants qu'ils fussent, lui causaient de réelles souffrances ; mais il faisait tous ses efforts pour qu'on ne s'en aperçût pas. Aussi, en Angleterre, passait-il dans toutes les classes pour un gentleman accompli.

Du reste, voici qui le peint encore très bien. Un jour, je lui demandais des nouvelles de son collègue et ami, Albert, ouvrier, membre du Gouvernement provisoire de 48. Eh bien, il n'avait pas l'air de s'en souvenir.

Pourtant, j'insistai impitoyablement :

— « Comment votre collègue du Gouvernement provisoire, Albert l'ouvrier !... Vous ne savez pas ce qu'il est devenu, alors ?

— Non...

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez rencontré ?

— Je ne sais pas.

— Quinze jours ?

— Non, non...

— Deux mois ?

— Oh ! non...

— Six mois ?

— Je ne me rappelle plus !... »

Je m'aperçus que j'étais indiscret, à la fin ; car ce pauvre Albert était bien au centième dessous !

Après la guerre, un jour que nous dînions chez madame de Balzac, Louis Blanc nous conta que, pendant le siège, il avait vu un soldat gravement blessé, qu'on venait de transporter contre le mur d'une

maison et qu'une foule nombreuse plaignait au milieu de la rue.

— « Mais, dès que je fus reconnu, nous disait-il d'un air triomphant, j'entendis chuchoter autour de moi « Louis Blanc ! » Louis Blanc ! » sur tous les tons. Le pauvre soldat, entendant mon nom, s'écria alors : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; allez » vous agenouiller devant un pareil homme. »

Pendant son exil en Angleterre, il fit au journal *le Temps* une correspondance anglaise qui est assurément aussi intéressante que raisonnable. Mais, chose singulière ! sitôt qu'il traversait la Manche pour rentrer en France, il redevenait l'homme des utopies. Pourquoi cela ? Tout bonnement parce qu'il jugeait la société au point de vue des ouvriers parisiens qui l'acclamaient, tandis qu'en Angleterre il vivait parmi des égaux, où la raison dominait la politique.

A propos de Charles Blanc, j'ai déjà signalé plus haut l'affection constante qui lia les deux frères.

Comme écrivain, le style de Charles était élégant, clair, naturel, continuant à merveille la belle tradition littéraire du XVIIIe siècle ; — celui de Louis, au contraire, était imagé, poétique, et aussi, — il faut bien le dire, un peu dogmatique. Cependant, malgré ses succès oratoires et littéraires, les compliments sur ces sujets-là étaient indifférents à Louis. Il était si convaincu de sa mission réformatrice, comme Luther et Calvin, qu'il ne se préoccupait de rien autre.

En 48, le 15 mai, j'eus l'occasion de le tirer d'un bien mauvais pas. La Chambre, qui venait d'être envahie par les émeutiers, fut reprise par la garde nationale. On ne parlait pas moins que d'écharper Louis Blanc. Cependant, c'était bien difficile pour moi de laisser un ancien ami dans un tel danger. Or, comme j'avais beaucoup d'autorité dans ma légion, sans m'en ouvrir à personne, je pris quarante hommes que je postai par petits groupes à dix pas de distance les uns des autres, et j'arrivai moi-même

au banc où Louis Blanc était resté. Il était complètement inerte, brisé de coups, ayant à peine connaissance. Son habit ne tenait plus que par le collet tant il était déchiré. Bref, je le soulevai de sa place, il se cramponna de son mieux à mon cou, et, rassemblant toutes mes forces, je pus l'enlever par-dessus la barre qui nous séparait.

Depuis, Louis Blanc a raconté l'histoire de cette chaude journée et m'a adressé des remerciements à la tribune. Il les a répétés dans une brochure. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Nordmanby, a de même écrit un livre là-dessus où il a rappelé ces mêmes souvenirs.

Tantôt, en causant du comte d'Orsay, je me suis souvenu aussi de Pierre Dupont, le chansonnier.

C'est en 1849 que Pradier l'amena un soir dans mon atelier, et il se mit aussitôt à nous chanter *les Bœufs*. Comme il désirait une vignette pour la couverture, c'est Mouilleron qui la lui fit. Depuis, il revint souvent

me voir. Tous les trois ou quatre jours, il apportait une chanson nouvelle. Il avait encore sa voix bien pleine et l'enthousiasme de son auditoire l'exaltait. Il jugeait alors sur nous de l'impression que l'œuvre nouvelle produirait sur le public.

Le comte d'Orsay l'avait pris en grande amitié, et il le fit bien vite apprécier parmi la colonie anglaise de ses amis. Souvent nous allions à l'hôtel du *Rhin,* chez lord Hamilton, ou d'autrefois, pour rendre la partie plus joyeuse, il organisait des dîners chez Philippe, rue Montorgueil, avec le comte d'Essex, lord Castelreigh, et plusieurs autres. Au dessert, toutes les dames demandaient à Pierre Dupont de chanter. Ah! il ne se faisait pas prier, allez! Un de ses grands succès dans ce monde si charmant, c'était *la Vigne.* On la voulait chaque fois, et chaque fois, qu'il attaquait le refrain :

Ils n'en ont pas dans l'Angleterre !...

on riait à qui mieux mieux.

Dans le peuple, son succès n'était pas moindre; de même qu'on se le disputait dans les salons, on chantait ses chansons par les rues ; — mais, hélas ! si la popularité était grande, le profit était nul.

La vie de ce brave Pierre Dupont s'est effeuillée, sans que personne songeât à sa vie matérielle, à courir les cabarets grands ou petits, et à boire avec des camarades qui ne pensèrent même pas à donner chacun deux sous pour poser une pierre rappelant son souvenir.

Personne ne savait où il demeurait, et on ne pouvait lui écrire, par conséquent. Madame Bixio m'envoya un jour ce billet :

— « Voisin, pouvez-vous me dire où perche Pierre Dupont ; je voudrais bien l'inviter avec vous tous pour demain. »

Un soir, il arriva tout à coup d'un air préocupé.

— « Je viens de chez Victor Hugo, nous

dit-il; mais on ne m'a pas reçu. Alors j'ai pensé à venir vous trouver, et voici les vers que j'ai faits en chemin :

Si tu voyais une hirondelle
Venir au milieu de l'hiver
Battant la vitre de son aile
Demander place à ton foyer;

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de périr,
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir;

L'hirondelle aurait sa retraite
L'anémone sa goutte d'eau;
Que ne suis-je, pauvre poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau !

Ses ouvrages ne lui rapportaient, en définitive, que des applaudissements. Il nous parlait souvent de sa femme; j'ignore s'il avait des enfants. Comment leur donnait-il du pain ? Le pauvre poète gardait bravement le secret de sa misère, qui

le talonnait pourtant de plus en plus près.

La génération actuelle a trop oublié ce vaillant, qui faisait si bien vibrer les cœurs.

XI

Un mot sur la duchesse de Berry. — Mademoiselle de Fauveau. — Francis Conscience et Géricault.

Il y a quelquefois des rencontres bien inattendues et qui nous font étrangement réfléchir. Vous coudoyez, par exemple, tel ou tel personnage dans un salon, ou bien vous le rencontrez dans la rue avec un de vos amis, et, un moment après, vous apprenez que ce personnage, à qui vous avez peut-être serré la main, a commis une des plus grandes lâchetés du monde... bref, qu'il s'appelle Deutz !...

C'est pourtant ce qui m'est arrivé, un

beau matin que j'avais rendez-vous pour déjeuner avec mon ami Cavé, directeur des Beaux-Arts, et que j'allais le prendre à son bureau, qui était alors rue de Grenelle, au ministère de l'intérieur.

Nous traversions la cour pour sortir, quand, tout à coup, Cavé s'arrêta en me disant :

— « Tenez ! il faut que vous voyiez un des plus grands scélérats qui existent... »

Je vis alors passer près de nous un homme d'une trentaine d'années et qui ne manquait pas d'élégance.

Cavé reprit :

— « Cet homme que voilà vient de vendre madame la duchesse de Berry pour un million ! »

La duchesse courait alors la Vendée avec les chefs du parti, et accompagnée de madame de la Rochejaquelein et de mademoiselle de Fauveau.

— « Thiers est écœuré, poursuivit Cavé ; il est comme honteux de ce qu'il vient de

faire, et, si ce misérable était resté un moment de plus, je crois que tout était abandonné, car il l'eût fait jeter par la fenêtre!... Enfin! allons déjeuner; notre ministre ne déjeunera pas d'aussi bon cœur que nous! »

Mais j'oublie que ces causeries doivent traiter de la peinture et des artistes de mon temps; je m'empresse donc de rentrer dans mon sujet avec mademoiselle de Fauveau, de qui je viens de prononcer le nom.

Mademoiselle de Fauveau, du reste, fit beaucoup de bruit au point d'être célèbre, sinon parmi les artistes, au moins parmi les gens du monde.

En 1836, elle habitait Florence; j'allais dire qu'elle y régnait! Elle portait une petite toque de velours semblable à celle de Raphaël dans son portrait du Louvre; elle avait aussi les cheveux coupés de la même façon, et portait un costume qui rappelait le sien.

Elle était très gracieuse, très bien faite;

elle s'exprimait très facilement avec une voix agréable et persuasive. Eh bien, elle s'en servait pour démolir Raphaël lui-même ! Pensez si les gens du monde devaient la prendre pour un génie; une si charmante personne, d'un tel mérite, qui assignait carrément une place secondaire Raphaël !...

A l'entendre, Raphaël était venu au monde pour tuer la peinture; mais elle, oh! oh! elle ne s'y laissait pas prendre ! Elle savait bien que les vieux maîtres, les prédécesseurs de Raphaël, étaient les seuls vrais, les seuls qu'on dût suivre !...

Aussi était-elle continuellement en querelle avec Bartholini, qui passait alors pour le premier sculpteur de l'Italie et de qui Ingres a fait plusieurs fois le portrait. Du reste, Bartholini était aussi malin et avait autant d'esprit qu'elle.

Il racontait volontiers comment, lors de l'arrivée de mademoiselle de Fauveau à Florence, il s'était mis entièrement à sa disposition pour lui rendre les mille petits

services dont une étrangère peut avoir besoin, mais qu'il avait fini par se lasser en apprenant qu'elle le traitait de poncif et qu'elle disait que ses draperies étaient des queues de billard.

Cependant j'ai des souvenirs bien plus personnels et plus anciens sur mademoiselle de Fauveau ; car elle était de Besançon. Elle a été la première personne s'occupant d'art à qui je fusse présenté dans mon enfance, juste à ce moment où Walter Scott montait si prodigieusement les jeunes têtes.

Mademoiselle de Fauveau avait déjà des relations avec des amateurs de Paris, avec qui elle faisait des échanges. Je voyais chez elle des esquisses qui devaient être de fameuses croûtes, mais que je trouvais superbes! Je me rappelle notamment un *Othello* sur une toile de *cinq*. Le peintre y avait employé toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : du vermillon, de l'outre-mer, du jaune de chrome, tout cela à l'état pur

et empâté comme si on avait crevé la vessie sur la toile. Je ne me lassais point d'admirer ce tableau, et cela se comprend, mon professeur était un peintre de miniatures!...

Lorsque j'allais chez mademoiselle de Fauveau, je frémissais de joie à l'idée de voir tant de chefs-d'œuvre, et de l'entendre causer de peinture avec un enthousiasme bien rare en province. Ah! la charmante femme ne s'est jamais doutée de la grandeur de mon admiration pour elle.

J'ai eu également dans mon enfance, à la même époque, une autre admiration non moins grande pour un artiste qui était bien l'être le plus fantasque du monde. Du reste, mademoiselle de Fauveau était obligée de le tenir à distance depuis un jour qu'il s'était permis d'aller lui faire une visite en entrant par la fenêtre, à l'improviste.

Il s'appelait Francis Conscience. Il dessinait des chevaux et des cavaliers dans

toutes les positions avec une facilité étourdissante que je n'ai jamais revue chez personne. Il émerveillait les plus insensibles. Pour moi, Michel-Ange, Léonard de Vinci, tous les maîtres, en un mot, reprenaient vie en lui. Il me donnait la monnaie de ces grands hommes.

Quel bonheur de le connaître! Et puis, il était si peu fier, qu'il me parlait sans façon, comme à tout le monde! Il me parlait parfois d'un certain Géricault, qui m'intriguait vivement. Quel génie devait donc être ce Géricault pour mériter de telles louanges de M. Francis, qui, du reste, avait été son élève!

A certains moments, il déclamait tout à coup des vers comme ceux-ci :

La Postérité, sans cervelle,
Me dit : « Je l'ai fait avant toi! »
La plaisante donzelle!
Que ne venait-elle après moi?
Je l'aurais fait avant elle!

Là-dessus, il tournait son chevalet et je

pouvais contempler quelque charmante esquisse qu'il avait préparée avant ma visite. Il en recommençait une autre en ma présence. J'admirais ; j'étais empoigné littéralement et je ne manquais pas de demander si je pouvais voir aussi quelque chose de M. Géricault. Alors il prenait un gros rouleau de papier dans un coin de l'atelier et me disait :

— « Voilà des Géricault ! »

C'étaient les lithographies publiées par Gihaut.

Ah ! pour le coup, j'étais au comble de l'émotion. Un jour, Francis s'en aperçut bien et il me dit :

— « Je suis obligé de sortir ; restez, si vous voulez ; seulement je fermerai la porte à clef. »

Rien ne pouvait m'être plus agréable. Et pourtant, c'était par un beau dimanche de printemps et un soleil bien tentant pour aller courir dans les prés.

A la fin, fatigué de regarder, je me mis

à dessiner d'après un des Géricault. Alors je sentis combien M. Francis était dans le vrai, et combien il savait apprécier les maîtres! Que n'aurais-je pas donné pour avoir une collection de Géricault pareille à la sienne!

Cependant Francis s'était pris au sérieux depuis qu'il m'avait pour élève et que, dans mon enthousiasme, j'avais entraîné avec moi mon camarade le baron Fraguier. Nous dessinions d'après un modèle vivant, et, pour ma part, j'y allais comme un enragé. Mais Francis ne savait pas enseigner; il ne savait que nous dire qu'il faut dessiner par plans, c'est-à-dire par petits carrés. Voyez si c'était clair! Car les plans, chacun les entend à sa façon. Il faut donc qu'un maître vous montre la bonne. Malheureusement, dans ce temps-là, les victimes de Géricault, je veux dire les imitateurs maladroits, étaient nombreux. C'était à qui empâterait le plus avec ses petits carrés! Aux expositions, le ury refusait des centaines de tableaux peints

dans ces principes, et pourtant il en restait encore trop. Combien de médiocrités, ce qu'on appelle des croûtons, ont profité de cette recette pour faire de la peinture et se croire des peintres !

Un beau matin, Francis me planta là et partit pour Paris. Mais, peu après, il m'écrivit, me disant de rester à Besançon, où je vivrais heureux à faire des portraits ; car, à Paris, les plus grands artistes végétaient et même mouraient de faim, tant le goût de la peinture était en décadence.

A plusieurs années de là, quand je fus moi-même à Paris, je retrouvai mon Francis. Il vint me surprendre un beau matin, portant sa pierre lithographique sous le bras. Je demeurais alors quai Malaquais. Il se mit à table pour déjeuner, toujours gai et toujours prodiguant les calembours, comme c'était la mode alors. A la fin, il m'avoua qu'il n'avait plus de chez lui et qu'il ne savait où aller percher ! On lui fit un lit le soir sur le canapé de l'atelier, —

en attendant!... Toutefois, trois mois après, sa situation n'avait nullement changé. Il se levait de bon matin et rentrait ponctuellement à huit heures, mais si gai, que je n'y comprenais rien.

J'ai su depuis que c'était grâce à un petit vin blanc du quartier auquel il allait dire deux mots. Il emportait, du reste, une feuille de papier et, avec la plume et l'encre du marchand de vin, il dessinait tout ce qui passait devant la fenêtre : homme, femme, chien, cheval, etc...

Il les saisissait à la course, littéralement, avec une telle rapidité, mais une telle bonne foi, que souvent la queue ou même tout le train de derrière du cheval lui manquait si par hasard il avait passé au trot !...

J'ai fait relier en un gros volume in-folio toutes les premières impressions de ces matinées, pour les conserver.

M. Marquiset père, son ancien camarade de collège, lui demandant une fois pourquoi

il ne lui faisait que de rares visites, Francis lui répondit, après avoir compté sur ses doigts :

— « C'est que tu demeures à dix-sept petits verres ! »

XII

Louis David. — Prud'hon. — Madame de Mirbel.
Isabey.

S'il y a des moments bien décourageants et bien durs au milieu du travail des artistes consciencieux et qui aiment passionnément leur art, il y en a parfois d'autres bien doux. Le vulgaire ne peut pas comprendre cela.

Aussi, je tiens de M. Gérard qu'un jour, à la fin de l'après-midi, David, son maître, le fit chercher en toute hâte. Gérard accourut à l'atelier et, aussitôt, David de lui dire d'un air rayonnant, triomphant même :

— « Tiens, mon petit, regarde, j'ai fait cela aujourd'hui ! »

C'étaient les jambes et les pieds de la femme qui montre son enfant au peuple. dans le grand tableau des *Sabines*. Et, en effet, ce n'est pas le morceau le moins bien réussi.

Mais, par exemple, le même homme de génie qui éprouve une joie si pure, presque sublime, et qui l'élève si haut, peut avoir de singuliers oublis, comme vous allez voir.

Un autre jour que ce même François Gérard accompagnait ce même Louis David de son atelier à la Convention, Louis David dit ceci :

— « Vois-tu, mon cher, Robespierre, ce qu'il aime en moi, c'est mon civisme ; c'est mon amour, mon enthousiasme pour la Révolution ! Il ne se soucie pas plus de la peinture que des peintres. En effet, mon cher, qu'est-ce qu'un peintre, qu'est-ce que la peinture à côté d'un homme comme Robespierre ! »

On sait qu'après la journée de thermidor David fut décrété d'arrestation. Il supportait tristement sa prison, convaincu, du reste, qu'il n'en sortirait que pour aller à la guillotine; car j'ai entendu dire par les gens de ce temps-là qu'il n'avait pas été tendre pour les malheureux prisonniers. Il ne s'attendait donc pas à l'indulgence de ses anciens adversaires devenus les maîtres à leur tour.

On lui avait permis d'avoir sa boîte à couleurs, et il fit son propre portrait, qui est maintenant au Louvre.

Il en fit cadeau au père Fontaine, fondeur en cuivre, qui était alors un de ses jeunes élèves, et il lui dit avec un geste significatif de la main sous le menton :

— « Ils vont me couper le cou, mon cher ! »

C'est au milieu d'idées comme celle-là qu'il s'endormait le soir.

On peut dire de David qu'il a régné sur la peinture de son époque. Au contraire,

Prud'hon, ce poète enchanteur, ne tenait qu'une petite place à part, où il était à peine considéré.

Ils étaient tous les deux de Dijon et ils avaient commencé à peu - près ensemble. M. de Vosges, le maître de Prud'hon, était directeur de l'école de dessin de Dijon et il fut avec M. Vien le rénovateur de la forme antique.

On a beaucoup plus parlé de M. Vien que de M. de Vosges, quoique celui-ci fût bien supérieur à l'autre sous tous les rapports ; mais M. de Vosges vivait dans un cercle restreint de province, tandis que M. Vien avait Paris. Du reste, si M. de Vosges avait commencé Prud'hon, M. Vien avait commencé David.

J'ai souvent entendu parler de Prud'hon par des amis qui l'avaient connu de près.

Il était, paraît-il, très peu causeur ; les mots lui venaient malaisément ; car toutes ses idées étaient au bout de son crayon, et

vous savez si celui-ci causait avec abondance et facilité !

A l'inverse de ceux qui n'ont cette extrême facilité que pour couvrir leur papier de tout ce qui leur passe par la tête de banal ou de nul et qui sont incapables de rien finir, Prud'hon, lui, poussait si admirablement son dessin, que sa pensée y prenait corps et vivait avec tout le charme de la poésie.

A présent, ses dessins atteignent des prix inouïs ; — quinze et même vingt mille francs, tandis que ceux de David, qui pourtant suait sang et eau pour camper son bonhomme, n'ont point de valeur aux yeux des amateurs.

Mais, par exemple, quand David peignait, la nature revivait sous son pinceau. C'est parce que ses dessins lui coûtaient autant que sa peinture qu'il n'en a jamais fini un seul.

Prud'hon ne travaillait que de chic, ou de pratique, comme disaient autrefois les critiques d'art, c'est-à-dire sans le modèle.

David disait de lui à ses élèves : « Prud'hon, c'est le Watteau de notre temps ! »

Je possède pourtant un dessin des plus intéressants où Prud'hon s'est laissé aller à montrer toute sa pensée. Il le fit pour son ami Bornier, à la suite d'un conseil de celui-ci. Il y a au dos la dédicace suivante : *A mon ami Bornier, sculpteur à Dijon.*

Ce dessin représente un enfant qui semble voltiger. Mais il a d'abord un gros ventre et des membres grêles, exactement comme un fœtus copié d'après nature. Au-dessus, sur la même feuille, il y a un second enfant, mais avec des formes plus complètes, partant plus agréables. Enfin, encore au-dessus il y en a un troisième, toujours dans la même attitude, mais exécuté avec toutes les ressources de l'art : un génie des plus beaux jours de l'antiquité. Celui-là ne pèse pas une once; on sent qu'il pourrait s'élancer dans les

airs. Du reste, vous le connaissez, Prud'hon en a dessiné des centaines.

Ces trois enfants furent envoyés à Bornier avec une lettre explicative qui serait bien curieuse à retrouver.

On comprend facilement d'après ses procédés que Prud'hon n'ait pas fait d'élèves. Voyez-vous venir un élève à qui le maître dirait : « Faites comme moi! » Puis qui, s'accoudant à sa table devant une feuille blanche, agiterait son crayon deçà, delà et tracerait comme par magie quelqu'une de ces figures merveilleuses comme Prud'hon savait les tirer de sa fantaisie ? Le pauvre élève n'y verrait que du feu.

Sans doute, si Prud'hon avait vécu au temps des Florentins, avec Michel-Ange, il eût été un autre André del Sarte, de même que Boucher eût peut-être été un autre Raphaël.

A présent, si vous voulez, je vous dirai quelques mots de madame de Mirbel, car elle

mérite bien sa place parmi les vaillants que j'ai cités jusqu'ici.

Ses miniatures resteront parce que, malgré leurs petites dimensions, ses personnages vivent ; ils ont tous leur physionomie. Oui, le génie de l'art a réellement soufflé sur ces charmants ouvrages.

Au surplus, madame de Mirbel avait le sentiment de sa valeur. Elle adorait causer peinture, mais elle n'admettait pas d'autres maîtres que Michel-Ange, ni avant lui, ni après. Son salon était orné de gravures exclusivement d'après Michel-Ange.

A ses soirées, les femmes étaient en petit nombre ; quant aux hommes, toujours très nombreux, au contraire, elle les choisissait parmi les talents célèbres ou parmi les grandes situations. Il me semble y voir encore le général Schramm, alors ministre de la guerre et qui venait toujours avec son chapeau à plume blanche et sa brochette de croix. Rien ne pouvait flatter davantage la maîtresse de la maison.

Madame de Mirbel elle-même était très grande, bien faite ; elle avait une santé superbe ; elle s'exprimait avec une extrême énergie sans jamais déguiser sa pensée. Il ne lui manquait qu'une cuirasse et un grand sabre !

Elle était très mondaine, cherchant partout le mouvement. Je me souviens qu'une fois, chez mon ami Bixio, elle me rappela que je lui devais une valse depuis l'année précédente. Il paraît que j'étais parti tout à fait oublieux de mes devoirs ! Hélas ! je n'ai pas retrouvé l'occasion de m'acquitter et je vais tâcher, autant que je pourrai, de la faire attendre. Au revoir donc, — et au plus tard possible, chère madame de Mirbel !

Après avoir parlé des miniatures de madame de Mirbel, il faut bien que je dise aussi quelque chose d'Isabey.

Déjà, à la fin du siècle dernier, il avait ouvert un petit atelier de miniature sur la place de la Concorde. Il y fit d'abord des

portraits au crayon, très ressemblants, et, comme il était homme d'esprit et que l'esprit sert toujours, il finit par avoir beaucoup de succès. Peu à peu, il ajouta une pointe de rouge sur les lèvres ; puis, bientôt après, prenant des plaques d'ivoire, le voilà miniaturiste.

Dans ce temps-là, la chose était difficile ; le monde était gâté par des artistes de la taille de Hall et de Fragonard, qui faisaient en ce genre des fantaisies ravissantes. Il fallait donc être aussi gracieux qu'eux-mêmes.

Isabey employa toute sorte de moyens pour y parvenir ; il imagina une gaze légère dont il enveloppait la tête de ses femmes âgées, et qui leur donnait un charme aérien; car tout cela se confondait dans le fond et dans le ciel plus ou moins bleu.

Elles étaient si ravies, qu'elles se voyaient presque avec des ailes de papillon. C'était le temps, du reste, où les derniers échos de Rousseau vibraient encore dans tous les

souvenirs. De même Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. On ne pouvait pas voir un parc qui n'eût un autel à l'amitié, à l'amour, à un sentiment quelconque.

Isabey avait bien compris son époque; aussi, sans être un artiste de premier ordre, fut-il très recherché et très apprécié.

Quand Napoléon Ier avait un cadeau à faire, il s'en tirait presque toujours avec une tabatière ornée de son portrait par Isabey.

Il était très aimé, joyeux compagnon, invité à toutes les parties de plaisir de la ville et de la cour.

Pourtant, un jour, une de ses malices ne lui réussit guère. Comme le premier consul le traitait familièrement, il crut pouvoir lui rendre la pareille. Or, un matin, à la Malmaison, le premier consul se promenait, après déjeuner, seul dans une allée, quand Isabey l'aperçut de loin et imagina de lui faire une surprise! Il s'approche à pas

de loup et, aussitôt la distance assez courte, il lui saute à califourchon sur les épaules.

Quelle surprise en effet pour le premier consul ! Il se dégagea vivement du farceur et se contenta de le regarder, mais d'une telle façon qu'Isabey s'enfuit bien vite et qu'on ne le revit plus de longtemps. Dans tous les cas, ce fut fini pour lui à la Malmaison.

Isabey a peint toutes les illustrations de son temps. Il commandait la mode !

Je l'ai connu seulement dans sa vieillesse, chez le baron Gérard. Il venait me voir souvent à mon atelier de l'Abbaye. Il a conservé toute sa vie une singulière activité de corps et d'esprit. Croiriez-vous qu'il n'avait pas loin de quatre-vingts ans quand il s'est marié ! Lorsqu'il venait me voir, il amenait toujours sa petite fille, qu'il tenait par la main, sauf toutefois pour descendre l'escalier ; car il lui fallait alors les deux siennes pour se mettre à cheval sur la

rampe et se laisser gaîment glisser jusqu'en bas. — Nous retrouvons bien là l'homme qui sautait sur les épaules de l'empereur!

XIII

M. Thiers amateur. — Les rapins et les bohèmes. — Barre. — Jeanray, Turbry, Marigny, Lassailly. — Les rapins modernes. — Bonnington.

M. Thiers a été pendant quelques années, vers 1858, un amateur passionné d'estampes ; il ne manquait pas une vente de l'hôtel Drouot, où il s'emballait de la plus belle façon. Du reste, moi aussi, bien que ma bourse fût mince à côté de la sienne, je me laissais parfois aller loin ; car ce diable de métier d'amateur vous pousse toujours plus que vous ne le voulez.

Dès qu'il arrivait, M. Thiers s'informait toujours de ma présence :

— « M. Gigoux est-il venu ?... Je ne le vois pas ; viendra-t-il ?... »

Comme il me demandait assez souvent conseil, il m'arrivait de lui répondre :

— « Monsieur Thiers, n'achetez pas cela ; le prix dépasse déjà le double de la valeur ! »

Mais bast ! il montait toujours, en marquant soigneusement les prix sur son livret. Une fois, entre autres, on mettait en vente *les Heures du jour*, d'après Moreau le jeune. En un rien les voilà à 700 francs ; c'était assez, assurément. Aussi, le suppliai-je de s'arrêter.

— « Mais ces épreuves ne valent pas les miennes, qui ne m'ont coûté que 200 francs. Les miennes ont l'A. P. D. R. à toutes leurs marges, ce que celles-ci n'ont pas, lui disais-je.

— « C'est possible, mon cher monsieur Gigoux; mais il me faudra du temps avant de les retrouver. »

Et, là-dessus, avec son meilleur regard, et de sa voix la plus aimable :

— « Laissez-moi acheter ; je n'ai pas le temps d'attendre, je serai mort lorsqu'elles reparaîtront. »

Et le voilà reparti pour les surenchères. *Les Heures du jour* lui restèrent enfin à 1,400 francs.

A force de se battre les flancs pour devenir un grand amateur, M. Thiers avait fini par se prendre au sérieux et se croire de la force des Dutuy, des Maherault, des His de Lasalle ou des Lascaze. Cependant, lorsque sa collection eut une certaine importance, M. Thiers se refroidit peu à peu. Il y a tant de surprises à cet hôtel Drouot !

Au surplus, il avait été fort étrillé à ses débuts de collectionneur par M. Guichardot, le plus grand marchand de l'époque. Il faut remonter jusqu'à Mariette pour retrouver son pareil. Il faisait de telles différences d'une épreuve à l'autre, qu'un

jour je lui achetai le *Campo Vicino*, l'eau-forte de Claude Lorrain, au second état pour 400 francs, tandis qu'un autre amateur en achetait une seconde à côté, de troisième état, pour 20 francs seulement et en était ravi.

Malgré sa bonne volonté, M. Thiers ne pouvait pas apprécier la différence de ces diverses épreuves. Aussi, après avoir flâné plusieurs années chez Guichardot, il s'aperçut qu'il trouverait des choses plus à son gré à l'hôtel Drouot. Les épreuves qu'il y achetait n'étaient pas toujours sans défaut, c'est clair, mais elles lui suffisaient. Vous pouvez conclure de là que sa collection n'était point de premier ordre.

Il se mettait toujours du côté de l'expert, ne voulant pas s'asseoir sur les banquettes du gros public. Un beau jour, je remarquai son absence et je passai chez lui pour voir s'il était malade. Mais ce n'était pas cela. Je trouvai mon homme dégoûté des ventes, il est vrai, mais qui

s'était engoué d'une nouvelle collection, une série d'aquarelles qu'il faisait faire à Florence d'après les vieux maîtres.

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— « Mais, monsieur Thiers, cela me laisse froid ; toutes ces copies doivent être faites par quelque élève, qui ne doute de rien, et qui ne voit pas ce qu'il y a dans les originaux. Ce sont des grands hommes qui ont fait ces belles choses, et celui qui les copie ne les voit pas ; il les regarde bien, mais je vous répète qu'il ne les voit pas !... »

Il me répliqua, de fort mauvaise humeur :

— « Ça me suffit ; elles sont bien pour moi ! »

Enfin, il fit vendre sa collection d'estampes à l'hôtel, l'année d'après, et j'y obtins, pour très peu d'argent, plusieurs belles épreuves que je lui avais vu payer des sommes folles.

J'ai oublié de vous dire combien M. Thiers se passionnait aussitôt qu'il éprouvait la

moindre résistance, et voici une anecdote par laquelle j'aurais même dû commencer pour vous parler de lui.

J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les eaux-fortes de Ribeira ; il n'y en a guère que sept ou huit, je crois, mais elles sont adorables! Quel talent que ce Ribeira!... Or, un jour, je vis passer, dans une vente, une de ces eaux-fortes qui me manquait ; une épreuve superbe.

Je m'étais laissé aller à la pousser déjà très loin, et je sentais toujours la même résistance; il n'y a que les amateurs enragés qui peuvent comprendre ce que je veux dire par là. A la fin, je fus pourtant bien forcé de m'arrêter, et je m'aperçus, d'après l'adjudication, que c'était M. Thiers qui avait monté contre moi avec un entrain que rien n'eût retenu. Mais ce n'est pas tout. Après la vente, voici M. Thiers qui vient à moi, en tenant la précieuse gravure, et qui me dit :

— « Je vous prie d'accepter cette eau-forte, qui semblait tant vous plaire. »

Comme je refusais à cause de la lutte très vive qui venait d'avoir lieu, il tint bon et me dit :

— « Je veux, je veux que mon jeune ami garde ceci, pour commencer nos bons rapports. »

J'ai toujours ce Ribeira, que je conserve précieusement.

Ah ! que de choses je pourrais dire sur cet hôtel Drouot ! Que de voiles mystérieux je soulèverais ! Mais c'est bien difficile en dehors des rares intimes avec qui on peut échanger ses réflexions ou simplement un coup d'œil significatif pendant la vente même.

J'aime mieux me taire que de m'exposer à froisser quelqu'un.

Au lieu de causer des amateurs et des ventes, causons donc des rapins, si vous voulez.

Ah ! ceux de 1830 ne ressemblaient guère à ceux d'aujourd'hui. Ils valaient certainement mieux. D'abord, ils ne parlaient pas d'argent et ils avaient des visées plus élevées.

Je me rappelle un de ces gentils garçons qui avait une délicatesse extrême. Un jour, qu'Antonin Moine lui faisait son médaillon, il nous fut impossible de le décider à s'asseoir à table pour déjeuner avec nous. Il avait apporté un œuf dur avec un morceau de pain, ce qui lui suffit. Le lendemain, comme je lui demandais en particulier la cause de son refus entêté, il me répondit :

— « Plus souvent, que je serais venu partager le déjeuner de notre ami, quand déjà mon médaillon ne lui rapporte pas un sou ! »

Il s'appelait Barre ; — et même Jean Barre. Il était protégé par Dumas, qui connaissait son père, lequel était prêteur d'argent.

Dumas avait acheté un tableau à Delacroix, justement un des 17 refusés dont je

vous ai parlé, deux cavaliers turcs ou mangrabins, avec un blessé qui se traîne et coupe le jarret d'un cheval d'un coup de yatagan. Eh bien, je voyais ce tableau aussi souvent chez le père Barre que chez Dumas. Celui-ci avait-il besoin de 500 francs? Il envoyait le tableau et s'engageait à protéger le fils. Quinze jours après, il reprenait son tableau, quitte à le renvoyer le mois suivant.

Autre rapin. Celui-ci s'appelait Jeanray. Il nous invita, un jour, Préault et moi, à aller voir son tableau pour le Salon. Nous entrons dans son atelier et nous voyons une toile toute noire. Naturellement nous nous exclamons :

— « On ne voit rien ! Qu'est-ce que c'est que ça? »

Et lui de nous répondre :

— « Mais vous ne voyez pas que c'est une cave? »

Son nom est resté dans sa cave; car je ne sais ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre

Tiens ! et Turbry ! Celui-ci cumulait, étant à la fois peintre et musicien.

Un jour, Turbry nous invita à un grand concert de sa façon. On en parlait depuis plus de six mois dans Paris, c'est-à-dire le Paris de Turbry. Tous les camarades étaient présents. On écoutait. L'orchestre faisait un charivari de tous les diables, plein de discordances qui vous cassaient les oreilles et qui eussent couvert le bruit du canon des Invalides. Un camarade fit à Turbry :

— « Qu'est-ce que tu as voulu exprimer par là, je ne distingue rien ?

— « Comment ! riposte Turbry, mais c'est le chaos ! Comprends-tu à présent ? »

Vous voyez que c'est le pendant de la cave.

En 48, quand on essayait le suffrage universel, vous ne vous douteriez guère que Turbry fut un des premiers à attacher le grelot. Au reste, il était beaucoup plus avisé qu'il ne le paraissait sous son air bon-

homme. Tous les murs de Paris étaient placardés de professions de foi :

NOMMONS UN TEL, OUVRIER, FILS D'OUVRIER !

C'était à qui se dirait fils d'ouvrier. Vous y lisiez les noms les plus inattendus. Eh bien, le bon Turbry fit aussi sa profession de foi, qu'il répandit partout, et, vraiment, elle n'était pas sotte dans sa simplicité :

Nommons Turbry, pauvre et sans talent. Il représente la majorité des Français et des artistes !

Il fit bien rire tout Paris, mais la majorité demeura insensible à ses avances.

Je me souviens aussi d'un brave garçon qui s'appelait Marigny; mais, par exemple, ce souvenir-ci n'est pas gai. C'était un romantique enragé. Il se battait les flancs pour trouver du neuf. Il fit un grand tableau pour Saint-Roch, un saint martyr vêtu d'une robe blanche; les juges également en robe blanche se détachaient sur

un ciel bleu, à côté d'une statue de Jupiter ou de Mercure en marbre blanc, le tout sur des dalles blanches. Vous voyez le tour de force! Marigny savait pourtant déjà quelque chose; il avait passé par l'École des beaux-arts, et ses camarades faisaient grand cas de lui, en raison de ses efforts intéressants et louables.

Cependant, une belle nuit qu'il rentrait chez lui, complètement dans les brindezingues, après un dîner avec les camarades de l'École de Rome, il monta ses cinq étages; puis, s'arrêtant sur le palier, il commença d'ôter son paletot, qu'il jeta pardessus la rampe, puis sa cravate, tous ses vêtements; après quoi, il se jeta lui-même, croyant sans doute se coucher. Le pauvre garçon fut tué sur le coup.

Il y avait encore un autre de nos amis, un écrivain enthousiaste, Lassailly, qui venait me voir, toujours avec Thoré. Il avait son plan pour se préparer un grand avenir de gloire. Partout où il écrivait, revues ou

petits journaux, il signait : « par l'auteur de *Trialph !* »

Trialph était le titre d'un grand ouvrage qu'il devait écrire, mais qu'il n'avait pas même commencé. Alors, disait-il, quand *Trialph* paraîtrait, tout le monde saurait enfin son nom de Lassailly. Par-ci, par-là, il brodait sur le titre et l'appelait : *les Roueries de Trialph.*

Il avait une belle tête, bien que rien n'y fût d'ensemble. Les yeux, le nez, le front, tout était de travers. C'est lui qui m'a posé pour le poète Nunès de mon *Gil Blas.*

En résumé, il pouvait aller avec Jeanray et Turbry. Ce sujet des bohèmes et des rapins est inépuisable de bizarreries et d'excentricité; mais bornons-nous là.

Aujourd'hui, nous n'avons plus guère d'originaux frappés à un coin si vigoureux; le rapin est moins voyant ; il s'habille à peu près comme tout le monde, sans rien d'excessif. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il en sait plus long. Du tout. Il lit peu,

il n'apprend rien, il ne s'inquiète ni d'anatomie, ni de perspective, ni même de la peinture de ses devanciers. Par contre, il est affolé d'honneurs ; il lui faut une médaille, deux médailles, ou la croix tout de suite, et c'est à peine s'il s'en contente. Par là-dessus, il est intéressé ; il est avide d'argent ; toutes choses que les rapins d'autrefois méprisaient sincèrement.

Il faut dire aussi que les milieux ont changé. Le public actuel se laisse séduire par n'importe quel petit ouvrage un peu agréable et le paye naïvement très cher, si bien que le moindre barbouilleur arrive facilement au luxe et qu'il se croit quelque chose. On s'est engoué de peinture. On exporte des tableaux jusque chez les sauvages, tandis qu'autrefois on n'en vendait guère qu'à Paris. En province, on n'eût pas donné un louis d'un chef-d'œuvre.

Tenez! Bonnington, qui pourtant n'a pas été dépassé, ne vendait ses meilleures aquarelles ou ses plus beaux tableaux que de

100 à 150 francs. Je ne crois pas qu'il ait rien vendu au delà de 300, une ou deux fois.

Bonnington est l'homme de France et d'Angleterre qui a le mieux compris l'art de la lumière et de la couleur. Il est mort à vingt-six ans! Quels chefs-d'œuvre n'eût-il pas laissés en vivant un peu plus, doué aussi incomparablement qu'il l'était par la nature!

Bonnington était élève de M. Gros. Voici une bien jolie anecdote que je tiens de plusieurs de ses camarades d'atelier.

A cette époque, M. Gros, ayant terminé ses grands ouvrages, se reposait en flânant souvent par les rues; or, un jour, en entrant dans l'atelier de ses élèves, qui, du reste, l'aimaient tous beaucoup, il leur dit :

— « Vous ne vous occupez pas assez de la couleur, messieurs; la couleur, pourtant, c'est la poésie, le charme, la vie, et il n'y a pas d'œuvre d'art sans la vie. Dans mes promenades, je vois aux vitrines des mar-

chands certaines aquarelles et des tableaux ruisselants de lumière. Allez les voir et étudiez-moi cela, c'est superbe! C'est signé Badington,... Bounington, je ne sais pas au juste. Dans tous les cas, messieurs, cet homme-là est un maître! »

Pendant ce discours, le brave Bonnington baissait la tête, en rougissant, au milieu de ses camarades, sans oser dire un mot!

XIV

Clésinger; le père et le fils. — Briant. — Bosio.

Dans mon enfance, lorsque je suivais les cours de l'école de dessin de Besançon, il nous vint de Paris un nouveau professeur plein d'enthousiasme et qui chauffait tant qu'il pouvait les froids et les indifférents.

Il avait une nombreuse famille; car notre ami Clésinger était déjà son huitième enfant, je crois, et n'était pas le dernier.

Le père Clésinger était lui-même sculpteur; il faisait de si grandes figures, et en telle quantité, qu'on ne les comptait plus.

Mais, faut-il le dire ? il prenait sans se gêner son bien où il le trouvait ; il moulait tout bonnement des bras, des jambes, des têtes sur des statues antiques; puis il en fabriquait ses figures et ses groupes, en quinze jours, un mois au plus. L'église de la Madeleine, de Besançon, témoigne de l'abondance irréfléchie du père Clésinger. Non seulement il ne se contentait pas d'y placer ses immenses plâtres, mais, afin de les mieux détacher sur un fond sombre, il avait encore persuadé à M. le curé de la nécessité de peindre en noir, en pur noir d'ivoire, les magnifiques chapelles si bien construites ! Vous voyez d'ici l'effet et s'il y avait de quoi s'enfuir !

Au surplus, le père Clésinger remplissait nos villages de ses œuvres; car il savait si bien prendre un air de componction en levant au ciel ses yeux à demi clos que les curés lui témoignaient autant de confiance que d'admiration.

Le fils ne le suivit point dans cette voie-là,

Il avait l'œil sec, mais qui devenait caressant lorsqu'il regardait les gens dont il avait besoin. Il avait une belle figure et il était grand et bien proportionné.

Un jour, je reçus la visite d'un maréchal des logis de cuirassiers qui se présenta en me disant que, lorsqu'il était tout petit garçon, il m'avait vu souvent chez son père. C'était mon Clésinger ! Je le reçus assez froidement; car mademoiselle de Fauveau, que j'avais rencontrée un peu avant, à Florence, m'avait prévenu de sa visite prochaine, comme de celle d'un « affreux chenapan » !

Mademoiselle de Fauveau en savait long sur lui ; c'est elle, par exemple, qui m'apprit comment le cardinal de Rohan avait emmené le jeune Clésinger à Rome, en promettant à son père d'en faire un grand artiste. Mais le « chenapan » avait bien vite lassé la patience du bon cardinal.

Dans le cours de sa visite, il me dit que son général, le général Bougenel, avait bien voulu lui poser pour son buste et qu'il ve-

nait me prier d'aller voir son ouvrage. J'y allai et je trouvai justement le général dans l'atelier. Alors, sur quelques observations que je fis, Clésinger me passa l'ébauchoir, de sorte que je lui démontrai de mon mieux ce que je venais de dire. Il en parut si content, que, depuis, il n'a plus voulu me quitter.

J'essayai vainement de le faire entrer chez Pradier ou chez Duret, il ne voulut ni l'un ni l'autre. Il daigna pourtant accepter David, chez qui il demeura... (oh ! pas longtemps ! un jour ! Après quoi, il me dit qu'il aimait mieux travailler à côté de moi, dans mon atelier.

Il faisait de très jolies ébauches d'après les figures de mes tableaux. Mais sa nature ne comportait pas l'application ; je ne pouvais pas le décider à des études sérieuses, bien qu'il fût admirablement doué ; — ce que je me gardais bien de lui dire ; il se serait cru tout de suite un génie !

Il disait souvent au comte d'Orsay :

— « C'est M. Gigoux qui m'a appris tout ce que je sais ; je n'ai pas eu d'autre maître. »

Et moi de répondre invariablement :

— « Oui ; seulement il n'a jamais voulu travailler. »

Une matinée, à Chambourcy, chez madame la duchesse de Grammont, il se mit à dessiner un des plus grands arbres du parc, ainsi que le fond et le ciel. Eh bien, c'était si poussé jusqu'au moindre détail et d'un si grand effet dans les masses, que nos amis Lalanne ou Troyon ne l'eussent pas dépassé. Cependant Clésinger eut encore le temps de courir par le parc et de causer avec tout le monde.

Dans ce temps-là, son art lui plaisait. Malheureusement, sa grande confiance en lui-même l'empêchait toujours de s'appliquer. Or, dans l'art, il arrive toujours un moment où la confiance en soi-même ne suffit plus ; il faut être soutenu par le savoir et la science, sinon vous vous perdez

dans le néant. Bientôt l'indifférence que vous rencontrez partout vous fait douter de vous-même, vous vous aigrissez et vous criez à la décadence des temps modernes !

C'est ce qui est arrivé à notre ami Clésinger. Le hasard me fit le rencontrer un soir au dîner franc-comtois des *Gaudes*. Eh bien, il ne m'entretint tout le temps que de sa haine contre l'époque et contre ses collègues plus en évidence que lui.

Quand Clésinger épousa mademoiselle Solange Sand, il était dans le beau moment de sa vie d'artiste encore pleine d'illusions. Il vint me demander si je voulais dîner avec lui et sa jeune femme. J'acceptai et je trouvai également Chopin, avec qui nous passâmes toute la soirée. Ni madame Clésinger ni Chopin ne dirent grand'chose. La parole était toujours à Clésinger; notez pourtant qu'il n'était ni éloquent ni orateur.

Un peu après, il vint me chercher de nouveau pour dîner ensemble. Mais, à la

place de madame Solange je trouvai une autre dame, une de nos compatriotes, du reste, d'une grande beauté. Ai-je besoin d'ajouter que cette liaison-là ne dura pas plus que l'autre?

Peu après, il invita un jour Charles Blanc à dîner avec lui au bois de Boulogne. Mais Charles Blanc ne trouva à la maison qu'une jeune femme en larmes. Clésinger était aussi absent que possible. Charles Blanc finit par prendre congé de la pauvre abandonnée, et, comme il ne connaissait pas Clésinger aussi bien que moi, il vint le lendemain me conter sa surprise, dégoûté de toutes ces misères.

Puisque me voici sur les sculpteurs, je dirai un mot de Briant. Je l'ai connu au beau temps de Devéria; mais il ne mettait pas de grandes plumes à son chapeau, lui. C'était une grande et digne nature. Il avait son idéal, qu'il poursuivait au milieu de la misère; car il n'avait point de commandes. Comme il était prix de Rome, il avait

par conséquent un commencement d'éducation ; toutefois il sentait bien que ce n'était pas tout et il cherchait. Il a cherché longtemps sans se décourager de rien. J'ai des lettres de lui qui sont vraiment très belles. A la fin, ce vaillant a succombé sous les fatigues et le besoin. Cependant il a laissé une œuvre impérissable qu'on a trouvée dans son atelier et qu'il préparait pour l'exposition de 1867. Hélas! la mort ne lui a pas permis de la terminer. Ses amis l'ont fait mouler pour l'exposer quand même et elle a eu d'emblée le prix d'honneur.

C'est une figure de jeune homme assis. Vous pouvez la voir à présent à l'École des Beaux-Arts, dans la seconde cour.

Ah! oui, Briant a bien aimé son art; mais que de sacrifices!

Enfin, je ne vous ai encore rien dit de Bosio, le baron Bosio. Ah! celui-là, par exemple, a eu la vie facile et gaie. C'était bien la nature la plus libre, la plus sin-

gulière et la plus prime-sautière du monde. Un véritable enfant terrible. Toutefois, comme il a fait quelques œuvres supérieures, il convient de parler de lui avec mesure.

Le roi Louis XVIII, que son babil amusait, l'appelait Saint-Jean Bouche-d'Or. Cependant, pour commencer par le commencement, il faut savoir que c'est l'empereur Napoléon qui l'avait protégé et lancé. Il a même posé pour son buste autant de fois que Bosio l'a voulu. C'était après la bataille de Marengo, à la même époque où David fit aussi son portrait. Mais vous voyez que nous voilà bien loin de la chronique qui court à propos de David : « On représente les traits d'un héros et il ne pose pas pour cela ! »

Vous connaissez aussi le fameux mot : « Calme sur un cheval fougueux ! »

Bosio, lui, a reproduit le héros tel qu'il le connaissait. Il paraît qu'il amusait beaucoup l'empereur, par toutes les histoires qu'il lui racontait; entre autres celle-ci :

Bosio, qui était né à ~~Nice~~, avait été fait prisonnier et conduit au fort de Bard. Mais, là, il avait bien vite capté la bienveillance du gouverneur en faisant le buste de sa fille; après quoi, il s'était sauvé en lui enlevant sa fille et sa bourse en échange du buste. Le premier consul, qui avait reçu quantité de boulets de ce gouvernement, se pâmait de rire et accablait Bosio de questions sur les moindres détails. Vous pouvez penser si Bosio Saint-Jean Bouche-d'Or devait en ajouter plutôt qu'en supprimer, pour voir rire si franchement son modèle.

Au reste, d'après ce que Bosio m'a dit lui-même, Napoléon était vraiment intéressant par ses naïvetés. En définitive, les deux personnages s'entendaient si bien, que, dès que le premier consul fut empereur, il fit Bosio membre de l'Institut, d'office, sans recourir aux votes de ses collègues.

Dans la suite, le roi Louis XVIII le fit baron et premier sculpteur du roi. Aussi,

lui, qui se souciait fort peu de ses égaux, disait-il souvent sans plus de façon :

— « C'est moi et Bernini *que je suis* les premiers sculpteurs du roi ! Les Français, ils n'ont jamais été sculpteurs du roi ! C'est moi et Bernini, comme je vous le dis. »

Je ne manquais jamais de lui répondre que Bernini avait eu cependant un contemporain qui s'appelle le Puget, qui avait le vrai génie de son art, et que c'était l'auteur du *Milon de Crotone*.

Je disais même :

— « Voulez-vous me dire si les deux belles figures de Bernini qui sont au chœur de l'église Saint-Pierre ; si sa sainte Thérèse, ou n'importe quelle autre de ses œuvres (vous voyez que je le connais, le Bernini), voulez-vous me dire, mon cher monsieur Bosio, si l'une d'elles peut se comparer au *Milon de Crotone ?* »

J'avoue que je perdais ma peine. Bosio répétait toujours :

— « C'est moi et puis Bernini *que je suis* les premiers sculpteurs du roi ! »

A vrai dire, quand Bernini fit le buste de Louis XIV, il eut le bon esprit de soulever deux mèches de la perruque royale sur le front, ce qui fit que le roi et toute la cour l'en glorifièrent.

Quelquefois aussi, j'essayais de nommer Jean Goujon ; mais Bosio ne paraissait pas comprendre.

Bosio fit tous les bustes imaginables sous l'Empire et sous la Restauration. Il avait la vogue et gagnait beaucoup d'argent. Aussi avait-il monté sa maison sur un grand pied, et sa femme, pas plus que sa fille, ni son fils, n'épargnait les dépenses.

Il avait une vraie adoration pour sa fille, la marquise de la Carte. Celle-ci avait un esprit de conversation des plus remarquables, même à une époque où ce talent n'était pas rare. Rendons-lui, du reste, la justice qu'elle savait très bien écouter et

très bien retenir. Elle connaissait tous les auteurs du XVIIIe siècle, littéralement par cœur, à commencer par Voltaire.

Uu jour qu'elle me parlait de son frère, un véritable fruit sec qui ne faisait rien du tout, elle me conta bien drôlement qu'il était rentré de très mauvaise humeur pour avoir mal déjeuné au restaurant. Comme elle lui demandait le menu de ce déjeuner, il lui répondit :

— « J'ai eu du beurre et des radis ; deux pauvres douzaines d'huîtres ; un beefsteack qui n'avait pas le compte ; le beurre n'était pas frais ; puis on m'a donné une aile de poulet qui n'était pas ce qu'on appelle du poulet. Une salade, où le vinaigre ne valait rien ; puis on m'apporta un morceau de fromage qui sentait mauvais, un pauvre bout de fromage ; là-dessus, des pêches qui commençaient à se gâter ; puis le café, une pauvre tasse, un méchant petit verre ; encore, ai-je été obligé de sortir pour acheter un cigare !

— Alors, lui dit sa sœur, tu as mal commencé ta journée, elle est gâtée?

— Oh! oui, je suis bien ennuyé! »

Voilà qui donne une idée du monsieur. A table, dans la famille Bosio, on se querellait continuellement de la soupe au dessert. On eût pu dire comme Arlequin :

— « *Ecco, come sta, tutta la famiglia?* »

Je crois que ces gens-là n'ont jamais dit de bien de quelqu'un.

Le père Bosio n'avait pas seulement ouvert un livre en sa vie. Sa conversation n'en était pas moins pleine de verve, imagée, colorée et perpétuelle, mais toujours sur le dos du prochain.

Il avait eu Duret pour élève. Cependant il ne semble pas qu'il l'ait beaucoup protégé. Ainsi, Pradier était déjà officier de la Légion d'honneur que Duret n'était pas même chevalier, malgré son merveilleux début du *Danseur napolitain*. Notez, d'ailleurs, que c'est Pradier qui demanda la croix pour Duret.

Par-ci, par-là, pourtant, Bosio avait un bon mouvement. Un jour, le jury d'exposition discutait sur un grand tableau. Le plus ardent pour le refus était Picot, celui-là même de qui Forster le graveur disait : « Ce gaillard-là n'a jamais eu un succès en sa vie; eh bien, il est toujours méchant comme une gale ! »

Picot mettait une telle insistance à signaler les endroits faibles du tableau, que Bosio, s'emportant à la fin, posa le doigt sur une des figures, — sur le dos d'une jeune fille, — et, s'adressant à Picot de façon à être bien entendu par tous leurs collègues, il s'écria :

— « Avez-vous jamais fait, dans toutes vos peintures, un dos comme celui-ci ? »

J'ai déjà dit que Bosio adorait sa fille. Il se pliait à toutes ses fantaisies. Or elles étaient nombreuses, les fantaisies de la marquise de la Carte !

Elle habitait, avec Jules Janin, dans un grand appartement de la rue de Tournon,

où ils faisaient parler d'eux tant qu'ils pouvaient.

Un beau jour, tous leurs amis reçurent la lettre que voici :

« Madame la marquise de la Carte vient d'accoucher d'une fille. M. Jules Janin a l'honneur de vous en faire part. »

La marquise finit par avoir la fantaisie de se retirer à la campagne, et je vois encore d'ici mon bon bibliophile Jacob nous raconter une visite qu'il lui avait faite, et son enthousiasme pour sa beauté, pour ses manières et pour les jolies mules de satin rose avec lesquelles elle trottinait dans sa basse-cour, donnant à manger aux poules.

Pour se tenir en main, la marquise s'amusa à prendre un cœur, celui de M. Grenouillet, un petit propriétaire des environs de Melun, qu'elle enleva de son ménage. Madame Grenouillet en mourut, laissant à son volage époux une fortune qu'il s'empressa de déposer aux pieds de sa maî-

tresse. A partir de ce moment, on ne la revit plus guère à Paris. Toutefois, lorsqu'elle y venait, elle passait par mon atelier, alors rue de l'Abbaye. Elle amenait toujours sa fille, la petite Julès Janin, qui avait déjà treize ou quatorze ans, et elle ne manquait jamais de me dire en me montrant l'enfant :

— « Hein ! comme elle lui ressemble ! »

Bosio n'a pas continué la sculpture aussi brillamment qu'il l'avait commencée. Il perdit l'enthousiasme de la jeunesse. Il eut bien encore des commandes importantes, telles que le groupe de *la Mort de Louis XVI*. Mais ce n'était plus ça ! Il est demeuré bien au-dessous de son *Henri IV enfant*. Il fit encore l'*Hercule terrassant l'Hydre de Lerne* du Jardin des Tuileries, et puis il est allé toujours en baissant.

XV

Fromentin. — Jacquemart. — Troyon. — Corot.

Revenons aux peintres. Je voudrais parler de Fromentin, que nous avons perdu au moment où il allait se frayer un si beau chemin. Il avait commencé par s'occuper des tons; il dessinait peu, pour ne pas dire pas du tout; mais, comme il voyait juste, il sentit bien l'obligation de chercher des lignes pour contenir les tons. Alors il put modeler ses figures, les mettre en mouvement et bien ensemble.

Il s'était essayé dans les lettres avec

beaucoup de succès par son roman de *Dominique* et son *Voyage au Sahara*; puis il écrivit sur les peintres anciens des Pays-Bas son livre des *Maîtres d'autrefois*, où l'on sent bien, à ses appréciations des tableaux, que l'auteur avait lui-même mis la main à la pâte.

Il projetait un autre livre, un Voyage à travers le Salon carré du Louvre, et il l'avait déjà commencé par les petits tableaux de genre. Mais, au train qu'il prenait, il lui eût fallu dix volumes, et vraiment je ne sais ce qu'il lui fût resté à dire en arrivant à Léonard de Vinci et aux autres maîtres fameux qui sont dans ce Salon.

Fromentin avait la décision prompte et hardie. Je me souviens qu'au jury de l'École des Beaux-Arts nous venions de passer deux ou trois heures à examiner les académies afin de décerner les médailles aux élèves. Nous avions tous terminé nos classements quand Fromentin arriva. Eh bien, il prit tout de suite une des figures

laissées presque à la queue et l'apporta en tête, à la première place. Les anciens prix de Rome se regardaient avec stupéfaction! Mais Fromentin jugeait à sa manière, sans se préoccuper des autres. Bref, on ne laissa pas sa figure au numéro 1, cependant on lui donna une place assez bonne pour mériter une médaille, c'est-à-dire la deuxième ou la troisième.

Fromentin était mûr pour l'Institut lorsque la mort l'a enlevé, en pleine activité et en pleine possession de son talent.

Une autre perte bien considérable a été celle de mon ami Jules Jacquemart, qui promettait une carrière encore plus vaste. Il avait débuté par des eaux-fortes ; — sa nature l'entraînait aux sommets.

Presque tous les dimanches, il venait me voir, continuellement préoccupé des grands principes de notre art. Il était très lié avec Lalanne, à qui il dut beaucoup. Aussi lui témoignait-il une reconnaissance sans bornes pour l'avoir initié au dessin et à la

couleur, c'est-à-dire aux plans et aux tons, dont il finit par se servir mieux que personne.

Ses premières aquarelles de Nice et de Menton eurent un succès immédiat à Paris, un succès immense et mérité, mais qu'il était lui-même loin de supposer, comme je le voyais bien d'après les lettres qu'il m'écrivait.

Malheureusement sa fin était proche. En vaillant qu'il était, il s'était enrôlé dans les francs tireurs pendant la guerre ; mais les fatigues furent trop fortes pour lui qui était déjà faible de poitrine, et le climat de Menton ne put même plus le sauver.

Jusqu'ici, je n'ai, guère parlé de Troyon qu'incidemment. Aussi vais-je en dire un peu plus long sur ce vaillant qui défiera les caprices de la mode, tant ses œuvres s'imposeront toujours dans tous les âges.

Troyon avait commencé, comme plusieurs autres de ses contemporains, par peinturlurer à la Manufacture de Sèvres ; mais, dès

qu'il avait un peu de liberté, il allait dans le parc de Saint-Cloud avec sa toile et sa boîte à couleurs pour peindre la nature. En 1837, je me promenais un jour dans ce parc avec mon ami Laviron, quand nous aperçûmes une toile sur un chevalet. Le peintre n'était pas là en ce moment ; mais on voyait bien, d'après l'esquisse commencée, que ce devait être un robuste.

C'était Troyon ! J'ai appris depuis que cette même esquisse avait été pour lui l'occasion de l'unique leçon qu'il ait reçue dans sa vie.

Roqueplan l'avait remarquée en passant comme nous, et il avait expliqué au brave Troyon comment il fallait chercher les masses en peinture et leur tout sacrifier. Troyon s'est toujours rappelé ce principe qu'il a mis si admirablement en pratique.

Après ce tableau de Saint-Cloud, il s'essaya tout de suite sur de grandes toiles, quoiqu'il ne connût rien des lois de son art ; mais, en travaillant sans cesse, grâce

à sa nature de géant insensible aux fatigues, il finit par les découvrir lui-même.

Personne ne s'est mieux servi que lui de la lumière, avec plus de bonheur. Il faisait aussi des dessins qui sont égaux, sinon supérieurs, à sa peinture.

A vrai dire, il avait commencé, comme dit Gessner dans sa lettre sur le paysage, par se mettre devant un grand arbre et le faire avec toutes ses feuilles. A sa vente, on a vendu plusieurs portefeuilles de ces dessins vraiment dignes d'un miniaturiste; mais, vers l'âge de quarante ans il avait lâché cela pour faire l'arbre avec toute sa souplesse et en le remplissant du chant des oiseaux. S'il fallait mettre quelqu'un en tête des peintres de paysage, je crois que c'est Troyon qui aurait cette première place.

Comme tous les hommes forts, il avait des affections saines, et surtout un culte pour sa mère. Il passait tous ses dimanches auprès d'elle ; il y manqua une seule

fois pour venir déjeuner avec nous chez Laluyé, l'ami des peintres, à Rueil.

Comme il avait travaillé avec ardeur pendant toute sa jeunesse sans gagner grand'chose, il était toujours surpris de se voir par la suite si apprécié. Il ne comprenait pas l'engouement des marchands ni du public, et souvent il me disait en me montrant tel ou tel tableau en train :

— « Je n'oserai jamais vous dire ce que l'on me paye cela ; c'est à croire que ces gens sont fous. »

Le brave garçon avait ainsi mené une vie bien simple pendant nombre d'années, arrivant au bout du mois avec bien de la peine. Cependant, plus tard, quand il gagnait autant d'argent qu'il voulait, il se fit bâtir un hôtel par Viollet-le-Duc, au numéro 55 de la rue Rochechouart, avec un jardin et une vérandah pour se promener les jours de pluie !

Dans ce temps-là, après la rentrée d'automne, je me souviens d'une scène assez

burlesque. Troyon nous montrait, à un monsieur et à moi, les études qu'il avait rapportées. Tandis qu'il en étalait une quinzaine sous nos yeux et qu'il semblait attendre notre impression, le monsieur les retournait en travers ou sens dessus-dessous, de façon que pas un ciel ne fût par-dessus. Troyon, dans sa naïveté, les replaçait à mesure dans leur position normale; mais l'autre recommençait de plus belle et il finit par expliquer à Troyon qu'un paysage était toujours bien dans tous les sens, et surtout renversé!...

Français m'a conté que le même animal se donnait l'agrément d'aller aussi retourner les siens. Avec la même candeur, Français s'empressait de relever le tableau que l'autre s'empressait pareillement de remettre de travers en disant :

— « Regarde donc, si ce n'est pas mieux comme cela ! »

Quoique furieusement agacé, le brave Français se contenait; mais Troyon, lui, ne

put y tenir, et, un beau jour, il mit le monsieur à la porte. Eh bien, le croiriez-vous? ce monsieur, ayant les nerfs moins délicats que ce grand Troyon, osa revenir lui demander carrément de s'installer à côté de lui, dans son atelier, pour y faire un grand tableau qu'il avait en tête !

Troyon, littéralement épouvanté d'une telle perspective d'intimité, se sauva chez moi. Par malheur, comme il n'avait rencontré aucun camarade pour dégonfler sa colère en route, c'est moi qui essuyai le choc dans toute la violence de cette franche nature.

Il faut dire qu'à cette époque il commençait déjà à devenir nerveux à l'excès, ce qui inquiétait sérieusement ses amis, même M. Dumesnil, dont la conversation réussissait encore à l'apaiser.

J'appris un jour qu'il était souffrant au point de ne pouvoir travailler; alors j'allai tout de suite le voir. Je le trouvai sous sa vérandah, et il accourut à ma rencontre.

Le côté affectueux de son esprit s'était développé au delà de toute mesure. Il voulut immédiatement commander à dîner. Je lui promis de revenir dans deux heures, ce que je fis; mais, pendant ma courte absence, il avait, paraît-il, prononcé plus de trente fois mon nom aux camarades qui étaient restés avec lui.

C'étaient ses amis Courtipie et Adolphe Hairion. Ce dernier surtout était son plus intime. Ils s'appelaient toujours de leurs prénoms Constant et Adolphe, ne s'étant jamais quittés depuis leur enfance.

Depuis quelques jours, madame Troyon, la mère, était venue tenir la maison, et Hairion transformé en maître Jacques, pour ainsi dire, s'occupait de toutes les affaires, car il n'y avait plus de doute possible, la tête de notre pauvre ami déménageait sous un ramollissement du cerveau qui devait nous l'enlever bien peu de temps après.

L'ami Hairion avait débuté aussi par la peinture sur porcelaine à Sèvres; mais il

se lassa vite, aimant mieux se laisser aller aux flâneries par les rues pour collectionner la vieille porcelaine, celle qu'on appelle porcelaine tendre, qui était alors très à la mode.

C'était l'obligeance en personne; son bonheur était complet quand il pouvait rendre quelque service. Il venait journellement de chez Troyon chez moi et de chez moi chez Troyon pour des commissions. Une fois, il eut une journée rude à passer. Il était venu le matin et avait laissé par mégarde un rouleau de papier sur un pilastre de la porte de mon atelier. Après son départ j'aperçus ce rouleau par hasard, et, comme je l'ouvrais pour savoir à qui il pouvait être, j'y trouvai pour plus de trois cent mille francs de valeurs au porteur.

Le soir, je vis revenir l'ami Hairion essoufflé, la tête perdue, tout en nage et incapable d'ouvrir la bouche. Je lui montrai le rouleau et il put enfin s'exclamer :

— « Ah !... qu'aurait dit Constant !... »

Je ne saurais mieux clore ce livre que par quelques pages de souvenirs sur le bon Corot.

Donc, le bon Corot, car c'est bien là son nom, jamais ces deux mots n'allèrent mieux ensemble, était bien l'être le meilleur, le plus simple et le plus naïf de la terre.

Il a commencé à peindre comme il a fini : avec bonheur, en chantant, en fumant sa pipe et toujours content. Je ne l'ai jamais vu plisser le front; il ouvrait ses yeux largement, les sourcils très relevés, et tendait le bras avec la main grande ouverte quand il voyait un ami.

On a déjà beaucoup écrit sur lui, je sais; — tout ce qu'on a dit est bien, mais on est encore loin du pair pour la bonté et la dignité de ce vaillant.

Dès sa jeunesse et pendant toute sa vie, il fit des études d'après nature en France, en Italie, partout. La quantité en est innombrable. Pourtant, c'est à Ville-d'Avray, autour de la maison paternelle, qu'il reve-

nait toujours. Cet homme, qui avait vu tant de pays, avait fini par s'apercevoir que Dieu est aussi éloquent dans un petit coin de prairie que dans l'immensité de l'espace.

C'est autour du petit étang de Ville-d'Avray qu'il a peint ses choses les plus belles et les plus poétiques surtout, en y montrant tout son cœur.

Ah ! la nymphe de la fontaine qui s'épand dans le lac doit être contente ! Elle a été bien évoquée le jour de l'inauguration du buste du maître, quand une si grande affluence d'amis sont venus lui rendre un suprême hommage. Gambetta en était ; il était même si en train que je ne l'ai jamais vu si aimable.

Je n'ai pas perdu l'espoir de retourner voir un jour ces lieux charmants, où j'ai eu le bonheur de me trouver avec tant de braves gens.

La simplicité de Corot était si grande, que, si vous lui faisiez quelque observation

sur tel ou tel tableau qu'il peignait en ce moment-là, et que, si vous n'étiez pas bien clair, il vous offrait sa palette de très bonne foi en vous disant :

— « Je ne sais pas; faites vous-même! »

Et alors, si vous acceptiez de lui montrer ce que vous aviez cru voir, il vous suivait de tous ses yeux, et murmurait avec animation :

— « C'est ça, j'y suis !... Encore un peu, je vous prie. Oh ! cela va aller maintenant !... »

Alors, vous lui repassiez la palette qu'il ne lâchait plus qu'après avoir fini.

Là-dessus, il chantait; car il avait une voix magnifique et un profond sentiment musical.

Les services personnels que Corot a rendus sont aussi nombreux que ses études mêmes.

Lors de la fatale guerre de 1870, sa bourse était continuellement déliée. Il a donné pour les canons, pour les blessés, pour

toutes les souffrances, et toujours avec largesse, par deux ou trois mille francs. On voyait qu'il était heureux de donner et de se sentir vivre en donnant.

J'ai eu déjà l'occasion plus haut de raconter sa conduite aussi généreuse que délicate avec Daumier.

Tout le monde sait avec quelle facilité Corot vendait ses tableaux ; cependant il n'augmenta jamais les besoins de sa vie modeste et simple, et il l'a finie sans rien réserver pour lui.

Contempler la nature, l'aimer, en jouir, voilà tout ce qu'il désirait.

Voici une autre anecdote que plus personne ne sait que moi ; car je suis le seul survivant de ceux qui y ont été mêlés et qui seuls l'ont connue. Il est bien probable que notre cher Corot lui-même l'avait oubliée ; mais rien ne s'oppose à ce que je la révèle.

Le baron Bosio faisait parfois de la peinture et tous ses amis ont pu voir dans son

salon une grande Vénus endormie dans les nuées.

La Vénus était blanche ; les nuées étaient blanches également ; de tous côtés ce même blanc criard entrait dans le cadre. En définitive, Bosio n'avait jamais pu vendre ce tableau.

Or, un jour, sa fille, la marquise de la Carte, me confia qu'elle avait bien besoin d'en tirer parti.

Je ne voyais guère moyen, pourtant, de le rendre présentable ni désirable dans une vente quelconque ; mais, comme elle insistait beaucoup et que je ne voulais pas courir la chance du courroux de Bosio en l'arrangeant moi-même, je lui dis qu'il n'y avait, selon moi, qu'un seul homme capable de ce miracle.

Je pensais que l'ami Corot, avec sa bonne volonté proverbiale, trouverait peut-être.

Corot demeurait alors quai Voltaire, pas loin, par conséquent, de Bosio, au palais

Mazarin, et, ma foi, j'allai lui confier la situation.

— « Allons voir ! » me dit-il quand j'eus fini.

Au premier abord, il parut aussi embarrassé que moi; puis, s'adressant à la marquise :

— « Etes-vous bien pressée, madame ?

— Oh ! oui, répondit-elle.

— Alors, je viendrai demain, » fit Corot.

Le lendemain, il arrive avec sa toile; il pose une planche sur deux chaises devant le tableau, sans le décrocher; il endosse sa blouse, et le voilà qui commence.

A quelques jours de là, comme j'allais voir où il en était, la marquise me reçut avec une mine allongée :

— « Qu'est-ce que c'est que cet homme que vous m'avez amené? me dit-elle. Il fume dans mon salon; il a une blouse comme un voiturier; puis, il couvre de

peinture toute la toile autour de la belle nymphe de mon père ! »

Je lui répliquai bonnement :

— « Chère madame, vous tenez à vendre votre tableau ; eh bien, laissez-le faire. »

Voici ce que Corot avait imaginé : une feuillée au milieu de laquelle la nymphe s'était endormie. Tous les blancs criards avaient disparu; une partie de la feuillée était sous le soleil, et cette toile si pénible à voir était devenue un rêve délicieux.

La chose fut terminée en cinq ou six jours. Corot semblait content de son ouvrage; cependant la marquise n'était pas allée le voir plus de deux fois et je doute qu'elle l'ait remercié.

J'ai su que le tableau s'était bien vendu; inutile de dire que ce n'est pas la marquise qui m'en reparla. Pour Corot, elle ne l'a probablement jamais revu. Voilà ce qui s'appelle de la reconnaissance !

Voici une autre anecdote d'un autre genre :

Un jour que j'étais à Marly avec Courbet et Corot, tous les deux firent une étude. Courbet prétendait avoir pris la première place venue :

— « Où que je me mette, disait-il, ça m'est égal ; c'est toujours bon, pourvu qu'on ait la nature sous les yeux. »

C'étaient des échalas, un grand terrain vague; puis, Paris dans le lointain.

Corot, lui, s'était un peu tourné de côté où il voyait un motif suffisant pour son étude. Comme il clignait des yeux en penchant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, je lui dis que, si Sigalon vivait encore et qu'il l'aperçût, il serait content de sa façon de regarder; car lui, Sigalon, trouvait qu'on voyait toujours trop clair et qu'on mettait trop de détails au lieu de s'occuper surtout des masses.

Corot me répondit :

— « Oui, des masses et toujours des masses ! »

Mais en voilà assez sur notre ami Corot; on n'en finirait pas de dire du bien de lui.

FIN



FEMME EN BLANC, PAR JEAN GIGOUX (1892)
(Musée de Compiègne.)

INDEX DES NOMS

CONTENUS DANS CET OUVRAGE

D

E

F

M

N

O

P

R

S

T

V

W

TABLE

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE. 20, PARIS. — 20632-4.

